


LA QUESTION DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Discours d'ouverture prononcé

par

Monsieur Albert de Berzeviczy,

Président honoraire de la Section d'hygiène scolaire du
VIII Congrès international d'Hygiène et de Démographie
Budapest 1894



Messieurs,

Le Comité Exécutif de ce Congrès a bien voulu me confier les fonctions de Président honoraire de cette section. Je lui réitère ici mes vifs remerciements de l'honneur qu'il m'a fait et me donne, par là, l'inappréciable satisfaction de vous souhaiter la bienvenue et d'inaugurer vos délibérations par un court résumé de votre principal sujet, à savoir: l'état actuel de la question de l'éducation physique et des devoirs qui nous incombent encore dans ce domaine.

Mon résumé sera court et se bornera à esquisser le sujet, car les membres de ce Congrès en ont parfaitement reconnu l'importance en présentant un grand nombre de mémoires qui se rapportent, directement ou indirectement, à l'éducation physique, objet de notre section. Aussi, en présence des exposés instructifs dont nous allons être saisis par des spécialistes de haute compétence, il me reste bien peu de chose à dire.

La question qui nous occupe est en effet d'un intérêt commun à nous tous; il y va du sort de nos enfants, du sort des nouvelles générations, de l'avenir des nations. Nous voyons pourtant que le problème de l'éducation physique de la jeunesse, qui préoccupe les spécialistes les plus éminents de l'hygiène et de la pédagogie, attend encore sa solution et qu'il est sujet à des opinions divergeantes. C'est que dans la marche vers les cimes de la civilisation, nous sommes contraints, pendant que nous atteignons telles grandes conquêtes du progrès, de nous éloigner de telles autres; nous visons toujours tel grand but, de manière à perdre momentanément de vue tel autre but; telle question est mise en pleine lumière, et alors telle autre reste dans l'ombre.

Ce n'est point la passion des recherches et des discussions théoriques qui nous amène à discuter notre sujet; il a été mis au premier plan en raison d'une nécessité pratique, sous l'impulsion impérieuse des expériences faites; aussi avons-nous lieu d'espérer, non, de prévoir avec certitude, que le sujet ne demeurera point dans le domaine des discussions académiques et des essais plus ou moins réussis, que les délibérations aboutiront à une solution dont les principes seront réalisés et qu'elles se traduiront par une transformation positive de notre système d'éducation.

Ce n'est que dans les temps les plus récents que les penseurs de toutes nations ont compris, qu'en raison des exigences de la vie moderne, notre système d'enseignement et d'éducation a marché dans une seule direction, celle du développement intellectuel, et que les efforts imposés dans ce sens entravent le développement des forces physiques. Des hommes de génie, tels que : Locke, Rousseau, Basedow, Pestalozzi, Fröbel, avaient bien compris l'importance de l'éducation physique, mais leurs observations, leurs exhortations n'ont pas pénétré dans la conscience publique. La pédagogie marchait dans les sentiers de la routine; il lui tardait de voir la science inculquée; elle ne voulait accorder aucune dispensation; elle adoptait des tendances de plus en plus exigeantes; elle ne voyait pas que le développement physique était

entravé et ne pouvait point saisir le rapport qui existait entre ce fait et le système scolaire. Le premier cri d'alarme fut poussé par Lorinser, mais il fut énergiquement réprouvé. Tout au plus se préoccupa-t-on du traitement, parfois cruel, infligé aux enfants et des effets fâcheux produits par l'installation peu hygiénique des écoles.

L'Angleterre fut plus heureuse à cet égard. Grâce aux exercices et jeux athlétiques, passés dans les mœurs populaires, on y a atténué les dangers que comporte la disharmonie entre le développement de l'esprit et celui du corps. Mais sur le continent, et notamment en Allemagne, la gymnastique — qui s'était pourtant propagée grâce aux efforts de Guts-Muths et Jahn — ne put guère produire les résultats désirés en présence des exigences de la pédagogie.

C'est sans doute le régime du service militaire obligatoire qui a donné la première impulsion au mouvement général qui se manifeste à ce sujet. Les faits ont donné raison au maréchal Moltke, qui avait dit que le service militaire obligatoire n'est pas une charge (du moins, pas seulement une charge) pour la nation, mais encore un puissant levier de l'éducation nationale.

Quelles que soient nos plaintes, souvent justifiées, contre le militarisme inauguré après la guerre de 1870—71, qui — c'est la formule — rend improductives tant de forces, nous impose tant de sacrifices et entrave l'accomplissement rapide et complet des tâches culturelles, il n'en est pas moins vrai que ce militarisme a exercé une influence salutaire, à un certain égard, sur l'éducation publique. Il a directement et indirectement introduit un trait viril dans ce régime; il nous a permis de constater le mal existant et d'en trouver les remèdes.

L'effet s'exerça d'abord dans un seul sens, on tendait à augmenter les forces militaires et on crut devoir introduire dans l'école les éléments des exercices militaires, afin d'y donner, aux soldats de demain, leur première instruction.

L'idée obtint un commencement de mise à exécution. La gymnastique scolaire s'enrichit d'éléments précieux qui, à

mon avis, y resteront et c'est un fait que depuis cette époque la gymnastique scolaire est prise au sérieux.

Mais, à mesure que nous marchions dans cette voie, nous dûmes comprendre que — la tâche ayant été mal posée — nous nous étions engagés dans une fausse route.

En France, l'institution des bataillons scolaires a été introduite. Chez nous, on a rédigé en 1871—73 un projet de loi, avec exposé des motifs et instructions, sur les exercices militaires de la jeunesse des écoles. Ce projet de loi n'a pas été mis à l'ordre du jour parlementaire et ce n'est qu'à Budapest qu'on a fait, je crois, des essais avec cette institution.

Quant aux bataillons scolaires français, tous s'accordent à reconnaître qu'ils n'ont pas eu de résultats heureux et n'ont guère répondu aux espoirs qu'on y avait attachés.

Tout le monde est convaincu que l'éducation physique n'a pas pour unique mission celle de faciliter l'instruction militaire et d'augmenter les forces armées de l'avenir, et qu'elle ne saurait se borner au système de l'instruction militaire.

Il est vrai que la Ligue nationale française de l'éducation physique aurait eu pour point de départ l'idée de développer les forces militaires de la France. Mais les statuts qui déterminent les buts de cette Ligue, ainsi que les mesures prises dans les divers pays de l'Europe, dénotent une tendance générale, remontant à une dizaine d'années, à une détermination plus correcte et plus précise des tâches à viser et des moyens à employer.

Si nous devons assurer le succès et l'efficacité plus manifeste de l'éducation physique de notre jeunesse, ce n'est pas seulement, parce que le recrutement des soldats donne, chez certaines nations, des résultats de moins en moins satisfaisants, ou bien, parce que le service obligatoire introduit dans l'armée de nouveaux éléments lesquels, pendant la durée restreinte du service actif, sont d'autant plus soumis aux exigences rigoureuses et jusque maintenant inconnues. La nécessité d'une éducation physique plus soignée et plus pratique nous est

imposée par le fait qu'une grande partie de nos jeunes gens sortent de l'école dans un état débile, incapables de faire face même aux exigences des diverses carrières sociales. Beaucoup d'entre eux sont impuissants à supporter, dans l'école même, les fatigues du travail intellectuel. C'est là un côté essentiel de la question. Plus nos travaux intellectuels deviennent compliqués et raffinés, plus ils exigent de vigueur corporelle; si les forces corporelles et intellectuelles ne sont pas mises à l'unisson, celles-ci finissent par être paralysées à leur tour.

Mais il y a des symptômes plus graves encore: la névrose se propage rapidement; on vieillit avec une vitesse inquiétante; nos enfants montrent une précocité affligeante; dans la vie physique et intellectuelle, nos enfants perdent de plus en plus de bonne heure tout ce que j'appellerai l'épanouissement du jeune âge, et la conséquence de la prématurité est la brièveté de la vie qui se présente chez certaines nations comme par exemple en Hongrie.

Tous ces faits prouvent que nous sommes bien loin de l'idéal de Juvénal, du *mens sana in corpore sano*, de ce que la Ligue nationale exprime en ces termes: saine vigueur, qui est la condition de l'équilibre moral et intellectuel.

Les tableaux si remarquables dressés par Axel Key tendent à prouver que ces phénomènes sont en rapport avec le régime scolaire. Mais cette preuve fût-elle moins palpable, il n'en est pas moins vrai que l'école à laquelle incombe l'éducation non seulement de l'esprit, mais de l'ensemble des facultés de l'homme, a le devoir sacré, absolu de lutter contre ces maux.

Le succès ne sera complet que si l'école est secondée par les parents et par la société entière; aussi suis-je d'avis que nous devons réformer notre manière de voir et nos habitudes, si nous tenons à rétablir l'harmonie compromise entre notre vie intellectuelle et nos forces physiques.

En raison de cette conception humanitaire de l'éducation physique, conception en faveur de laquelle militent des réminiscences historiques et l'exemple des Anglais — on a pro-

posé des exercices gymnastiques qui diffèrent essentiellement des formes adoptées par la routine ancienne et qui n'ont point la raideur des exercices militaires. Ce sont des jeux, des exercices de sport et des concours, par lesquels on agit sur le coeur des enfant susceptibles d'en exciter l'ambition, de stimuler le zèle et dont la pratique intelligente développe des aptitudes physiques variées.

Tout en discutant ces innovations, on se préoccupe aussi des conditions hygiéniques des écoles; on songe non seulement aux moyens destinés à produire des effets positifs, mais encore aux mesures requises pour paralyser les conséquences négatives de l'ancien système, conséquences qui se traduisent par un ralentissement du développement physique. On critique les plans d'étude et l'on s'engage là, sur un terrain où il est particulièrement difficile de mettre d'accord les considérations ~~pédagogiques~~ ^{didactiques} avec les exigences de l'hygiène.

Pour le reste, les exigences se dessinent de plus en plus nettement, et beaucoup de questions se prêtent à une entente. Si nous examinons les conclusions du mémorandum que l'Association hongroise d'hygiène publique — créée par le Docteur Markusovszky — a présenté au Gouvernement, sur la base du rapport dressé par MM. le Dr. Dollinger et le Dr. Suppan au nom de la Commission des questions d'hygiène scolaire et d'éducation physique, et si nous mettons ces conclusions en regard avec les propositions formulées, en octobre 1893, par le Congrès de Bordeaux, sur les questions de l'éducation physique — nous relèverons fort peu de divergences. Nous y trouvons résumé tout ce qu'il est possible de faire dans les conditions actuelles: la construction, l'aménagement, la ventilation et l'éclairage des écoles d'après les règles de l'hygiène publique et la surveillance constante de la santé des élèves, c'est à dire l'institution de médecins scolaires: d'un médecin pour chaque école où les élèves sont nombreux, ou d'un adjoint médical auprès de chaque inspecteur; l'enseignement général de l'hygiène; l'application du principe d'après lequel le médecin peut faire dispenser l'élève de certaines études; un plan de travail établi en raison des



exigences hygiéniques, pour les internats ; le séjour des enfants pauvres à la campagne pendant les vacances ; la création d'établissements médico-pédagogiques pour les enfants nerveux, débiles, arriérés dans leur développement physique. D'autre part, on s'accorde à demander que les heures de loisirs soient plus nombreuses ; que les après-midi soient, autant que faire se peut, consacrés exclusivement à des exercices gymnastiques variés autant que possible ; que l'enseignement gymnastique soit donné systématiquement, y compris les exercices militaires qui peuvent convenir à l'école ; qu'on organise des concours scolaires locaux, régionaux et nationaux ; qu'on propage les jeux d'enfants pour lesquels il faut réserver des terrains spéciaux ; qu'il faut cultiver la natation, le patinage, la danse, le chant et même, autant que possible, l'équitation, l'escrime, le tir ; qu'il faut organiser des excursions pouvant servir en même temps d'enseignement pratique ; qu'il importe de créer une école supérieure spéciale pour l'éducation physique ; que, enfin, le travail manuel doit être enseigné de manière à propager des aptitudes utiles et à aboutir à une répartition rationnelle du travail des diverses facultés du système nerveux.

Voilà, Messieurs, les procédés et les moyens que l'on propose, à peu de divergences près, dans les discussions que poursuivent les spécialistes des diverses nations. En les proposant, on exprime aussi la conviction que la réforme doit pénétrer tout particulièrement dans les écoles secondaires qui élèvent les classes instruites et, puis, qu'il faut songer surtout à l'enseignement des jeunes filles, vu que l'éducation de celles-ci présente un caractère spécifique et que les fautes commises dans leur éducation se vengent le plus promptement par l'avitissement physique de la prochaine génération.

Le mot d'ordre qui domine sur toute la ligne, c'est les jeux scolaires. Ce sont ces jeux que l'on réclame et que l'on glorifie avec une insistance telle qu'on semble même disposé à écarter les exercices gymnastiques actuellement pratiqués, pour les remplacer par des exercices libres. Ainsi *la Ligue*

nationale de l'éducation physique dont j'ai fait déjà mention, s'attache surtout à propager les jeux. Des spécialistes enthousiastes, tels que M. Daryl et le baron de Coubertin cherchent à acclimatiser en France les jeux athlétiques du système anglais et à organiser des cours de jeux scolaires pour les professeurs de gymnastique, chose qui a été inaugurée chez nous aussi.

Chez les Allemands, M. Reydt professe ces tendances dans la littérature. M. Schenckendorf les représente dans le mouvement social et il a obtenu des résultats éclatants dans les instituts de Braunschweig et de Görlitz.

Constatons toutefois que parmi les pédagogues français, les hommes pratiques et les écrivains, se manifeste depuis peu un certain scepticisme à l'égard de ces jeux et des exercices tant soit peu athlétiques ; ils discutent, mettent en doute, dénieient leur effet salubre sur l'éducation en général.

9 scolaires

Ce que les partisans des jeux ~~9 enfants~~ exposent en vue de mettre en faveur leur idée, est parfaitement vrai et juste. Ce qui est nécessaire à l'enseignement national, ce n'est pas le militarisme, mais la liberté ; pour constituer une réaction, l'exercice doit être, non pas une leçon, mais une distraction active basée sur la liberté des mouvements et l'initiative individuelle. Parmi les divers exercices corporels, c'est le jeu réconfortant qui réunit les principaux éléments de l'éducation du corps et de l'âme, car, tout en activant le fonctionnement des muscles, il forme le caractère en habituant l'enfant à être persévérant, patient, attentif, à rester maître de soi-même ; l'esprit de subordination qu'il exige, implique le désintéressement, le penchant pour les sacrifices ; d'autre part il demande la présence d'esprit, le courage, l'action nettement déterminée, le sang-froid, la fermeté de la volonté ; il est bien capable d'amoiner les défauts innés ; enfin il établit des relations plus cordiales entre les élèves et l'instituteur dirigeant et il établit un courant sympathique ne portant aucune atteinte à la discipline maintenue par l'autorité du maître. M. Raydt a fait en outre remarquer — et c'est encore très vrai — que l'habitude des jeux demandant des

mouvements physiques vigoureux, introduite dans la vie sociale, constitue, pour les rapports entre les deux sexes, la manière la plus saine tant au point de vue physique, qu'au point de vue moral. Cette manière est, sous tous les rapports, préférable aux danses enragées que l'on exécute dans l'atmosphère surchauffée, malsaine des salons et des salles publiques. Il est enfin incontestable que si les Anglais de la bonne société sont nos supérieurs à nous tous à l'égard de la longévité et de la verte vieillesse, ils le doivent à leur vie de sports, aux exercices athlétiques qu'ils pratiquent dans les écoles et qui sont entrés dans les mœurs de la société. Chez les peuples de l'antiquité nous voyons aussi que leur prospérité a coïncidé avec l'habitude de cultiver les exercices corporels et que la décadence des jeux et concours publics a déterminé la décadence politique.

A tous ces arguments on oppose les fâcheuses expériences que l'on a faites parfois avec les jeux scolaires; seulement, la plupart du temps, elles ont eu pour motifs: les conditions défavorables du terrain, le nombre excessif des joueurs, l'indolence ou l'absence des surveillants. D'aucuns sont d'avis que ces jeux ne conviennent qu'aux externats, tandis que dans les internats, les personnes appelées à surveiller et à élever les enfants, sont impuissantes à maintenir la discipline si elles se mêlent aux jeux et deviennent, pour ainsi dire, des camarades de jeux.

D'autres établissent un inconvénient pédagogique des jeux, en faisant remarquer que le travail musculaire y accompli, quand le tempérament peut se donner carrière libre, est beaucoup moins mesuré et uniforme que celui imposé par la gymnastique systématique. Les partisans des jeux, eux-mêmes, ne sont pas d'accord sur la question de savoir s'il est opportun et conforme à la nature des jeux de rendre ceux-ci obligatoires; s'il ne convient pas d'y faire participer seulement les enfants qui y sont disposés. Dans ce dernier cas les jeux cesseraient, naturellement, d'être un moyen pédagogique général.

Je dois encore mentionner ici la discussion qui a été soulevée par *l'Association pour l'avancement des sciences* et

préparée pour le Congrès de Caen, au point de vue médical par le professeur Brouardel, au point de vue pédagogique par le professeur Marion. Cette discussion concernant l'effet du lendit sur les concours généraux, portait sur la question de savoir si l'ambition excitée par les grands concours athlétiques ne diminue pas le zèle pour les études. Les directeurs des lycées parisiens, consultés à cet égard, ont du reste donné des réponses pour la plupart rassurantes.

Je n'ai fait qu'effleurer la question, et voilà déjà bien des points en litige. On voit que les opinions et propositions devront encore traverser bien de phases d'expériences.

Ce qui me paraît établi d'ores et déjà, c'est que nous ne devons pas nous laisser induire en erreur par le choc des contradictions, ce produit naturel de la fermentation des idées ; la réforme ne doit nous imposer le sacrifice complet d'aucune ancienne institution ayant fait ses preuves dans notre régime scolaire. Au fond, il s'agit de mettre d'accord les tendances apparemment opposées, car il est certain que nos jeunes gens ne sont pas destinés à être exclusivement soit des athlètes, soit des soldats, soit des gymnastes pédants et maniérés.

Résignons-nous à l'idée qu'aucune révision de nos programmes d'études ne pourra aboutir à une restriction quantitative, telle que les plaintes de surmenage puissent cesser complètement et que tous les inconvénients de l'éducation physique actuelle puissent être supprimé par ce seul moyen. Je suis d'avis que les exigences relatives aux études ne pourront être atténuées que par des améliorations de la méthode de l'enseignement.

Mais, quelles que puissent être ces améliorations, elles ne suffiront pas pour assurer les rapports harmoniques entre le développement du corps et celui de l'esprit. Nous devons recourir aux procédés positifs dont je viens de m'occuper et pour lesquels il faudra assurer les loisirs requis.

Ces moyens d'éducation physique, cette passion des exercices corporels et même des concours, il faudra les populariser dans la jeunesse des écoles supérieures aussi — laquelle les cultive fort peu sur le continent et notamment chez nous

en Hongrie — et même parmi les adultes, dans la bonne société, dont les idées et les moeurs ont eu et auront de tout temps une grande influence sur les mesures susceptibles d'être introduites dans les écoles.

Les hommes du vingtième siècle n'auront nullement à se gêner si — à l'encontre de leurs pères — ils se préoccuperont de la vigueur, de l'habileté physique de leurs enfants, tout aussi bien que de leur développement intellectuel. Le dicton rattaché à l'exemple de l'antiquité et notamment de la Hellade, est pour moi plus qu'un dicton : c'est une profonde idée à creuser.

A l'instar de l'issue du Moyen-Age, nous avons besoin d'une Renaissance. Une fois déjà, la fraîcheur et l'harmonie de l'Antiquité classique a rajeuni l'humanité, lorsque le zèle fanatique d'un sentiment religieux surexcité l'avait presque entièrement absorbée et l'avait rendue insensible aux jouissances les plus nobles et les plus pures de la vie. Pourquoi la conception des anciens n'exercerait-elle pas un effet analogue sur nos contemporains trop préoccupés de matérialisme, sur une génération dont la vie manque d'harmonie, lorsque la lutte pour l'existence, la chasse après le pain quotidien la stimule à développer les forces requises pour notre profession spéciale, pour l'acquisition des biens matériels!... La bonne conviction, que le système actuel de notre éducation, n'envisageant qu'un côté de la tâche qui lui incombe, dessert nos enfants même au point de vue des conditions requises pour cette lutte qu'elle rend défavorable, commence à percer; elle finira par se généraliser et, je l'espère, fera le bien commun du siècle futur. Une fois cette conviction devenue universelle, l'éducation physique reprendra, dans notre régime scolaire, la place qui lui revient. Ce que nous visons là ce ne sera pas qu'une réforme pédagogique; ce sera la reprise, la revendication d'un idéal perdu: l'harmonie du corps de l'âme et de l'esprit, en leurs forces et en leur vie.

Je déclare ouvertes les conférences de cette Section.



VICSAY LAJOS:
GYAKORLATI PEDAGÓGIA

NEVELÉSÜGYI FÜZETEK

Tanyai iskolás.

*A sárba, vízbe megmerül a lába,
míg elbaktat a messze iskolába,
foltos, vékonyka, vásott ködmönében
a hideg, maró, havas, téli szélben.*

*Kopott báránybőr süveg a fejében
s kis kenyérke, mit megeszik majd délben —
lapul a rongyos tarisznya fenekén —
tört tábla, írka s pár salátalevél.*

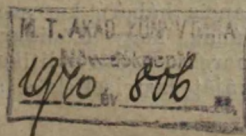
*Könyv volt, s ő a hatodik gazdája.
Elázott százszor, bár vigyáztak rája.
A Mátyás király sincsen benne végig,
Majd megmondja, ha éppen tőle kérdik!*

*Süvölt a szél, majd az árokba dönti...
kékült kis száját füttyre csücsöríti...
Nagy csizmájával keményeket lépked...
Oh tudomány, de meg is szenved érted!*

*Gyöngy-betűket vet majd vörös kis ökle,
a kályha mellett, ha megdörzsölgette,
s ragyogó szemmel a szívébe zárja,
amit magyaráz tanító-gazdája.*

*Lélek ragyog és fény a két szemébe,
mintha valami égi mécses égne...
Szegénység, gond és nyomorúság marja,
de ő az Isten választott magyarja!*

Kovácsné Huszár Jolán.



A nemzeti öntudat nevelése.

Sok szó esik mostanában a nemzeti öntudatról, annak neveléséről. Hogy annyit hallunk róla, azt bizonyítja, szükséges valami, ami nélkül gyengébbek leszünk. Különösen kéznél van a példa: a baráti két nagyhatalom: Olaszország és a Német birodalomé, ahol szinte napjainkban érte el tetőpontját a nemzeti öntudat reneszánsza.

Nálunk sok akadály van, hogy erős nemzeti öntudat fejlődhessek ki a magyarság lelkében. De talán legfőbb ok mégis a kishitőség. Legfőbb, mert legnehezebb szembeszálni vele. Azt mondják, kis nép vagyunk, e helyen távol minden rokontól, tőzsomszédunk lett egy világhatalom és ki tudná felsorolni valamennyi érvet, amit a kicsinyhitűek felsorakoztatnak. Jól lehet mindezzel elhervasztják azt a kevés nemzeti öntudatot is, ami még van, másrészt egyenesen arra készítetik az embereket, hogy kifelé tekintő szemmel járják a világot s onnan várjanak megváltást. Pedig a jövő a mi kezünkben van s Zrinyivel szólva: a jó Istenen kívül egyedül magunkban bízhatunk!

A kishitőségből és tudatlanságból származik az a felfogás is, hogy eltartottjai vagyunk a nyugati közösségnek, hálával tartozunk nekik, hogy megtérnek maguk között, tőlük vettük műveltségünket stb. Mindezek csírájában ölik meg a nemzeti öntudat fejlődését.

Nézzünk hát szemébe annak, kiknek s milyen hálával tartozunk?

Ha mérlegre tennők azt, mit kaptunk, s mit adtunk a nyugati közösségnek, azt hisszük, — s ezt talán még a magyar történelmet ismerő kicsinyhitűek is elismerik — többet tettünk Európáért, az európai keresztény műveltség fennmaradásáért, mint amennyi hasznát láttuk annak, hogy itt, Európa ezen „viharsarkában“ élünk. Vagy soroljuk-e fel történelmünk szörnyű tragédiáit, amelyek mindig akkor értek bennünket, amikor őrt állva e helyen, saját testünkkel védelmeztük a nyugati keresztény világot. Szóljunk arról, hogy másfél századig mi feküdtünk a török hatalom terjeszkedése elé, s amíg mi csaknem belepusztultunk e heroikus magaaldozásba, addig Nyugaton békében élhettek a művelődés virágoskertjében. Nálunk pusztasággá vadult az ország egyik legaldottabb része, földönfutóvá kényszerült az őslakó magyarság, hogy azután a veszedelem elvonulásakor másnak adják oda vérrel szerzett, véren tartott földjét. Mi hálával tartozunk ezért Európának?

Maradjunk azonban a közelebbi eseményeknél. Vakmerő állításnak látszik, pedig úgy van: a német birodalmi egység talán sohasem, vagy alig jöhetett volna létre a magyar politika baráti támogatása nélkül.

Az 1870-ben kitört porosz-francia háború keresve-keresett alkalmat adott volna a Monarchiának, hogy Königrätz-ért megfizessen Poroszországnak. A Monarchia egész politikai és katonai vezetősége a visszatörlet politikáját képviselte s alig várták,

hogy elégtételt vegyenek a szégyenletes vereségért. Maga az uralkodó is hajlott erre az álláspontra. Megindultak az osztrák—francia tárgyalások, egyrészt Kuhn hadügyminiszter és Beust külügyminiszter, másrészt Gramont herceg, Franciaország bécsi nagykövete között. Hogy végső fokon az osztrák—magyar koronatanács mégis a semlegesség mellett foglalt állást, azt egyes egyedül az idősebb Andrássy Gyula gróf tetterős és szilárd magatartásának lehet tulajdonítani. Az ő határozott állásfoglalása zuhanyként hatott az osztrák revanche-politikusok és tábornokok háborús lázaira s ez tette könnyebbé Moltke kezdeti hadművelési sikereit. Andrásynak ez a céltudatos, következetes és erélyes semlegességi politikája lett mérvadó Bajorország és Szászország magatartására nézve is. Így lett egy magyar államférfiú a versaillesi német császárság egyik elősegítőjévé.

A német szövetségi rendszerben való hűséget még az sem rendítette meg a magyar kormánykörökben, hogy utóbb Bismarck a monarchia hátamögött Oroszországgal viszontbiztosító szerződést kötött, mely azt célozza, hogy egy bekövetkezendő balkán háborúban a német császárság semleges marad, illetve ellenünk jön. De hűségesen kitartottak a magyar államférfiak a német szövetség mellett akkor is, amikor a német Weltpolitik olyan hajótörést szenvedett, mint Algezirás-nál. S ha Ferenc József lovagiasságát annak idején az egész német sajtó magasztalta, amiért ellenállt Isehben VII. Edvard csábításának; mennyivel nagyobb hállára tarthattak jogot azon függetlenségi és 48-as magyar miniszterek, akik a koalícióban, egy németellenes parlamenti többség hangulatával szemben, változatlan hűséggel vállalták és állották a német szövetségi kötelezettséget? Állották és vállalták becsületesen, jóllehet tudták, hogy ez az irányzat merőben ellenkezik a magyar függetlenségi gondolat alapelveivel.

Mikor számunkra Szerbia és Oroszország letiprásával megszűnt a háború értelmi célja, a pánszlávizmus megbuktatásával s amikor valójában már csak Elzász—Lotharingia hovatartozásának és Belgium kiürítésének kérdésén lebegett a béke és a háború kérdése: Ausztria—Magyarország egyenkint verte vissza a csábító különbéke ajánlatokat. És itt feltesszük a kérdést: ha becsületérzésünk és lovagiasságunk nem feszélyez saját nemzeti öncélúságunk öntudatos kimunkálásában és nem értelmezzük a német szövetségi hűséget szinte az öngyilkosságig, akkor is reánk lehetett volna-e diktálni Trianont? Aligha: a Habsburgok trónja ma is állana a szentistváni birodalom csonkítatlan területén. Az ántánt csak akkor látta szükségesnek a monarchia és a történelmi Magyarország likvidálását, amikor a Sixtus-kísérlet után IV. Károly királyt rákényszerítették a nagynémet középeurópai tervek elfogadására. Fiatal királyunk és gróf Tisza István csak a legerőteljesebb német nyomásra járultak hozzá a korlátlan búvárhajó-hare tervéhez, meggyőződésük ellenére. De éppenígy a német hatalmi érdekek előtt való engedelmes alkalmazkodásért áldoztuk fel lengyel politikánkat is a háború alatt, amikor — ugyancsak német nyomásra — elfogadtuk az akkori Lengyelországnak varsói és lublini felosztását s amikor a cholmi tartománynak a lengye-

lektől való elvételével hozzájárultunk a német-ukrán terek útjának megnyitásához. S amidőn sorjában utasítottuk el az angol-francia különbéke-kísérleteket 1916-ban és 1917-ben, német befolyásnak engedtünk, midőn a történelmi erőkkel és tradíciókkal még az utolsó időpontban is számító francia-angol pühatolózásnak ellentmondva, saját államunkra is elfogadtuk Wilson hirhedt 14 pontjának érvényességét, annak ellenére, hogy ennek népi elve a német birodalomra nézve gyarapító, reánk lazító és gyöngítő hatással kellett, hogy érvényesüljön.

A trianoni békediktátum aláírása után pedig a német birodalom barátságának ápolása érdekében ejtettünk el olyan esélyeket, amelyek hatalmas reálpolitikai sikerekkel kecsgettettek s amelyeknek megvalósulásai talán egyszer s mindenkorra lezárta volna a sorompót a Súd-Ostraum látóhatára előtt.

El kellett mindezt mondanunk, hogy egyrészt véget vessünk e viszony egyoldalú szemléletének s ennek következtében a magyar nemzeti értéktudat erőszakos lefokozásának, másrészt azért, hogy rámutassunk arra: nincs okunk a kishitűségre.

A magyar nevelőnek tisztában kell lennie történelmünk minden vonatkozású eseményeivel s ezek tudatában, ezekkel felvértezve kell elültetnie a magyar nemzeti öntudat magvaöskáját, hogy az idővel hatalmas fává terebélyesedjék, mert csak a mélyen föld-begyökerező tölgy áll szemben a viharokká', égi láng villámával, amely ki tudja, mikor tör reánk.

V. L.

Virágot hoztunk

Megtépett országnak árva, apró népe,
Im eljött a hősök lelke közelébe.
Magyar virágokból koszorút kötöttünk,
Dicsőség szobrához áldozáshoz jöttünk.
Emlékezni jöttünk tiszta imádsággal,
Bánatos fenyővel, harmatos virággal.

Virág illatába temettük a lelkünk :
Ez a mi hófehér imádságos kertünk,
Ez a mi jövendőnk háromszínű bokra,
Ez a mi reményünk mindig élő szobra,
Ez az áldozásunk hősök emlékére,
Ez a mi szívünknek esküt-zúgó vére.

Virágok színében szívünk szava csendül,
Kis magyarok szíve áldást kér a mennyből,
A sírhantra áldást, a szívekbe lángot
S örökké vezérlő Magyar Miatyánkot,
Hogy tanuljunk s tudjunk ősi földért halni,
Szép hazánkért, ha kell, életet is adni.

Árvaság sírjánál felnézünk az Égre,
Tűnő ezredévrnek örök mécsesére,

S a névtelen hősök dieső lelke-fényét
 Ott látjuk csillogni, mint Hazánk reményét...
 Ó, névtelen hősök, vértanú-királyok,
 Névtelen nevetek áldott legyen, áldott!

Móra László.

B E S Z É D E K.

A hősök temetőjében.

KEDVES GYERMEKEIM!

Mikor így ősszel üres lesz a határ, betakarítják a termést, itt-hagynak bennünket a vándormadarak, menedéket keres magának minden élő s olyan a természet, mintha ravatalon feküdne: meg-elevenedik a holtak birodalma, a temető. Tavasz után az ősz, pusztulás után a feltámadás, mindig váltogatják egymást. S azok, akik most ott pihennek a korhadó keresztfa alatt, valamikor éppen úgy éltek, kacagtak és örültek, szenvedtek és reménykedtek, mint mi, de aztán eljött rájuk az ősz, visszahívta őket abba az édes anyaföldbe, ahonnan valók, ahonnan vétettek.

És ebben nem is találunk semmi különösét. Ez a természet rendje, gyermekeim. Nemcsak a természetben, a fák, növények és az állatok életében van ez úgy, hogy a születéstől, az élet-ragogyó tavaszától a nyáron át a leveleket hullató ősz következik, érvényes a jó Istennek ez a rendelése ránk, emberekre is.

Van azonban a temetőnek egy része, ahová nem tudunk ilyen érzéssel belépni. Ahol olyanok nyugszanak, akiket a legpompázóbb májusban szőlített keresztfa alá a sors. A temetőnek ez a része olyan, mint a virágában pompázó virágoskert, amelyet egy reggelen leforrázva látunk: végighervasztotta a májusi fagy.

A temető ezen részének lakói mind-mind életük tavaszán, nyáran tértek meg ide, a pihenés földjébe. Pedig nekik még nem itt volna a helyük, a holtak birodalmában, hanem otthon, a meleg családi fészekben, az eke mellett, a gyalupadnál, ahonnan elindultak akkor, amikor kibontották a zászlókat s sorakozót rendelt a haza!

Ugy mentek el ezek a hős daliák, dallal, virágos sapkával, szívükben a szülőföld és a drága haza olthatatlan szeretetével. Vitte, hívta őket a kötelességteljesítés nagy parancsa, amely akkor azt kívánta tőlünk, hogy mentsék meg, ha kell a saját szép fiatal életünkkel is ezt a földet, a rajta élőket, szüleiket, gyermekeiket, családjukat, magyar testvéreinket az ellenség pusztításától. Nem kellett biztatni őket, elbúcsúztak övéiktől s mentek, mentek hosszú sorokban a haza oltalmára, hogy majd elbánnak a reánk tö-rő ellenséggel, kiverik őket szép hazánkból, s azután visszajönnek,

beállnak majd újra munkahelyükre, a munkás, boldog, nyugalmas életbe.

A sors azonban másként határozott. A háború évekig elhúzódott. A magyar föld legderékabb fiaí idegenbe kerültek s nagyrészüket hiába vártuk vissza többé . . . ott hajtották fáradt fejüket örök pihenőre. Kegyetlen volt hozzájuk sorsuk: elszóltotta őket mindentől, amit s akit szerettek: a hűséges feleségtől, a drága szülőktől, gyermekeiktől, testvéreiktől, rokonaiktól, szülőföldjüktől s hazájuktól is . . . Így, mindenkitől elszakítva rontott rájuk a kegyetlen halál s fektette őket földre ott, messze, idegen földön, így hintette tele velük, édes magyar testvéreinkkel a Halál kegyetlen keze észak, dél, kelet és nyugat tájait.

És voltak, akik sok-sok esztendő után hazatértek . . . De hogyan? Kezüik nélkül, lábuk nélkül, szemük világa nélkül, egészségük nélkül. Némelyikük nem is bírta sokáig, ahogy hazakerült, csak lebrúlt erre a vérrel megszentelt áldott magyar földre s fetsem keit többé. bele kíváncsozott halálában is.

Ezek az egyszerű keresztiek, amelyek most is úgy állanak itt egymás mellett, mintha most is sorban állanának, hogy teljesítsék a parancsot még haláluk után is . . .

Ezek a keresztiek hősokeket örökítenek meg temetőnkben. A legnagyobb hősokeket, akik nem vagyonukat, vagy valami más értékes tárgyukat adták a hazának, hanem legdrágább kincsüket: meleg, piros vérüket, az életüket, ami ott folyt el idegen országok kietlen porában . . .

De ezek a katonakeresztiek nemcsak a múltról beszélnek nekünk, hanem tanítanak bennünket a jövőre is, gyermekeim. Mit mondanak? Azt, te magyar fiú, magyar leány, úgy végezd kötelességedet, mint mi teljesítettük, mert tudjátok meg: a hazáért sohasem lehet eleget dolgozni! Mi a haza? Az a föld, amelyen élünk; az a nép, amely a magyar földön dolgozik, él s halála után porával egyesül újra e szent földdel. Ezért a hazáért kell dolgoznunk nekünk is, úgy, teljes akaratunkkal, teljes tudásunkkal, ahogy azt ők, a hősokek tették!

De mást is mondanak ezek a keresztiek nekünk. Elsuttogják azokat a néma, el nem sóhajtott sóhajokat is, amelyeket a négy esztendő háborúban szótlan szenvedéssel, túréssel fojtottak magukba. Mert ha tűrni kellett, nekik igazán sokat kellett, hiszen a poklok minden szenvedését reájuk zúdította az ellenség, de ők nem panaszkodtak, ha írtak haza, levelükben erről soha egyetlen szót sem írtak, talán még egymás között sem beszéltek róla, túrték szótlanul, nem zúgolódva, mert tudták, hogy mindezt övéikért, hazájukért kell elszenvedniök.

De figyelmeztetnek még valamire! Eszünkbe idézik a költő szavait: »Az nem lehet, hogy annyi szív hiába onta vért...!« Eszünkbe juttatják, hogy eljön, el kell jönnie annak az időnek, amikor mi állhatunk helyükbe az itt nyugvó hősokeknek s tőlük tanulva hazaszeretet, kötelességteljesítést, minden szenvedés túré-

sét, befejezzük azt a nagy munkát, amelyért ők meghaltak: ezer-
éves drága hazánk területi épségének visszaszerzését, a még hi-
ányzó határokig visszavenni mindazt, ami a miénk volt, s a mi-
énk lesz újra! Erre tanítanak bennünket a hősök!

Aldassék érte drága nevük!

Szent Imre napjára.

KEDVES GYERMEKEIM!

Nagy szomorúság volt az országban. Sirtak-rittak az em-
berek, nem volt nyugodalmuk se éjjel, se nappal. Ellenség tört
a házara s elrabolta legszebb városaikat, földjeiket, testvéreik
nagyrészt pedig rabságba vetették. Nem volt ház, ahol ne szo-
morkodtak volna, hogyné, hiszen kinek földjét, kinek házát, ki-
nek szüleit, kinek testvérét, gyermekeit sodorta el az ellenség tő-
lük. Ugy érezték, magukat, mint aki fölül eivitte a házat a fer-
geteg.

Tanakodtak, mi tévők legyenek? Hogyan vegyék vissza az
ellenségtől az elrabolt földet, házat, hogyan szabadítsák ki rab
testvéreiket? Egyik ezt, másik azt ajánlotta, de egyik sem volt
jó, hiába próbálkoztak veie. Végre felállt egy levante s így szó-
lott:

— Magyar testvéreim! Ne szomorkodjatok, ne csüggedjetek,
hiszen ezzel nem sokat segítettek bajunkon! Inkább azon gondol-
kozzunk, miként szerezzük vissza a mi szép hazánkat s elrabolt
testvéreinket! De hogy ezt tehesük, előbb azt kell tudnunk, mi-
ért veszítettük el őket? Hát én kimondom, bár félek, meg sem ér-
titek. Azért, mert mindig csak az ellenség legyőzésére gondoltunk,
anélkül, hogy előbb magunkat győztük volna le!

A szomorú magyarok felütötték erre fejüket és értelmetle-
nül nézték a beszélőt.

— Mit akar ez tőlünk? — kérdezték egymástól —, azt, hogy
előbb magunkat kellett volna legyőznünk? Hát nem elég az, hogy
legyőztek bennünket?!

A levante látva ezt, tovább folytatta beszédjét.

— Hát hogy szavaimat megértsetek, beszélék nektek vala-
kiről, aki megtette azt, amit modoltam: legyőzte önmagát!

Hát vannak ilyen emberek a földön? Vannak, kedves testvé-
reim. A szentek! Igen, ők le tudták győzni magukat, ők meg tud-
ták győzni önmagukat az egyedüli igazsággal, ők feltalálták a
boldogsághoz vezető utat, művészek tudtak lenni, mert magukra
vették a jó Isten képmását s Krisztus hasonlóságát! Ők az igazi,
legnagyobb hősök.

Az a hős, akiről én beszélni akarok most nektek — foly-
tatta tovább a levante — Szent Imre herceg.

Ki volt Szent Imre herceg?

Királyfi, aki sohasem lett Magyarország koronás királya, de
halála után királlyá lett, sőt több, eszményképe, példaképe min-

den józan magyar ifjúnak! Hogy lett azzá? Legyőzte önmagát, a maga vágyait, testének kívánságait, egyszóval nem a teste uralkodott a lelkén, hanem fordítva: a lelke parancsolt testének. Így győzte le önmagát, magában a rosszra való hajlandóságot. Mit jelent ez? Azt hogy amikor ő is olyan gyermek volt mint ti, akkor neki is éppen úgy voltak vágyai, mint nektek. Például szeretett volna még enni, amikor már megebédelt, mert nagyon szeretett azt, amit ettek. Hát ő parancsolt testének s egyszerűen azért sem evett. Ha látta, hogy másnak nincs olyan szép ruhája, mint neki, levetette a magáét, s odaadta neki. Szomjazóval találkozott, vizet vitt számára. Ha neki volt valamije, nem arra törekedett, hogy még többje legyen, ha mindjárt másokat károsít is meg vele, hanem megosztotta másokkal a magáét is. És mégsem lett szegényebb: mert lelke egyre erősebb, gazdagabbá lett. Így győzte le önmagát.

Amikor huszonnégyszáz éves lett, magához szólította őt az Ur, s megállott fénye a magyarok egén, hogy reávilágítson arra a lelki tisztaságra, amely minden magyar ifjúnak legnagyobb erénye, erőssége lehet.

Látjátok, magyar testvéreim! Ahhoz, hogy szép hazánk elrabolt részeit, sok-sok százezer elrabolt testvérünket visszaszerezzük ellenségeinktől, annak az a feltétele, hogy kövessük Imre királyfit, legyünk olyanokká, mint ő volt. Tehát mi is előbb önmagunkat győzzük le, győzzük le magunkban a rosszat, a hibákat s csak azután, így megerősödve s szinte legyőzhetetlenné téve magunkat, gondolhatunk az ellenség kiverésére!

Szent Imre királyfi halála óta sok-sok évszázad múlt el, de a történelem azt tanítja, hogy nem pusztulhat el az a nemzet, amelynek fiai megmaradnak a lelki tisztaság szeplőtelenességében, de azt is tanítja, hogy a legerősebb nemzetek is porbahullottak, amikor a lélek tisztasága, szépsége helyett a test kívánságait helyezték előtérbe. Ahol a testet tisztelik jobban, s kielégítik annak vágyait, ott a test cselekedetei, a kapzsiság, az aljas üzérkedés, az élvezethajszolás ütnek tanyát, ott bűnbe sodródik minden s azt a nemzetet nem nehéz legyőzni az ellenségnek!

Ugy-e, magyar testvéreim, mi élni akarunk! Mi fel akarjuk támasztani Szent István királyunk régi, drága Magyarországot! Mit kell tehát tennünk, ha ezt meg is akarjuk valósítani? Követnünk kell Imre királyfit: legyünk tiszták lélekben, mint ő volt, s akkor, tudom, nem marad ellenség kezében egy talpalatnyi röge sem drága hazánknak, s minden testvérünk újra visszakerül a mi ölelő karjainkba. Látjátok, erre tanít bennünket Imre királyfi. Kövessük példáját, megmutatja az utat, amelyen járunk kell ha győzni akarunk önmagunk rossz tulajdonságai és szép hazánk bitorlói fölött!

Tekintsünk fel a tiszta királyfira ezen a napon, névünnepén s fogadjuk meg neki, hogy őt tekintjük vezérünknek, őt akarjuk követni: vezessen minket!

Szent Erzsébet napjára.

KEDVES GYERMEKEIM!

Mikor a mi kertjeink rózsáit barna földdombocskák alá rejtjük, hogy a téli fagy kárt ne tehessen bennük, a naptárban felsorolt ünnepek között felragyognak Thüringiai Szent Erzsébet hétszáz éves rózsái, harmatos, égi csillogással.

November tizenkilencedikén emlékezünk meg arról a magyar származású csodálatos életű királylányról, aki nemcsak a maga korában, hanem azóta is, évszázadokon át foglalkoztatta a történelmet, irodalmat, művészetet.

Árpádházi Szent Erzsébet mindössze huszonnégy rövid évig élt és ez alatt az idő alatt nem lángeszével, tudományokban, vagy művészetekben való jártasságával, hadvezéri vagy más kiváló tehetségével írta fel nevét a világtörténelem lapjaira évszázadokon át ragyogó betűkkel, hanem egy csokor illatozó rózsával, amely ellene bősztített férje haragjának enyhítéséül változott rózsává a szegényeknek szánt alamizsnából.

A magyar királylány csodálatos életútjának első állomása az volt, amikor négy éves korában Thüringiai Lajosnak jegyezték el. A négyéves menyasszonyt azonnal ki is szakították családi környezetéből és atyja, II. Endre magyar király beleegyezésével Wartburg várába vitték, messze idegen országba, hogy jegyese szülei neveljék fel. Tizennégyéves korában tartották meg az esküvőt, tizenkilenc éves korában pedig már elvesztette férjét s özvegségre jutott, míg három szép gyermeke árvaságra. Huszonnégy éves korában befejezte földi szenvedéseit. Négy évvel később, 1235-ben avatta az Egyház szentjei közé.

Életének apró, csodálatos részleteiről sok író, festő beszél, de beszél maga a történelem is. Sógora, Konrád örgróf 1236-ban Markburgban gyönyörű templomot építtetett Szent Erzsébet sirja fölé, amely csak 1293-ban készült el.

Ki volt ez a királyleány, s mik tették őt méltóvá arra, hogy egyháza szentté avassa, s hogy az utókor mint az elhagyatottak, szenvedők nagy segítőjét, patrónáját tisztelje?

Gyermekora nem volt olyan boldog, mint más gyermeké. Az idegen fejedelmi szülők nem tudták megérteni a magyar királyleányt és amikor hirül vitték, hogy édesanyját Magyarországon megölték, már megbánták választásukat s ezt éreztették is Erzsébettel. Főleg nevelőanyja, Zsófia és annak leánya, Ágnes bántak vele keményen. Talán legszivesebben haza is küldték volna, ha vőlegénye teljes szeretetével mellé nem áll menyasszonyának. Házasságuk után Erzsébet, most már fejedelemasszony, nemcsak maga táplálja az éhezőket, ápolja a betegeket, hanem férje beleegyezésével szegényházakat alapít, a hajléktalanok számára menedékhelyet, míg a betegeknek kórházakat építtetett. Fáradhatatlan jótékonykodása mellett azonban férjének is szerető felesége, gyermekeinek pedig legszeretőbb édesanyja volt.

Néhány évi boldog élet után szakadt rá a szörnyű gyász: forron szeretett fiatal férje egy keresztes hadjáratban meghalt. Az anyakirályné, aki eddig is gyűlölte Erzsébetet, kiűldözte őt gyermekeivel a kastélyból. Hideg, havas téli éjszakán történt meg az embertelen cselekedet, s Erzsébet magyar kiráyleány kis árvával egy istállóban talált menedéket. Más panaszkodott volna, Erzsébet hála-zsolgárt énekelt s ellenségeiért imádkozott.

Nagy szomorúságának híre eljutott atyjának, a magyar királynak fülébe is. Haza akarta vitetni leányát. Erzsébet azonban nem hagyta magukra szegényeit, gondozottjait, inkább lemondott a jobb, nyugalmasabb életéről is. Királyi apjának segítségét pedig gyermekei számára fogadta el. Őket gondosan neveltette, maga pedig kunyhóba húzódott és jótékonykodásban, imádkozásban töltötte életét.

Élete ifjan felemésződött az Isten- és emberszeretetben: hamarosan meghalt, hogy bevonuljon az emberiség szeretetébe s ott éljen örökkön-örökké!

Milyen példát állít elénk Magyarországi Szent Erzsébet?

A lemondás nagy és nehéz példáját. Eldobta magától gazdagságát: az oltár elé rakta koronáját, szegényeire adta fényes ruháit, nekik szánta ékszereinek árát. Elhagyta fejedelmi fényes palotáját, hogy maga is kunyhóba húzódva éljen s a hajléktalanok szomorú sorsában osztozkodjék.

Olyan bőkezű volt az alamizsnaosztásban, hogy magának szinte már semmije sem maradt. De az Ur Jézust látta minden elesett szegényben, minden betegben. Hősök és szentek vére folyt ereiben és lelki öröksége önfeláldozó cselekedetekre ösztönözte. Mint kitagadott és üldözött élt férje korai halála után, de visszautasította egy hatalmas császár kezét, csakhogy gyámoltjai között maradhasson.

Drága hamvait szétvitték a világ minden tájára, de úgy a hamvak felett, mint mindenhol, ahol érző szívű emberek élnek e földön, megemlékeznek róla, a szegények és elesettek nagy királynőjéről ma mindenütt s hirdetik nagyságát.

Ez volt Szent Erzsébet.

Kövessétek ti is őt, legyetek Szent Erzsébet követői, ma, amikor most is annyi a szeretetre szomjazó szegény, beteg, aki nyhülést kér éhségére, szenvedésére. Tanuljátok meg az ő példájából, hogy soha sincsen oly kevesünk, amiből még adni nem lehetne egy nálunk szegényebbnek.

És lehetne-e a magyar leányoknak szebb példaképük Szent Erzsébetnél? Hiszen a női szív legfőbb erénye az adakozó szeretet az amit a kiráyleány magasztosított az oltár magasságába.

Magyar leányok, kövessétek őt, hogy a ti kötényetekben is rózsává váljanak az alamizsna kenyérdarabkái . . . megfizet érte az, aki számon tartja minden cselekedetünket!

Szent Imréhez

Mint a közkatona deli hadnagyára,
Halón is előlép suttagó ajkára,
Miként menekültek vihartalan várra:
Ugy nézek rád, földünk patyolat virága!

Voltál mocsaraknak nagy levezetője,
Testi gerjedelmek bátor rendezője,
Vagy hegyre vágó szív lelkes, hajtó hője —
Ragyogó lelked már zászlónkra van szöve!

Vagy a nagy lendítő, vagy a nagy állító,
Helyettünk is sújtott szent villámhárító,
Mikor hazánk volna hináros szörnyű tó
Tükrén nőtt szűzvirág, Istent vidámító.

Nagy atyád földünkbe szúrta a keresztet:
Te azt a szívedbe még mélyebben verted,
Tested kívánságát keresztre szegezted:
Üdvös rézkígyó lett, ki sziszegve vesztett.

Éjes éjtszakákon, ha letűnt már napja,
Botorkáló század fényét tőle kapja;
Planéta-lelkének pályán tartó napja,
Ifjan, meddón, holtan: mégis édesapja!

Szeretném, szeretném járni az országot,
Táborba hívni a magyar ifjúságot!
Héj, magyar ifjúság! Nem érzed, nem látod?
Ihol a vezéred, ihol a királyod!

Szeretném, szeretném, véremmel szeretném,
Ha sok szív kigyúlna ezen a nagy eszmén,
Milió ifjakkal zengvén azt zenghetném:
Ő az út, a zászló, a tavasz, az eszmény!

Székely László.

A szent asszony

Wartburg fölött vad német szél fútyül,
Hó csillog fönt a hesszen ormokon,
Idegen ország. Nincsen itt rokon,
Baljós vidéke leprás, szörnyű föld...

A férj-Szentföldre ment nehéz csatákra,
Utközben halt s olasz főveny takarja.
Az özvegyet itthon mindenki marja,
Vigasztal Jézus s három drága árva.

A hegytetőről gyakran néz Keletre,
Ó, szép Pozsony! Szülőföld, ifjú város...
Ó, messze síkság, tündöklő, virágos...

De mélán gondol Assisi Ferencre,
És Jézust látja száz beteg alakban
S a német leprást — megcsókolja lassan.

Harsányi Lajos.

Névtelen hősök

Lengyel mocsarak közt
Omladozó sírok...
Rájuk emlékezve
Forró könnyet sírok...
Száz, meg száz magyar hős
Porlad ott jeltelen,
Hősi homlokunkra
Babér már nem terem!

Sok magyar hőst takar
Galicia sírja,
Szibéria jege
S lankás Bukovina...
Piavé hajjai,
Sziklás karsztok bércze,
A szerb sár-óceán
S a franciák földje...

Idegen hant alatt
Nyugtalan az álom!
Éjfélkor átkelnek
A esonka határon.
S holt szívünket itthon
Agyonsebzi újra
Hontalan magyarok
Tövískoszorúja.

Akit úgy szeretnének
S vissza sose tére;
Kinek a hazáért
Foly le meleg vére
S csak éjjeli órán
Látogathat minket:
Sirassuk meg újra
Drága véreinket!

F. Huszár Amália.

Imre herceghez

Árpádok hó lilioma,
Boldogságos szűz daliája,
a helyed: angyalok hona.

A lelked lilium-vetése
kilene századon át virul:
öntöző szemed könnyezése.

Jöhetett ármány, durva horda,
és fergeteges vad idő,
de szép kerted le nem tiporta.

Mert volt, ki védje, összefogja
Pannonia virágait:
István király úr férfi-jobbja.

S törzséből még szentek, nagyok:
Erzsébet, Margit s a dicső
Lászlónak harci bárdja is ragyog.

Hű gondosságod el ne múljon,
Istvánnak szűz fia ne engedd,
hogy néped rút fertőbe hulljon.

Szemed mindig csak idenézzen,
hogy útag járjuk s puha bűn
ne rontson, nálunk ne tenyésszen.

Testvéreim, szóljon az ének,
s dicsérve mondjuk ma nevét
Istvánnak és a szűz Imrének.

A Gonosz ne düljön, fogyasszon,
Övjon minket István úr, Imre
s velük az égi Boldogasszony.

Mihály László.

Árpádházi Szent Erzsébet himnusza

Oh, Árpádházi Szent Erzsébet!	Oh, elhagyatottak Patrónája
Te hozzád száll forró imánk,	Szent égi jószág, tiszta fény,
Nyomorba, gyászba hullott néped,	Egy koldús ország népe vár ma
Ma Téged hív, tekints miránk!	Könnyekbe fülő életén,
Fogadd szívednek jószágába	Hogy mindennapi kenyerünket
Elhagyott, árva népedet,	Rózsákká változtassad át
Lebegjen oltalmad palástja	S könnyünkön át, minket sze-
Elborult életünk felett!	[münk vet,
	Lássunk még boldogabb hazát.

Oh, Árpádházi Szent Erzsébet,
Szeretet, jószág harmatja,
Add vigaszán egy szent remény-
[nek,
Hogy megvirrad itt valaha,
Hogy lesz itt még egy boldog
[élet,
Nem leszünk mindig koldúsok
És szegény, árva magyar néped
Virulni, élni, győzni fog!

Palasovszky Béla.

Magyar katonák!

Felétek küldöm ifjú szívemet,
amerre lép a végtelen menet;
hol dal harsan, — hol bakancsok alatt
döng a föld és új tavasz fakad;
hol kinyitnak a hervadt violák —
Katonák! Ó, magyar katonák!

Felétek küldöm ifjú szívemet:
Aranykalászos-róna integet
s benne bűg az estharang szava;
lányok álma, esókja, sóhaja,
kaszák pengése: új magyar világ —
Katonák! Ó, magyar katonák!

Felétek küldöm ifjú szívemet, —
Felétek száll a múlt, mint üzenet,
ha atyák korhadtt, porló esontjai
megindulnak zászlót bontani,
hol szélben zúgnak a kárpáti fák!
Katonák! Ó, magyar katonák!

Vasvári István.

VÁZLATOK. — TANÍTÁSOK.

Beszéd- és értelemgyakorlat.

1939. november 3. hete.

I. OSZTALY

A tanítás anyaga: A könyv.

Nevelési cél: Taneszközeink megbecsülése és gondozása.

Szemléltetés: Tiszta és piszkos könyv, rendes és rendetlen gyermek holmija.

Megfigyelésre utalás: Figyeljétek meg otthon, a családban, mit csinál az édesanya takarításkor? (Az édesapa a műhelyben stb.)

VAZLAT

I. Előkészítés: a) Számonkérés. A tábláról, krétáról, szivacsról, számológépről tanultak felújítása kérdések alapján.

b) Célkitűzés. Ma a könyvről beszélünk!

II. Tárgyalás. a) Érdeklődés keltés. Mese rendetlen Palkóról, aki nem tudta megtanulni leckéjét, mert kiszakította könyvéből a lapokat.

b) Mi a könyv? A borítólapján a címe van (olykor képes). Belül olvasmányok vannak.

c) Hogyan készült? Okos emberek írták. Nyomdába került, ott kinyomtatták. (Rendes munka, nincs sehol hiba!)

d) Ki készítette? Az író és a nyomdász. (Az író gondolatait leírta. A nyomdában kiszedték, papirosra nyomták, összehajtogatták, bekötötték.)

e) A könyv haszna. Tanít, szórakoztat, jó barát.

f) A könyv kiméltése, szeretete. (Szemléltetés.)

g) Megfigyelésre utalás.

h) Alkalmazás. Időnként megnézzük a könyveket, betartják-e a fogadalmat? Pénzbe került.

III. Összefoglalás. a) A könyvről mondottak összefoglalása kérdések alapján. (Osztálymunka.)

b) Mire használjuk?

c) Mit mondanak a ti könyveitek gazdájukról?

Beszéd- és értelemgyakorlat.

I. OSZTALY.

A tanítás anyaga: Amit nem akarsz magadnak — ne tedd másnak se!

Nevelési cél: A mások megsegítésére való nevelés.

I. Tegnap reggel, mikor az iskolába jöttem, az utcán nagy csődület volt. Mi lehet ottan? — kérdeztem magamban s arra

felé tartottam. Amint odaértem, láttam, hogy egy tetejére rakott nagy kocsit nem bírnak kihúzni a szegény lovak a tengelyig érő sárból. A kocsis ülötte, verte a szerencsétlen állatokat, azok szegények majd megszakadtak a nagy erőlködésben, de bizony a kocsi meg sem mozdult. Látva ezt, magam is közbeléptem.

— Miért veri ezeket a szegény lovakat, István bácsi? Nem látja, hogy ha megszakadnak sem tudják kihúzni!

— Arra való a ló, hogy húzzon! — válaszolta a kocsis.

— Arra ám — válaszoltam neki. — De csak annyit, amennyit elbír. Mit szólna István gazda, ha azt mondanák, hogy maga húzza ki ebből a feneketlen sárból ezt a kocsit? Ugy-e nem bírná? Miért? Mert nincs hozzá ereje! Hát ezek a szegény párák sem bírják. Hiába veri őket, úgy sem boldogul. Meg aztán nem sajnálja szegény lovait? Hiszen látja, hogy minden erejüket összeszedik, mégsem megy. Segítsen nekik: rakjon le a teherből, úgy kihúzzák, azután a jó úton majd ismét rárakhatja a kocsira.

István bácsi nem szólt egy szót sem, de úgy vettem észre, megszegyelte magát. Aztán megfogadta szavamat s csakugyan, csakhamar kiemelték lovai a kocsit a sárból s tovább mehetett.

Látjátok, gyermekek, hát okos dolog az, ha a nálunk gyengébb, oktalanabbal így kegyetlenkedünk?

II. Árvácska. Volt egyszer, hol nem volt, volt egy szegény ember, annak egy fiatal felesége. Csak az volt éppen a bajuk, hogy nem volt gyermekük. Kis leánykát kértek a jó Istentől, mert úgy mondták, hogy a kis leányok szelídek, kedvesek, jók, tiszták, szótfogadnak, hogyha pedig megnőnek, mindenben segítségükre vannak szüleiknek. És mert olyan nagyon szerették volna, hát adott is nekik egy gyönyörű kisleánykát a jó Isten. De bizony a szegény édesanyjának nem sokáig volt benne öröme, mert hamarosan örökre lehunyta szemét. A szegény ember pedig, aki most már így egyedül maradt kis leánykájával, Árvácskának kereszteltette a kicsit. Ugy-e milyen szép nevet kapott a kis árva? De jaj, az édesapa sem maradhatott sokáig kisgyermekével, dolgoznia kellett, sokat, mert most már arról is neki kellett gondoskodnia, hogy ha egyszer megnő a kis Árvácska, akkor is meg tudjon élni, ha ő már nem is lesz mellette, hanem utána megy az édesanyjának, oda föl, a csillagok fölé . . . A sok munka azonban úgy elgyengítette szegényt, hogy amikor egy este megfázott, egy ideig még köhögött, azután ő is utána ment Árvácska édesanyjának . . . Így lett Árvácska most már igazán Árvácska: sem édesanyja, sem édesapja nem volt többé. De ahol a legnagyobb a veszedelem, ott van a jó Isten is! Kis Árvácska nem maradt egyedül, megszánták a jó emberek s egyik kis szomszédjának szülei magukhoz vették, hogy segítsen az ő kisleányuknak, Julikának, aki bizony, mit

tagadnánk, há: rendetlen is egy kicsit, dologkerülő is, sőt, hazudni is szokott néha!

A kis Árvácska hálából, amiért nem hagyták elveszni egyedül, mindent megtett, hogy Julika kedvében járjon. Még az uzsonnáját is nekiadta. Julika pedig, aki bizony irigy is volt, elfogadta tőle s megette azt is. De hiábavaló volt a kis Árvácska minden igyekezete, kis társa csak nem akart megjavulni. Továbbra is rendetlen, dologkerülő, hazug maradt. Leckéit, mert most már iskolába jártak mindketten, nem készítette el, szóval vásott, rossz gyermek volt, aki miatt sokat búsultak jó szülei. De történt egy nap, hogy Julika édesapja megtiltotta Árvácskának, hogy segítsen Julikának feladatait elkészíteni. Árvácska, mint mindig, most is szótfogadott. Megcsinálta a magáét szépen, ügyesen, azután játszani ment. No, több sem kellett a rosszcsont Julikának! Beosont a szobába, megleste, hová tette Árvácska a füzetét, melyben a feladatot elkészítette és este, — mikor Árvácska már lefeküdt, titokban elcsente azt és betette az ő iskolai táskájába. Másnap reggel tábla' elé szölitotta Árvácskát a tanítónéni, De képzelhetitek, milyen rettenetes volt meglepetése, mikor a tanítónéni fellapozta füzetét, amit magával kivitt és a lecke — nem volt benne! Bizony, hiába sírt a szegény kis Árvácska, hogy ő megírta leckéjét szorgalmasan, a tanítónéni hitie is, nem is... A vásott Julika pedig, aki mint tudjuk, mindennek az okozója volt, még egy hazugsággal is megtétezté rosszságát s azt állította, hogy bizony tegnap egy sort se írt Árvácska, egész délután.

Sírt, sírt a kis árva és amikor hazamentek az iskolából így szólott Julikához: Én nem megyek többé hozzátok, mert te vetted kis a táskámból a füzetem s a magadét tetted oda, az enyémbe. Látom az írásomat is! Ilyen hazug, rossz leány nem való hozzám. Nem akarok árulkodni reád, de a jó Isten, aki mindent lát, megbüntet azért, amit tettél. Ment szegény kis Árvácska, ment a temetőbe és ráborult nagy sírossal jó szüleinek sírjára. Ott sírt, zokogott keservesen: »Édesanyám, édesapám, vigyetek el oda engem is, ahol ti vagytok... Ti, tudom nagyon szeretnétek engem, s jobb helyem volna veletek fent, az égben, mint itt, a rossz Julika mellett. Amint így rimázkodott, látta, hogy egyre lejjebb ereszkedik hozzá a kék ég, aranyos kapu nyílik rajta s azon kilép egy gyönyörűséges, ezüstös szárnyú angyal, aki megfogja kezét és azt mondja neki: — Gyere velem, te jó kis lány, anyukád, apukád küldöttek érted, hogy vigyelek hozzájuk, mert meghallották keserves sírásodat. Azzal fehér szárnyaival betakarta Árvácskát s felvitte magával. Amíg szállott, két puha, jóságos kezével végigsimította a sok-sok könnycseppet, melyeket Árvácska ejtett szülei sírjánál. Hát amint végigsimította azokat, két keze alatt gyönyörűséges kék, sárga, piros, fehérlevelű virágokká vált valamennyi. — Ti legyetek az Árvácska virágok, — suttozta az angyal és kiterjesztett szár-

nyaival felrepült az Egbe Árvácskával. Másnap éppen vasárnap volt. Jöttek Julikáék a temetőbe, mint szokták minden vasárnap, hogy felkeressék Árvácska szüleinek sírját. Mikor odaértek, látták a gyönyörűséges virágokat. Jaj, de csodaszépek! — örvendezett boldogan Julika és amikor le akarta tépni őket, hogy bokrétába kösse, egy darázs szállott ujjára s megszúrta! De nini! Mintha hallana is valamit! A darázs beszélni kezdett: Árvácskát bántod megint! Ő, a szegény árva miattad búsulta halálra magát. Hess, hess el innét, te rossz leány! És dagadt, dagadt egyre jobban Julika kezén a szurás helye. Julika azonban nem mert szólni szüleinek, mert félt, hogy ezzel elárulhatná magát. Mégis egy nap, amikor már nem bírta tovább fájdalmát, kiment a temetőbe és ráborult Árvácska szüleinek sírjára, a lila, fehér, piros és kékszinű virágok közé és sirva fakadt: Bocsáss meg nekem te szegény, jóságos kis Árvácska, nem akartam ilyen rossz lenni hozzád. Nagyon, nagyon sajnálom, hogy így cselekedtem és megfogadom, hogy soha, soha többé nem leszek rossz senkivel. Aztán két kis kezét összetéve, imádkozni kezdett. Egyszer csak azt látta, hogy a kék égboltozat egyre lejjebb ereszkedik hozzá. Megnyílt az aranyos kapu és megjelent a fehérszárnyas angyal, aki Árvácskát magával vitte. — Tedd fájós ujjadat, Julika, a hús fekete földbe, honnét az árvácskák nyílnak és meggyógyul, — szólt az angyalka. Julika csakugyan úgy tett. Érezte, hogy szűnik a fájdalma. Mire ismét felnézett, eltűnt az angyal, de az újja sem volt már dagadt, s nem fájt többé . . . — Köszönöm néked, jóságos angyal, köszönöm Árvácskám — hálaalkodott boldogan. Azután szeliden hazament, hogy ezentul olyan legyen, amilyen Árvácska volt: szelíd, készséges, szófogadó engedelmes kis leány.

III. Miről szólt ez a mesém, gyermekek? Mit tett Julika a kis Árvácskával? Miért követett el rosszat kis társával szemben? Miért nem szabad másokat megbántanunk? Mit tett Julika aztán, amikor megszúrta a darázs az újját? Miért nem mert szólni róla szüleinek? Mitől félt? Bizony, gyermekek, a rossz tette megszólal bennünk a lelkiismeret, ami lelki bírónk, s dorgálni, korholni kezd akkor is, amikor azt hisszük, hogy rajtunk kívül senki sem tud rosszaságunkról! De a kis Julika, ha rossz volt is, benne is volt egy szép tulajdonság! Mi volt az? Mit tett, amikor már nem bírta tovább a fájdalmat? Mit mondott a kis Árvácska szüleinek sírjánál vasárnap? Látjátok, gyermekek, megbánta rossz tettét és megfogadta, hogy ezentul ő is mindig jó lesz! Kövessétek ti is a kis Árvácskát, aki meg olyan volt, mint a kis Julika, az is tanuljon tőle, bánja meg tettét, s javuljon meg.

Amit nem akarunk magunknak, — másnak se csináljuk azt!

Beszéd- és értelemgyakorlat.

1939. november 2. hete.

II. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: Hogyan építik a házat?

Nevelési cél: Megfigyelésre szoktatás.

Szemléltetés: Előzetes felhívás alapján beszámolás egy épülő háznál látottakról. *Képszemléltetés:* Házépítés.

Megfigyelésre utalás: Milyen a mi házuk? (A következő órán számoljanak be róla.)

Vázlat.

I. Előkészítés. a) A múlt órán tanultak felújítása és számonkérése. Fasorok, liget, játszótér, csősz; Séta az iskola környékén; Hol a mi iskolánk, milyen a beosztása, miért építették, miért van emléktábla a kapunk alatt; Stb.

b) Athajlás, érdeklődés-keltés. Mit láttunk az elmúlt hetekben? Mit mondtam, mit néztek meg az utcán? Ki emlékszik még rája? (Közös megbeszélés a látottak alapján.)

c) Célkitűzés. Beszéljünk ma arról, hogyan építik a házat?

II. Tárgyalás. a) Hol építenek lakóházat? (Hely.)

b) Mindent előre el kell gondolni! Azután már nem lehet javítani. A terv elkészítése. (Milyen legyen, hány szoba, stb.)

c) Kik készítik a tervet és a házat? (Mérnök, építőmester, munkások.)

d) Milyen anyagok kellene a házépítéshez? (Tégla, mész, homok, gerendák, tetőpala, vas, szögek, stb., stb.)

e) Miért nehéz munka a házépítés? Megbecsülés.

f) Hogy laktak réges-régen? (Kunyhó, viskó, csőszház, galiba, stb.) (Földalatti lakás, barlang, kunyhó, sátor, faház, stb.)

g) Milyen az igazi jó ház? (Nagyság, utcai, udvari, fekvés, helye, stb.)

h) A városi házakban: Ha felmondják a lakást, mit csinálunk? Mire kell vigyáznunk?

i) Tulajdonos, házmester, stb.

j) Tisztaság, szellőztetés. Az egészség védelme!

III. Összefoglalás. A lakóház építéséről mondottak összefoglalása előbb kérdések alapján, majd összefoglaltan.

A lakóház a mi otthonunk! Életünk nagyrészt benne töltjük!

Képszemléltetés: Hogyan építik a házat?

Milyen a mi házuk?

Olvasmánytárgyalás.

1939. november 4. hete.

II. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: A tűz c. olvasmány tárgyalása. (Gárdonyi G.)

Nevelési cél: Őszi és téli örömök megfigyeltetése.

Szemléltetés: Az iskolai kályha beszéde...

I. Mi változást vesztek észre, gyermekek, az osztályban? Ég a kályhában a tűz! Miért gyújtottak be? Miért kell tüzelniük őszzel, télen? Milyen az ősz, a tél? Miben különböznek a tavasztól, nyártól? Mi melegít akkor? Milyen istenáldása a tűz! De jó is elnézni olyankor a tüzet, amikor kinn hideg van, rázza a szél a fákat, ablakokat! De sokat is tud ám mondani nekünk a tűz! Nem gondoljátok? Kérdezzük meg a mi jó Gárdonyi bácsinkat, ismeritek már sok szép olvasmányát, költeményét. Mit mond ő a tűzről?

II. Gárdonyi Géza: *A tűz* című olvasmányának bemutatása.

Szeretem a tüzet nézni.

A hosszú téli estéken elüldögélek néha a nyitott ajtajú kályha előtt. Nem valami drága kályha, csak afféle *cserépalkotmány*.

Kívül a havas faluban csönd van és csönd van idebent is. A kályha száján legyező alakjában áramlik ki a vörös fényesség s a tűz meleg lehelete.

A macskám itt van a lábamnál. Ugy szereti a tüzet, mint én. Összekuporodva fekszik a padlón a lábam előtt s mindig úgy tesz, mintha aludnék. Pedig sohasem alszik, csak hunyorog. Néha dorombol. Ez az ő éneke. Mikor így dorombolva rám-rámnéz, nekem énekel. Mikor a tűzbe merengve dorombol, akkor a maga kedvére dalol. Egyhangú, de mégis kedves muzsika az ő dorombolása: a megelégedésnek, a maga jólérésének a muzsikája. A tücsök cripelése is csak egy hangnak a folytonos ismétlése. A béka sem ümmög több hangot egynél, de ez az egy hang a boldogság hangja.

Igy tudom én mindig hallgatni ennek a szelíd kis *házi tigrisnek* a dorombolását. Milyen boldog és elégedett tud ő lenni egy kis kályhatüznél! Epp úgy gyönyörködik az aranyló parázsban, mint én. Ilyenkor bizonyára neki is mindenféle gondolatok, meg történetek vonulnak át az elméjén. Az ő történetei bizonyára vadász-történetek, meg családi történetek. A tavaszra s a nyárra is gondolhat olykor, amikor a verőfényben elnyújtózva melengeti rozsdaszínű, selymes bundácskáját. Közben mind a négy lábát elnyújtja és jóízűeket álmodik. De a virágokat is szereti. A nyáron sokszor láttam, milyen kedvvel lépked a violák meg a rezedák között. Meg-megállva szaglálja hol az egyiket, hol a másikat s ilyenkor félig lehunyja szemét.

Igy élvezik a virág illatát a leányok is. De most nincs virág

és nincsen meleg napsugár. A kályha verőfénye az egyedüli, am^é emlékeztet a nyárra. De nekünk ez is elég.

b) Miről szolt ez a szép olvasmány? Ki írta? Mit gondoltok, mikor írhatta ezt az olvasmányt az író? Bizonyosan valamelyik szép téli délután. Ott ült a kályha előtt. Előtte dorombolt az ő kedves macskája. Aztán csak lehunyta az író a szemét, hallgatta a cica duruzsolását. Erről eszébe jutott a tüesök, meg a béka hangja is. Hiszen ezek egy dallamot fújnak mindig, még nem jártak iskolába, hogy énekkarba fogják őket! S mégis milyen szép a daluk, muzsikájuk . . .

Azután rá gondolt a tavaszra, a virágokra . . . A kert olyankor tele van violával, rezedával s más sok-sok virággal. Most éppen köztünk jár a cirmos cica! De nini! Hogy vigyáz, mennyire kerülgeti a virágokat, hogy rájuk ne lépjen! Bizonyosan ő is szereti őket! Most! Most éppen az egyik rezedát szaglálja s félig lehunyja a szemét, így . . . Aztán eszébe jut, hogy hiszen a leányok is így élvezik a virágot: lehunyt szemmel . . . De most nincs virág és nincs meleg napsugár . . . Csak a kályha emlékeztet a szép tavaszra, meg a gyümölcserlelő gyönyörű nyárra.

Mindezt elgondolta, aztán . . . Mit csinált?

Odament az íróasztalához, papírt vett elő, s írni kezdett . . . Egyre szaporodtak a sorok, egyre több lett az írás, s végre megszületett ez a szép kis olvasmány.

Olyan egyszerű, olyan szép, hogy szinte mindnyájan azt mondhatjuk: hiszen ezt én is meg tudtam volna írni! Meg bizony! Csak talán nem ilyen szépen, nem ilyen egyszerűen, hōgy mindenki a magáéra ismer benne . . . De éppen ebben van ám az író nagysága! gyermekek!

c) Olvassuk el hát mégegyszer s élvezzük újra!

(Az első sor és az utána következő bekezdés olvastatása.) Mi az: cserépalkotmány? Milyen kályhákat ismerünk? Az író kályhája milyen volt tehát? (Cserépkályha.) Olvassuk tovább!

Miről szol ebben a részben az író? Szereti a macskáját? Bizonyosan minden állatot szerethet! Miből gondoljátok? Igen, melyik mondatban ismertek rá az író szeretetére? (Néha dorombol. Ez az ő éneke.) De azt is tudja, hogy cica is kedveli gazdáját. Hát ezt miből látjuk? (Mikor így dorombolva rám-rámnéz, nekem énekel.) Miért mondja azt Gárdonyi, hogy „de ez az egy hang a boldogság hangja”? Mikor szoktunk énekelni? Bizony, ha valaminek örvendünk, ha boldogok vagyunk. Igaz, azt mondják, sírva vigad a magyar! Akkor is vigad, ha bánata van! Vigad hát, de az a vigadás nem víg, hanem tele van bánattal, sóhajjal, nehéz lélekkel . . .

Olvassuk tovább a következő szakaszt!

Miért mondja azt az író: szelíd házi tigris? Bizony, gyermekek, a macska legközelebbi rokona, atyafia a tigris, csak sokkal

nagyobb állat ám nála! Akkor talán így is mondhatnánk: a tigris a macska *nagybátyja!* Nem?! Miért? Ugy van, ha így mondom: *nagybátyja*, mást értünk rajta, mintha így mondom: *nagy bátyja!* Hát melyik a jobb? Ismeritek a violát, meg a rezedát? Milyen virágok ezek? Kiknek a kertjében van nyáron viola, meg rezeda? Ezek a magyar ember legkedvesebb virágai. Ott vannak a leg-egyszerűbb kis falusi kertben is.

Olvassuk most már végig az egészet!

Hogyan jutott Gárdonyi eszébe a virágról a leány? Kik szeretik legjobban a virágot? Kik ápolják egész tavasszal, nyáron! Bizony, ők is virágok, szeretik is kicsi gondozottjaikat!

Miért mondja az író azt, hogy nekünk a kályha is elég? Bizony, gyermekek, de sok-sok ember nem húzódnak télen a melegítő kályha mellé... Gondoltatok-e már erre, amikor végigjártok a jó meleg szobában? Bizony, gyermekek, vannak a télnak örömei is, de csak azok számára, akik nem szűkölködnek semmi-ben... A jó Isten azonban szívet is adott az embernek: érző, meleg szívet. Hát ez a szív aztán sok mindent eligazít, ami hibásan van a földön. Ez a szív elvezet bennünket a nálunk is szegényebbekhez, hogy rásegítsük őket is egy kis melegre, egy-egy tál ételre... Hiszen télen van éppen a szeretet nagy ünnepe is, a Karácsony... a kicsi Jézuska születésnapja... Ő is ajándékokat hoz... mi is adakozzunk... Leglább akinek szíve van, bizonyosan meghallja ott belül, a keblében, csak figyeljen rá egy kicsit...

III. Olvassuk el még egyszer, de most már nem állunk meg, így élvezzük! Majd meglátjátok, most még jobban fog tetszeni!

Számolás és mérés.

1939. november 3. hete.

III. OSZTALY.

A tanítás anyaga: Rajzoljuk le tantermünk alapját kisebbítve (Méréstan.)

Nevelési cél: Az egyenes vonal, merőleges, derékszög, párhuzamos észleltetése.)

Szemléltetés. A tanteremben.

Megfigyelésre utalás: Pontos mérés!

V á z l a t.

I. Számonkérés. a) A múlt órai anyag: a Pályaudvaron tárgy-körből. b) A legutóbbi méréstani tárgykör felújítása: hosszúság-mérés.)

II. Érdeklődés-keltés. Célkitűzés. Rajzoljuk le tantermünk alapját! Nem rajzolhatjuk eredeti nagyságában! Hogyan kisebbítjük?

III. A kérdés megoldása. a) Hány méter hosszú a tanterem?

Mekkora a mi rajzlapunk? Hányszor kisebb, mint a tanterem hosszúsága? Vegyünk minden métert egy centiméternek! Hány centiméter van 1 méterben? Hányszor kisebbítjük a rajzot?

b) Hány méter széles a tantermünk? Mekkora a rajzlapunk szélessége? Ezt is hányszor kell kisebbítenünk akkor? Rajzoljuk!

c) Hány centiméter lett a tanterem hosszúsága a rajzunkon?

Hány cm lett a szélessége?

Éppen olyan alakú-e a mi rajzunk, mint a tanterem?

Miért?

Hogyan kisebbítünk?

Mire kell vigyázni a kisebbítésnél?

Kisebbitve rajzoljuk meg az ajtót!

d) Összefoglalás.

IV. A tanterem kisebbített rajza elkészítésének megbeszélése! Így kisebbítik a térképeket is! Város, község, járás, vármegye térképe mind kisebbített! De rá kell írni, hányszor kisebbítettünk! Mit jelent ez: 1:10? (Ami a valóságban 10 m, az a rajzon 1 m) Mit jelent 1:100? (Ami a valóságban 100, az a rajzon 1.) Tehát mit írunk a mi rajzunk alá? Miért?

Természeti és gazdasági ismeretek.

1939. november 4. hete.

III. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: Házunk táján, erdőn-mezőn!

Nevelési cél: A természet jelenségeinek észrevétetése és tudatosítása.

Szemléltetés. Előzetes kirándulás alapján.

I. Mit láttunk a határban, tegnapi sétánkon? Mit vettünk észre az iskolában, az utcákon, a házak táján? Mit láttunk a kertekben, az erdőben, s a tó partján? Annyi sokat és olyan szépeket láttunk s beszéltünk meg, hogy ezeket ma itt mind összefoglaljuk.

II. Valamint a házban, az udvarban és a kertben, úgy a szabad természetben is lépten-nyomon a legkülönbözőbb állatokra bukkanunk. Némelyek a földben tanyáznak, vagy a föld alatt élnek, mások a levegőben repkednek, ismét mások a vízben tartózkodnak. Nagyon érdekes *megfigyelni* azt, hogy ez a sokféle állat hogyan él, miképpen mozog, mivel táplálkozik s minő szervekkel végzi különböző életműködéseit; továbbá, hogy az állat egész testalkotása, különösen pedig végtagjai, hogyan *alkalmazkodnak* az életmódjához, a szájrészei pedig a táplálékhoz és megszerzési módjához. Szokjunk hozzá, hogy a körülöttünk végbemenő életet és jelenségeket megfigyeljük és az érdekes adatokat föl is jegyezzük. Amint láttátok, nincs az a falu (város), ahol erre alkalom ne kínálkoznék.

1. Kezdjük hát a sétát először a házban és a ház körül.

Legelőször beszéljünk a kutyáról és a macskáról. Milyen a színük, alakjuk, nagyságuk? Milyen kutyafajtákat ismerünk? (Házörző, pinesi, vadászkutya, agár, mészároskutya stb.) Hogyan mozognak (járnak, futnak), fekszenek? Milyen a lábnyomuk a porban, hóban, esetleg vizes lábtól a padlón). Mit tapasztaltatok, amelyekből hallásuk, szaglásuk (kutya) és látásuk a (macska) finomságára következtethetünk? Mit esznek (mit kapnak és mit keresnek maguknak), különösen ősszel?

Hogyan viselkedik a kútya, ha idegen, vagy ha ismerős lép a házba, ha valami harapnivalót szeretne kapni, ha sétálni viszik, ha otthon kell maradnia stb.

Hogyan szűkül és tágul a macska szembogara (pupillája); hogyan fogja meg az egeret (madárkát, galambot); hogyan mosakodik; mikor fon, mikor görbíti meg a hátát? Símogattatok már a szőrét sötétben? Hátúlról előre? Mit vettetek észre? Hogyan torzkodik? Karmait mikor húzza vissza? Mikor állnak ki?

Hogyan viselkedik egymással a kutya és a macska? (Kutya-macska-barátság.)

A ló és a szarvasmarha. Hogyan lépnek, hogyan futnak, hogyan alszanak? Csikó és borjú; tinó és üsző. Tülkös szarv. Mivel és hogyan etetik? Legelőskor hogyan tépi a szarvasmarha a füvet, hogyan mozgatja ilyenkor a nyelvét? Kérődzése. Nyalja-e a sőt?

A sertés. Nézzétek meg jól a belső részeit disznóelőskor! (Gége, tüdő, szív, rekeszizom, nyelőső, gyomor, máj, vesék, belek; — a csontok, gerincoszlop, csigolyák, bordák, mellesont, lapocka, medence és a végtagok csontjai). Alkalmilag a trichina és borsóka is szobakerülhet. (Nagyítva bemutatjuk.)

A baromfi. A tyúk és kakas. Mi a különbség a külsejükben? Hogyan járnak, futnak, kapargálnak, repülnek? Hogyan szedik föl táplálékukat, amikor etetik őket? Mikor mennek aludni? Hol és milyen helyzetben alszanak? Mikor ébrednek? Melyik évszakban tojik a tyúk legtöbbit, melyikben a legkevesebbet? Hová rakja tojását s mikor kotkodácsol? Hogyan költi a kotlós csirkéit, hogyan gondozza őket, hogyan védelmezi őket? Szemléljék meg a baromfit leelőskor, különösen a belső részeit! (csőr, láb, csontjai, a mellesont taraját stb.)

(Hasonló megfigyelések a galamboknál is a dúc előtt, a tetőn, az udvaron, kertben, amikor járkál, ül, repül, turbékol, eszik. Gyűjtsünk tollat!)

A kacska és a lúd. Milyen a járásuk? Milyen hátsó végtagjaik helyzete? Hogyan repülnek? Hogyan úsznak? Mit és hogyan esznek? Hogyan zsírozza be tollait, hogyan szűrésöl és bukik a vízben? Hogyan rázza le a vizet tolláról? Tömés, fosztás.

A vakondok. Milyen a túrása az év különböző szakaiban?

2. Kertben, erdön-mezőn, víz partján.

A mezei pocok, egér, a hörsög és az ürge. Ürge-öntés. Ha találunk ilyen állatokat, szemléltessük a metszőfogait és a pofazsebeket.

Hogyan lapul a nyúl? „Hegyezi a fülét“! Mely hónapokban nem szabad löni? A lelőtt állaton figyeljük meg a test részeit: fogazatát, hasadt ajkát, bajuszát, szemét, fülét, hátsó lábait (viszonyítva a mellsőkhöz), belső szerveit, csontjait.

A tüskésdisznó testalkotását: orrát, hogyan gömbölyödik össze, hogyan fogja meg az egeret, a nap melyik szakában látható és hol? Mit csinál? Téli álma. (Télen olykor megdermedve ott találjuk a pajtában.)

A veréb. Hogyan építi fészkrét és hogyan eteti fiait? Mit eszik? Hogyan és miből él télen?

Hogyan költözik a fecske? Hogy építi fészkrét, hogyan eteti fiait, milyen a repülése (miközben fogja a rovarokat). Figyeltesük meg hasadt csőrét, szárnyait és farkát.

A gólya csőre, lábai, hogyan jár, kepel, eszik és iszik? Milyen a fészke? Hová építi? Hogyan fogja meg az egeret s hogyan kapja be a sáskát?

A varjú életmódja télen és nyáron; tavasszal a szántó-vető ekéje nyomán, fészke a fán. Hogyan viszi oda az eledelt. Pusztításának nyoma azon a helyen, ahol táplálékot keresett. Ragadozó madarakat üldöző varjak.

Télen, amikor hó takarja a földet, etessük a madarakat!

III. Összefoglalás. A megsemmisültek és megbeszéltek összefoglalása.

Beszéd- és értelemgyakorlat.

1939. november 3. hete.

IV. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: Magyarország műveltségének fénykora. Mátyás.

Nevelési cél: Nagy volt hajdan a magyar . . .

Szemléltetés: Képek Mátyás király életéből.

Vonatkoztatás: A mai csonka haza viszonyaira.

Megfigyelésre utalás: Hol vannak Mátyásra vonatkozó emlékek?

Vázlat.

I. Számonkérés. Mátyás gyermekkora; Megválasztása; Mátyás anyja; Szilágyi Mihály kormányzó; Frigyes jelölése; bécsújhelyi szerződés; Mátyás török politikája; cseh háború (1468—1478); lázadás Mátyás ellen; háború Frigyesel (1477—1486) Mátyás nemzeti politikája; honvédelem (fekete sereg); Mátyás hadierényei;

pénzügy; igazságszolgáltatás. (Meghalt Mátyás király — oda az igazság!); a nádor hatásköre.

II. Érdeklődés-keltés. Mátyás 33 évig uralkodott, rengeteget háborúzott, mégis azt mondjuk, korában hazánk járt műveltség dolgában az európai népek élén! Hogy lehet ez?

Beszéljünk ma erről!

III. Tárgyalás. a) Művelődés. E korban a tudományos élet a régi római és görög műveltségből táplálkozott. Ezt a szellemi irányt, humanizmusnak, művelőit humanistáknak nevezték.

b) Magyar humanisták. Vitéz János, Hunyadi János, Csez-micei János, (latin nevén: Janus Pannonius).

c) Olasz humanisták: Bonfini, Galeotti Marzio).

d) Mátyás könyvtára. Könyvtáros: Ugelotti Tádé. Kézrel írott könyvek a világ minden részéből! Másolás finom hárttyákra, szépen rajzolt kezdőbetűkkel (iniciales), gazdagon díszített lapszé-lekkel. Mátyás hollós címere az első lapon. A könyveket bőrbbe, bársonyba, vagy selyembe kötötték és aranyos kapesokkal zárták. A félezer kötet Korvinából ma 159 ismeretes, nálunk 51 darab van.

e) Nyomda. Hess András könyvnyomdája Budán (Szébbek az írott könyvek, kódexek!

f) Iskolák. Mátyás budai főiskolája! Pozsonyban egyetemt Bár a latin műveltséget szerette, az udvar nyelve magyar!

g) Művészet és fényűzés. Renaissance-művészet: ez is a régi görög és latin emlékekből vette anyagát és a természetes ábrázolás híve volt. Befejezte a Zsigmond által épített palota szárnyát és belsejét renaissance ízléssel díszítette. Kertjében márványlépesőt, márványkútak, bronzlámpák, művészi szobrok, a padozat mozaik, mennyezet aranyozott, ablakok üvegből, a falakon festmények, selyemkárpitok, pompás szőnyegek a padlón; szobrokkal ékített kályhák, ezüst szökőkútak, arany és ezüst edények, bennük különleges ételekkel és italokkal.

h) Udvari élet. Kisebb palotái és vadászkastélyai a budai hegyekben, Visegrádon, Tatán, Komáromban, Pozsonyban, Díszlakomák, felvonulások, lovagi tornák, bajvívások. Kedvelt volt a lófuttatás, kocsiverseny, vadászat és tánc.

III. Összefoglalás. Szellemi rátermettségével a legműveltebb uralkodók sorába lépett. Alatta élte hazánk fénykorát.

Természeti és gazdasági ismeretek.

1939. november 3. hete.

IV. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: A szarvasmarha. Életmódja, szervei, viszonya az emberhez.

Nevelési cél: A gazdasági érzék fejlesztése.

Szemléltetés: részben természetben, részben kép és táblai rajz segítségével.

Megfigyelésre utalás: Figyeljük meg a szarvasmarha életmódját, testének részeit a mézárósnál.

I. *Előkészítés.* Milyen állatot találunk csaknem minden falusi ember házában? Mi adja a tejet, túrót, sajtot?

Beszéljünk ma a szarvasmarháról!

II. *Tárgyalás.* a) Szervei.

Az ember az őstulokból szelídítette meg és folytonos nemesítés által nyerte a mai szarvasmarhát. Ma már az egész világon el van terjedve.

Alakja, valamint belső szervezete is azt mutatja, hogy növényevő állat.

Nehéz, otromba testét erős lábak hordozzák. Négy újja közül csak kettő érinti a földet s hogy ezek meg ne sérüljenek, kemény *patába* vagy csülökbe vannak foglalva. (Valódi csülök.) A másik kettő kisebb és nem érinti a földet. (Álcslülök.)

Lábának szerkezete után a szarvasmarhát párosújú patás állatnak nevezzük.

Érzékszervei az ember közelében eltompultak. Nem is esoda, mert állandóan az ember védelme alatt él. Csupán szaglása mondható fejlettnek. De szüksége is van rá, mert a mérges növényeket kellemetlen szagukról hamar megismeri és nem nyúl hozzájuk.

A szarvasmarha sokat eszik. Két oka is van erre: először nagy testének sok táplálékra van szüksége; másodsor, a széna, fű, mind növényi táplálék s ezért sokkal kevésbé tápláló, mint a hús, tehát több is kell belőle. (Mi is több főzeléket eszünk, mint szalonnát, vagy húst!) A sok és kisétkü tápanyag feldolgozására szolgál a hosszú bélesatorna. Növényevőknek általában hosszú, a húsevőknek pedig rövid bélesatornájuk van.

A füvet esomóban tépi le. Húsos és érdes nyelvvel körülnyalábólja, majd az alsó állkapcsában levő nyolc metszőfogával a felső állkapcsához szorítja és fejének oldalra rántásával leszakítja. A felső állkapocsban a metszőfogak hiányoznak, helyükön kemény, megszarusodott bőr van. (Hiányos fogazat.)

A letépett füvet szájában néhányszor megforgatja és majdnem egészen lenyeli. A lenyelt eledel a *bendőbe* jut. Mikor azután az állat a legelőn jóllakott, vagyis ha bendője megtelt, esendesebb helyre vonul és lepihen. Közben a bendőben megpuhult táplálék a *recés gyomorba* vándorol, amely apró gombócokká formálja. Ezeket az állat szájába visszaböfögi és *lapos, redős, zápfogaival* finoman őrli. A finomra őrölt táplálék sok nyállal hígulva egy harmadik gyomorrészbe, a *száxrétűbe* (leveles gyomor) folyik. Innen jut a tulajdonképpeni gyomorba, az *oltóba*. Itt történik az emésztés. A folyékony és már pépszerű táplálék a hosszú vékonybélbe jut, ahol felszívódik. — A táplálkozásnak azt a módját, amidőn az állat az eledelt kétszer rágja meg, *kérődzésnek* nevezzük.

A szarvasmarha tehát kérődző állat.

A szarvasmarha fejét két hatalmas szarv díszíti, mely az állat védelmére szolgál. A szarv két részből áll: egyik az elszarusodott bőrből álló *tülök*, másik a homlokesontból kinyúló *szarvesont*, vagy homlokesont. Első a bőr vázhoz, második a csontvázhoz tartozik.

b) Életmódja.

Igazi ellenségei manapság a rovarok (böglyök, kolumbácsi légy, stb.) Ezeket bozontos farkával és bőrének rángatásával kergeti el magáról.

A hím állatot bikának, a nőtényt tehénnek, a fiatalat borjúnak, az egyéves tehénborjút üszőnek, a növendék ökröt tinónak nevezzük.

c) Viszonya az emberhez.

A szarvasmarha egyike a leghasznosabb házi állatainknak. Teje fontos táplálék (vaj, sajt, túró). Nagy ereje miatt teherhúzásra használják (igás állat). Trágyájával a szántóföldet termékenyítik meg. Húsát megesszük, bőréből különféle tárgyakat készítenek (bőrönd, gépszíj, talpbőr stb.) faggyújából szappant, csontjából enyvet főznek.

Hazánk szarvasmarhatenyésztése igen virágzó. Honos fajták az erdélyi magyar és a svájci piros tarka, továbbá a bonyhádi tehén fajta.

Rokonai a bivaly, a juh, kecske, a zerge, őz, szarvas és rénszarvas. (Szemléltetés.)

III. Összefoglalás. Mi a különbség a tülök és az agancs között? A különbség többféle, ezek: 1. a tülök el nem ágazó, az agancs elágazó. 2. a tülök hím és nőtény állaton egyaránt található, agancsa csak a hímnek van (kivéve a rénszarvast); 3. a tülök lehúzza, belül üres, — az agancs tömött; 4. a tülköt a belelyúló homlokesap erősíti a fejhez, míg az agancs a rózsatóre nő rá; 5. a tülök állandó, az agancs évenként le hull; 6. a tülök feleülete síma, az agancs érdes; 7. a tülök anyaga bőreredetű szaru, az agancs anyaga csont; 8. a tülök a bőrrel lehúzható, az agancs nem és végül 9. a tülök a bőrvázhoz, az agancs a csontvázhoz tartozik.

Összefoglalás a vastagabb betűkkel szedett vezérszavak szerint.

Megfigyelésre utalás.

Számolás és mérés.

1939. november 4. hete.

V. OSZTALY.

A tanítás anyaga: Tizedesszám szorzása egészszámmal és tizedesszámmal.

Nevelési cél: A számolási készség gyakorlása, fejlesztése.

Szemléltetés: gyakorlati példákon, méterrúd.

Megfigyelésre utalás: méter, deciméter, centiméter, milliméter.

V á z l a t.

I. Számonkérés. A múlt órai anyag számonkérése. Tizedesszám szorzása egészszámmal és tizedesszámmal. Vételár kiszámítása.

II. Érdeklődés-keltés. Egy leányruhához kell 3,5 m szövet á 8,36 P, 0,5 m bársony, á 12,60 P, 1,75 m szalag á 2,30 P, különfélék 2,50 P.

a) Mennyibe kerül a ruha, ha a leány maga varrja meg?

b) Ha a varrásért 12,50 P-t fizet?

c) Ha varrónő varr a házban 2 napig; aki naponként 3,50 P-t kap és napi ellátását 2,10 P-be számítjuk?

Hogyan számítjuk ki ezt?

III. A példa megoldása. Becslés útján, fejben.

Írásban.

1 m szövet 8,36 P, 3,5 m szövet 8,36-szor annyi. (Szorzás végrehajtandó.)

ha 1 m bársony 12,60 P, 0,5 m ára: 12,60-szor 0,5. (szorzás végrehajtandó.)

ha 1 m szalag ára 2,30 P, 1,75 m ára 2,30-szor 1,75. (Szorzás végrehajtandó.)

A végösszegekhez hozzáadjuk a különfélekre szánt 2,50 P-t.

a) feladatnál nem jön hozzá semmi.

b)-nél még 12,50 P-t hozzáadunk.

c)-nél a ruhaanyag összegéhez még hozzá adunk kétszer 3,50 P-t és kétszer 2,10 P-t.

III. Összefoglalás. Hogyan szorzunk tizedesszámot egészszámmal? Hogyan szorzunk tizedesszámot tizedesszámmal? Mire kell vigyáznunk? (A szorzatban annyi számot vágunk el, ahány tizedes a szorzóban és a szorzandóban volt.)

Történelem.

1939. november 2. hete.

V. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: II. András kora.

Nevelési cél: A széthúzás átka: a nemzet szenved meg.

I. Előkészítés. a) Számonkérés. III. Béla uralkodásának felújítása és összefoglalása. A keleti császárság törekvései és azok megghiúsulása.

b) Az erőskezű király után ismét felüti fejét a magyar átok: a civakodás! Az ország szenved kárát, legyengül, pedig közeledik már rája egy nagy veszedelem, s éppen most kellene az erős, egységes ország!

b) Beszéljünk ma a III. Bélát követő II. András király uralkodásáról.

II. Tárgyalás.

a) Testvérharcok Imre és András között. Az országot arról a magasságról, amelyre III. Béla emelte, az új testvérharcok a mélybe sodorták. III. Béla idősebb fiára, Imrere hagyta a koronát. Andrásra, pedig nagy vagyont hagyott azzal a kikötéssel, hogy kereszties hadjáratot vezessen a Szentföldre. Míg Imre a pápa buzdítására a Balkánon eretnekek (bogumilok) ellen küzdött és megszerezte Szerbiát, András az örökölt pénzen sereget gyűjtött és felesége, a nagyravágyó meréniai Gertrud unszolására háromszor is felkelt koronás királya ellen. Utoljára a Száva partján állt szemben a két sereg. Imre királyi díszben, kezében egy vesszővel átment András táborába. „Majd meglátom”, — kiáltotta — ki meri felemelni kezét a felkent király ellen! Bátor fellépése ámulatba ejtette a katonákat, akadálytalanul hatolt András sátoráig, karjánál fogva elvezette és foglyul ejtette öccsét. András hívei pedig meghódoltak a királynak. Imre később megbocsátott öccsének és fia gyámjává tette, de a gyám a kis III. Lászlótól elragadta a koronát.

b) Zára Velence kezére kerül. Imre idejében újabb kereszties sereg indult Velencéből a Szentföldre (1204), de a velenceiek csak oly föltétellel voltak hajlandók a sereget a tengeren átszállítani, ha ez a magyar királytól elragadja Zárát. Hiába tiltakozott a terv ellen a pápa és Imre király, Zára el esett, sőt a kereszties vitézek Konstantinápoly elfoglalásával még a görög császárságot is megdöntötték és helyébe megszervezték az ú. n. latin császárságot.

c) II. András. (1205—1235.) II. András már hanyatlóban levő országot vett át. A hanyatlás feltartóztatására neki sem hatalma, sem tekintélye nem volt. A süllyedésnek főbb okai: áttérés a terménygazdaságról a pénzgazdaságra, a királyi udvar fényűzése és pazarlása, a királyi várbirtokok elajándékozása; ennek következtében aztán a birtokkal együtt csökkent a király jövedelme, tekintélye és fegyveres ereje. II. András már egész vármegyéket ajándékozott el. Súlyosbította a helyzetet még az is, hogy a magyarságot a kapzsi idegenek háttérbe szorították. A királyi birtokok új urai nagy hatalomra tettek szert és elnyomták, szolgasorsba döntötték a vármegyék eddig szabad vitézeit és szabad telepeseit és azt kívánták, hogy ezentúl nekik engedelmeskedjenek. A telepesektől a papi tizedet készpénzben követelték, holott a termést akkor nehéz volt értékesíteni.

Az elégedetlenséget fokozta az is, hogy amikor a király pénzzavarba került, egyes jövedelmi ágakat könnyelműen bérbe adott izraelitáknak és zsidóknak, s ezek a királyi jövedelemnek kíméletlen behajtásával az általános elkeseredést még fokozták.

d) Halicsi hadjárat. Gertrúd meggyilkolása. Az elégedetlenség már 1213-ban nyílt lázadásba tört ki. Sokan az ország leleánytatásának okát az idegen királynéban és környezetében látták. Mikor 1213-ban II. András Halics ellen hadjáratot vezetett és az ország kormányzását a nádor és az esztergomi érsek meliőzésével sógorára, a tapasztalatlan Bertholdra bízta, összeesküvést szőttek az udvar ellen. Az összeesküvők a pilisi hegyekben vadászó udvart megrohanták, az idegenek nagy részét felkoncolták, maga Gertrúd is életével lakolt. A király a rémhírré visszafordult, de tehetetlen volt az összeesküvőkkel szemben. Az összeesküvők fejét, Péter ispánt ugyan karóba húzatta, de Bánk bánnak, a nádornak semmi bántódása nem történt.

e) Keresztes hadjárat. A bajt még növelte II. András keresztes hadjárata. Gertrúd halálában Isten ujját látta. Felébredt tehát lelkiismerete és elhatározta, hogy atyjának tett fogadalmát beváltja és keresztes hadjáratot vezet a Szentföldre. A kincstár azonban üres volt. Eladta tehát az Egyház kincseit, még Gizella királyné koronáját is elzálogosította. Egy évben többször is vettett pénzt, mivel a pénzbeváltás mindig haszonnal járt. Minden alkalommal több rezet kevert bele és a már kész pénzt körül is nyíratta. A királyi kincstári nyereség jogával súlyosan visszaélt, mérhetetlen kárt okozott az országnak, mert a pénz vásárló ereje nagyon megromlott. Mikor így a legszükségesebb pénzt előteremtette, elindult a Szentföldre. Seregének a tengeren való átszállítása végett Velencével szerződést kötött; ebben nemcsak igen magas bért ajánlott fel az átszállításért, hanem örökre lemondott Záráról, azonkívül a velencei kereskedőknek vámmentességet is biztosított. A nagy költséggel és erőfeszítéssel megindított hadjárat teljes kudarcra végződött. Minden cél nélkül végigportyázott a Jordán völgyében és anélkül, hogy komolyabb hadműveletekhez hozzáfogott volna, 1218 januárjában hazafelé indult, mivel otthonról nyugtalanító hírek érkeztek táborába.

f) Az Aranybulla kiadásának előzményei. Visszatérve teljes felfordulást talált az országban. A királyi kincstár üres volt. Izmaeliták, zsidók és idegenek garázdálkodtak az országban. A testvérharcokban a hatalmas főurak elnyomták a kisbirtokosokat. A gazdag és szegény nemeseket áthidalhatatlan hatalmi és vagyoni szakadék választotta el egymástól. A király először új adórendszerrrel és a jogtalanul elidegenített várbirtok visszavételével próbált a bajon segíteni, de környezete ezeket az intézkedéseket is a maga javára használta ki. Valóságos forradalmi hangulat uralkodott az országban. A király fia, Béla herceg csak azzal tudta elejét venni a forradalom kitörésének, hogy atyját rendszerváltoztatásra, tanácsadói elbocsátására és a kisbirtokos nemesek jogainak biztosítása végett szabadságlevél kiadására vette rá. Így született meg az Aranybulla, alkotmányunk alaptörvénye.

g) Az Aranybulla (1222.) Célja a visszaélések megszüntetése, különösen a birtokadományozás terén és a nemes szabadok Szent Istvántól nyert jogainak biztosítása volt. A király megígéri, hogy évenként egyszer, húsvét napján a bajok orvoslására, megtartja a székesfehérvári törvénynapokat, ott mindenki előadhatja panaszát. Évenként csak egyszer veret, mégpedig jó pénzt és az húsvéttól-húsvétig marad forgalomban. Az idegenektől visszaveszi a jogtalanul szerzett birtokokat. Külföldiek az országtanács beleegyezése nélkül nem viselhetnek hivatalt, birtokot nem kaphatnak. A tizedet ezentúl természetben és nem pénzben kell fizetni. Az izmaelitákat és zsidókat eltiltja a királyi jövedelmek bérletétől. Azonkívül megerősítette jogaikat. A nemest ítélet nélkül elfogni nem lehet, bírója a király vagy a nádor, de fő- és jószágvesztésre csak a király ítélheti el. Adót nem fizet, csak vérrel adózik a hazának. Birtokával — a leánynegyed kivételével — szabadon rendelkezik, csak hűtlenség vagy felségsértés esetén lehet attól megfosztani. Csak a király vezetésével köteles hadbaszállni, de csak az ország határain belül, külföldre csak a saját akaratából s a király költségén. A 31. pont felhatalmazza a nemeseket, hogy ha a király a kiadott rendelkezéseket nem tartaná meg, egyenként és együttesen hűtlenség bűne nélkül a királynak ellenállhatnak és ellentmondhatnak.

A király és a főpapok aláírták az oklevelet, ellátták aranypecséttel és hét példányban bocsátották ki.

h) Újabb bajok. Csakhamar újabb bajok mutatkoztak. A király megbánta ígéreteit, de nem volt ereje, hogy a törvény rendelkezéseinek érvényt szerezzen. Maradt minden a régiben. A pápát bántotta Magyarország szomorú helyzete és megintette Andrást. Erre 1231-ben némi módosítással újra kiadta az Aranybullát, de mert nem volt hatalma, a törvényt most sem tudta végrehajtani. Ekkor a második Aranybulla rendelkezése szerint az esztergomi érsek egyházi tilalom alá vette az országot és a király két tanácsadóját kiközösítette az egyházból. Elhallgattak a harangok, megszűnt a szentségek kiszolgáltatása, csak gyermekeket lehetett keresztelni és a betegeteket a halottak szentségével megerősíteni volt szabad, bezárultak a templomok, gyászba borult a szerencsétlen ország. Ez a súlyos büntetés megtörte Andrást. Az éppen akkor szentté avatott leányának Erzsébetnek érdemeire való tekintettel a pápa megbocsátott Andrásnak és feloldotta a büntetés alól. András nemsokára meghalt és az országot a legnagyobb zavarában hagyta fiára, Bélára.

III. Összefoglalás. András uralma figyelmeztetés arra, hogy a pártoskodásból táplálkozó testvérharc, egyes társadalmi rétegek dűrva visszaélése a hatalommal, a gyengébbek elnyomása, a törvények lábbal tiprása, az esztelen fényűzés és a céltalan pazarlás romlásba döntheti az egész nemzetet.

Természettan.

1939. november 4. hete.

VI. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: Miért úszhatnak a páncélos hajók?

Nevelési cél: A természet örök törvényeinek figyelemmel kísérése.

Szemléltetés. Vízben tartott kockacukor, kréta, gyapotesomó, vászon, itatóspapiros, puhafadarab. Vízbe tett bedugaszolt gyógyszeres üveg.

Megfigyelésre utalás: Figyeljük meg a nagy hajók úzását! Hogyan úszunk?

Vázlat.

I. *Előkészítés.* a) Számonkérés. Miért megy fel a víz a vízvezetékben a magasabb emeletekre is? Mitől nedves a lakás?

b) Érdeklődés-keltés. Kép bemutatása: Nagy csatahajó a vízen.

Miért nem merül el?

Célkitűzés. Beszéljünk ma arról, miért úszhatnak a páncélos hajók?

II. *Tárgyalás.* a) Bemutató kísérlet.

Öntsünk a tálba vizet és belesüllyesztünk egy üres, de bedugaszolt gyógyszeres üveget.

Ugyanezt bemutatjuk felfüggesztett bádogdobozzal is.

b) Fából készített csónakot teszünk a vízre.

Bádogból készült csónakkal tesszük ugyanezt.

c) Az eredmény leolvasása.

A folyadékba mártott test veszít a súlyából: ezért fönnmarad a vízben. (Pontosabban éppen annyit veszít, mint amennyi az általa kiszorított víz.) Archimedes törvénye.

Ha a test akkora súlyú folyadékot szoríthat ki, amely saját súlyánál nagyobb, akkor a test *úszik*. (Vashengerek, amelyek az úszodák állanak; az acélhajók.)

A hajók teherbírása attól függ, mekkora súlyú vizet tudnak kiszorítani. Ezért a hajók nagyságának megjelölésére nem külső méretüket használják, hanem az általuk kiszorított vízmenyiségnek tonnákban kifejezett súlyát.

d) Az emberi test vízen úszó (zsír, haj, levegő a tüdőben) és vízben elmerülő (csontok, izmok) részéből áll. Súlya az általa kiszorított víznél valamivel nagyobb, ezért merül el az úszni nem tudó ember. Az úszó madarak tollazata sok levegőt zár be, azért nem merülnek el a vízben.

Összefoglalás. Archimedes törvénye.

Utalások: Miért nem merül el az, aki nem tud úszni, de fel-fújht hólyagot köt a hátára? Miből készítik a mentőövet?

Miért úszik leveseden a zsírcsepp? Miért úszik a záptojás?

Miért emelheted fel fürdés közben könnyen társadat?

Mit jelent az, hogy valamely tengeri hajó 24000 tonnás?

A hajó oldalára festett vízszintes vonalak és a melléjük írt számok azt mutatják, hogy ha valamely vonalig lemerül, mennyi a kiszorított víz súlya. Milyen vonalaknál látjuk a nagyobb számokat?

MESEDÉLUTÁN.

Elszakított földön

Magyar föld alattam, magyar ég felettem,

Régi galambbúgás a mély rengetegben :

Magyar a levegő, amelyet beszívok,

És Istenem, néha mégis úgy megsírok !

Mert e magyar földön idegenek járnak,

Törvényt kénye-kedve szab itt a barbárnak,

Ezen a levegőn most bitorlók híznak

Örvendve kajánul a „győzelmi“ díjnak.

Hát egy ezeréves ország így széthullhat?

Nirvána nyelhet el olyan dicső múltat?

Európa feledte, mennyivel adósunk,

Azért darabolta szét eleven húsunk?

Nem! Isten e földet magyarnak teremté,

Két dicső királyát fölavatta szentté ;

Töröktől, tatártól megmentett a karja,

Az nem lehet, hogy most romlásunk akarja.

A szerető atya nemcsak szeret: büntet ;

Ő is szeret, azért büntetett bennünket.

Talán megelégteli immár szenvedésünk,

Hittel, bizalommal hozzá ha megtérünk.

Megérem, nem tudom, de hiszem nincs messze:

Az ígéret-földje nincs számunkra veszve.

Azt hirdeti nékem vadgalamb búgása :

Leszáll mireánk még az Isten áldása !

Csengery János.

A pozsonyi vértanúk

A cseh légiók 1919. január 1-én vonultak be Pozsonyban. Parancsnokuk Riccardó Barreca olasz ezredes volt, aki abban a tudatban vonult be Pozsonyba, hogy Pozsony cseh város. Azonban Barreca már másnap csodálkozva tapasztalta, hogy Pozsonyban magyarok és németek lagnak, nem csehek!

A cseh megszállás természetesen súlyosan érintette a pozsonyiakat. Az ősi magyar koronázó város polgársága változatlanul ragaszkodott a magyar államhoz és ennek, ahol csak lehetett, kifejezést is adott. Nem félték a pozsonyiak a csehektől, bár a légionisták brutális kegyetlenséggel kezelték a polgárságot s még a munkásszervezetek is szívvel-lélekkel csatlakoztak a polgársághoz.

Az elégedetlenség nőttön-nőtt s végül is 1919 február 11-én általános munkabeszüntetés következett, amely tiltakozás akart lenni a csehek betolakodásáért. A csehek meglepődve figyelték a pozsonyi polgárság egyöntetű megmozdulását s tapasztalniok kellett, hogy a pozsonyiak hallani sem akarnak róluk, a betolakodókról, a csehek bevonulását jogtalannak tartják, mert a pozsonyiak magyarok voltak és továbbra is azok akarnak maradni!

Másnap, február 12-én nagyszabású tüntetést rendeztek a pozsonyiak. A város apraja-nagyja megjelent a város főterén, hogy résztvehessen a tiltakozó gyűlésen és bátran kiálthassa a világba: Pozsony magyar volt és ez akar maradni! S ekkor rendezték a csehek a pozsonyi vérfürdőt.

A tüntető tömegben egyre-másra kerültek elő a piros-fehérszöld zászlócskák. És ekkor a csehek megmutatták azt, mire képesek. A közeli laktanyából futólépésben cseh légionáriusok érkeztek a főterre és vad lövöldözéssel rontottak a tomboló és lelkesedő tömegre. Sortüzet adtak a védetlen lakosságra s a vérfürdő nyomán halottak és sebesültek tömegei maradtak az útesteken.

A csehek vad dühe nem ismert határt. Lövöldöztek jobbra-balra, amíg a tömeg szét nem szaladt s még később is tüzeltek, a mellékutékban is.

A csehek gaztettét hírül vitték Barreca olasz ezredesnek is, mire gépkocsiba ült, a gyűlés színhelyére robogott, hogy rendet teremtsen. Alighogy kiszállt kocsijából a csehek körülfogták s az egyik hátulról puskatussal fejbeverte a derék ezredest. Barreca súlyos sebével összerogyott s felgyógyulása hetekig tartott. Betegágyához természetesen magyar orvosokat hívott.

A derék olasz ezredes betegágyához később száz pozsonyi magyar leány vonult magyar ruhában és piros-fehérszöld virágokból álló csokorral igyekeztek a pozsonyiak háláját és együttérzését kifejezésre juttatni.

Mi történt ezalatt a főtéren? Több mint száz sebesült és halott maradt a vérfürdő helyén. A csehek még a mentést és az első segítséget nyújtókkal is úgy bántak, mintha teljesen elvesztették volna eszüket. Rájuk tüzeltek s üldözni kezdték őket. Végeredményben nyolc halott és száz sebesültje lett az esztelen vérfürdőnek.

A pozsonyi vérfürdő emlékét nem feledhetjük el!
 Jusson eszünkbe minden február 12-én, mi történt, a tőlünk
 elszakított Pozsonyban e napon!

Kikap a cseh határkő . . .

Emlékeim útjait bolyongva, vissza-visszatérek ama boldog
 kis falura, amit Asztély néven ismer a Felvidék. Mint már em-
 litettem, ezen a ponton léptük át első ízben a keleti határt.

Megragadó szépségű katonai parádé volt a határátlépés per-
 cei előtt. Remegétt az ember belül.

Kürtharsogás, elindultak a csapatok.

Gyalog meneteltünk mi is a napfénytől fehér országúton.

Egyszerre csak látom, hogy a filmiroda munkatársa leszalad
 a rétre, beállítja a gépét és filmez. Odafutottam.

Ez történt:

Fekete ünneplőbe öltözött, őszhajú magyar veri a csehek ál-
 tal földbe épített határkövek egyikét. Hatalmas husánggal. És
 szidja, poeskondiázza, köpi.

— Mit csinál, bátyó?

— Elverem a határkövet!

— De hiszen kő ez s a kő nem érzi!

— Bánom is én! Az a fontos, hogy cseh kő!

És üti tovább.

Addig ütötte, verte, amíg szét nem rongyolódott kezében a
 keményfejű fütykös.

Ez az ember asztélyi földműves. Két évvel ezelőtt átosont a
 határon, a mi oldalunkra. Lakodalomba. Hát bizony kissé fel-
 öntött a garatra. Éjfél tájt jött vissza. Persze nem az ország-
 úton, hanem a réten át. Tél volt. A vízenyós rét megfagyott. Ső-
 tét volt. Ahogy osonkodott, elbotlott ebben a világot kémlelő cseh
 határoszlopban. Elesett. Nagy huppanással. Homlokával beverte
 a réti jeget. Recsegett-ropogott a jég. Szóval — a közeli vá-
 ház cseh őrei felfigyeltek. Kiszaladt két határőr. Megfogták a
 lakodalmazó magyart s bizony nem kérdezték: tetszik-e, nem-e,
 alaposan összeverték. Borzasztó bűn: határátlépési engedély nél-
 kül lakodalmazott!

Az öregot kijózanították a cseh ütlegek. Hazament. Azóta
 egyetlen egyszer se mozdult ki a faluból. Várt. Mintha tudta
 volna, hogy híre megigazul és eljön a boldog szabadulás napja.

El is jött.

Felöltözött ünnepibe s kísértél a határkőhöz, amelyben meg-
 botlott. És szétverte rajta a fütykőst. Elverte a követ... A cse-
 hek követ. Ugy verte, hogy beleverejtékezett. Elégtételt vett. Azu-
 tán még rugott egyet a kő felé és elindult a többiekhez.

Néztem a követ. Parányi pont a roppant glóbuszon. És mé-
 gis óriási pont. Húsz évig bámulta a réti fűszálat. Jelezte, hogy
 a háta mögött Prága az úr. No, most jól kikapott. Lehajoltam
 hozzá. Ezt kérdeztem:

— Fáj?

De a kő néma maradt. Nem szólt egy szót sem...

Igy történt, így esett a különös eset, hogy kiporolta az öreg
 a trianoni határt...

Babay József.

A morva ezredes és a magyar kém

A Bácska gazdagságával vetekedő Mátyusföld egyik leggazdagabb faluja a mintegy 2200 lelket számoló Tallós község. Eltekintve a határban épült telepés falutól, a község lakossága színmagyar. Nem lakott ott még mutatóban sem cseh vagy szlovák.

Ebben a községben volt a mátyusföldi csendőrség parancsnoksága. Itt lakott egy morva ezredes, a csendőrség főparancsnoka is.

November 10-én lépték át a vitéz magyar csapatok a község határát. A falu bejáratánál emelt díszkapu alatt ott szorongott, tolongott, éljenzett, sírt a falu apraja-nagyja. Amikor az útkanyarulatnál feltűntek a dalolva menetelő, felvirágozott Horthybakák, a diadalkapu felől egy fehérhajú, harsabajszerű öreg magyar indult a század elé. Ráncos, naptól sütött kezével magasra emelte a nemzetiszínű zászlót. Márkus Mihály, hatvanhat esztendősen öreg magyar, megittasultan a boldogságtól, csillogó szemekkel tolta magát a lobogó után. Pizkos, gyűrött, itt-ott átlýugatott volt a zászló. Az öreg magyar mégis úgy cipelte, mintha az Oltári Szentség, mintha az élete lenne. Nem is közönséges lobogó volt az. Hozzátartozott az öreg Márkus Mihályhoz. Félteve őrzött, drága kincse volt az.

Márkus László népfőlkelő huszártizedes a 6-os huszárezredből, bent szorult századával Przemysl várában. Átélté, átszenvedte az orosz tűzérség gyilkos tűzét, az éhezést, a nyomorúságot, amely végül is arra bírta rá Kuzmanek tábornokot, hogy az éhségtől meggyötört csapatnak elrendelje a fegyverletételt. Amikor elhangzott a szomerű parancs és a védő-őrség fegyvertelelenül sorakozott, hogy meginduljon a hófödte, végtelen orosz sikságok felé, Márkus Mihály, a 6-os huszár tizedes, felkúszott a przemysl katolikus templom tornyába, leszedte az odáig büszkén lobogó nemzetiszínű zászlót s azt derekára csavarva indult el az orosz csapatok felé. Hosszú volt az út, az ázsiai fogolytáborók egész során átvándorolt a tallósi magyar, akit odahaza felesége és hat gyermeke várt. Pizkos, tépett zubbonya alatt azonban ott lapult a drága kincs: a Przemysliből elhozott nemzetiszínű lobogó.

A taskendi fogolytáborból került haza Márkus Mihály négyévi raboskodás után, szülőfalujába. Nem akart hinni a szemeknek: cseh katonák, cseh csendőr dirigálta a falut. Az öreg huszár megölelte a családját, majd beosont a házszobájába és a lúdpihével tömött dunnába rejtette el sok éven át hűségesen megőrzött kincsét. Nem tudta a faluban senki — egy-két meghitt barátját kivéve —, mit rejteget az öreg Márkus bácsi a tarka dunnában.

Amikor derengeni kezdett, amikor a rádió szívmengető híreket hozott, az öreg magyarból kitört a virtus. 1938. október 4-én felesége ámulatára bieskával esett neki a dunnának, kiszedte a pihe közül a gyűrött lobogót s megindult vele a falu káplánjához, aki rúdra tűzte azt. S Márkus Mihály hatvanhat éves öreg huszár három derék magyar embertől kísérve, nekiindult a falunak, kezében a magasra tartott lobogóval.

A cseh esendőrök a bámulattól tenni sem mertek. Csak néztek az öreg magyart, aki valami esodálatos érzéstől megszállva, rekedt hangján zokogva énekelte a Himnuszt és marsolt előre, keresztül a falun, zászlóval a kezében. Mire elérték Márkus Mihály házáat, már vagy száz ember követte az öreget és énekelte vele a Himnuszt. Az öreg fölhasználta a padlásra és kitézte a lobogót.

Amint várható volt, pár perc múlva megjelent ott a esendőrpárőr és követelte, hogy Márkus Mihály vegye le a zászlót. Az öreg magyar megvetette a két lábát, megpördölte bajuszát s miközben gyilkos szikrákat hányt kemény, fekete szeme: rárivallt a esendőrökre:

— Halál fia, aki a lobogóhoz nyúl!

Csoda történt. A esendőrök elvonultak, a zászlót ott hagyták. Amikor azonban az öreg huszár másnap este megjött a földekről, hiába kereste a lobogót. Mint sebzett tigris rohant el a esendőrpáranesnokságra, a morva ezredeshez.

— Adja vissza a lobogót ezredes úr, különben emberhalál lesz.

Az ezredes magvarázta a nyakas magyarnak, hogy ő nem adhatja vissza a zászlót, menjen békén haza, de az nem tágitott. Akármilyen hihetetlenül hangzik, mégis megtörtént az eset, hogy az öreg Márkus Mihály addig nem jött el a esendőrpáranesnokságról, amíg ott nem szorongatta kezében ismét a drága lobogót.

November 10-én délelőtt, az utolsó cseh esendőrcsapatok is felkészültek a kitakarodásra. Ekkor történt, hogy a falu népe, mintegy ötszáz ember, felvonult a morva ezredes elé és arra kérték, ne menjen el, maradjon itt magyarnak, majd meglátja, jobb dolga lesz itt nálunk, mint az éhes cseheknél.

— Maradjon itt, ezredes úr, itt még tábornok is lesz. — kérte őt az öreg Márkus. — Hitet tesz maga mellett az egész falu, hogy derék ember volt, hogy nekem is visszaadta a lobogót.

A morva ezredes könnyes szemekkel nézte a lelkes csoportot s meghatottan hallgatta az egyszerű emberek elismerését.

— Nagyon köszönöm szavaitokat. Elviszem magammal drága emlékként. Értesítek meg azonban, hogy én morva vagyok, cseh katonatiszt, akinek a sorsa összefügg a cseh állam sorsával. Én elmegyek, de sohasem foglak titeket elfelejteni. Mielőtt azonban távoznék, még egy útam van, oda elkísérhetek.

S az ezredes, követve a falusiak csapatától, megindult a faluban és megállt az egyik vendéglő előtt. Belépett oda és az eléje siető kocsmároshoz fordult:

— Eljöttem lebúcsúzni magától is. Megköszönöm önnek azt a sok és hasznos szolgálatot, amelyet nekem, mint a esendőrpáranesnokának éveken át teljesített. De most mint magánember is lenne pár szavam önhöz: mint magyar embert útálom és megvetem!

S a következő pillanatban végigköpött a halálsápadt kocsmáros arcán. Aztán kifordult a kocsmából, lóra ült és a tallósi magyarok könnyes Istenhozzádja után kilovagolt utolsó szakasza élén a faluból.

Vitéz Kiss Ernő.

„Szép halál az egész elfolyt életet megfényesíteni“ — mondja Zrinyi egyik írásában s csak erre a mondatra tudunk gondolni, mikor megjött a szürke híradás, hogy vasárnapra virradóra a Gyáli-úti honvédkorházban lehunyta szemét egy fiatal honvédtiszt.

Lehet, hogy fáradt, megtörő, utolsó tekintete ráesett az ágya melletti asztalra, ahol ott pihent a csillogó, fehérzománcú hadiékítményes kardossalagú érdemkereszt. Még néhány hete csak, hogy a legfelsőbb Hadur meleg szavakkal adta át neki, Kiss Ernő főhadnagynak, a januári munkácsi esata szenvedő hőségnek, hűségnek, hősiességnek, katonafiának. Akkor, hisz még nagyon messzi ólálkodott betegágyától a csontkezű Végtet, lehet, hogy nagyon szépet álmodott Kiss Ernő főhadnagy úr, hisz az éledő természet bebesapta illatát, lehelletét a nyitott kórházablakokon ezekben a verőfényes februári napokban. Vasárnap azután Kiss főhadnagy is elment arra az útra, ahol már véres homlokukon a hősök koszorújával várták munkácsi vitéz bajtársai. Sokat szenvedett Kiss Ernő főhadnagy, kezdve attól a munkácsi vízkereszti véres éjtszakától, amikor neki s hős bajtársainak vére festette meg a kárpátaljai havat. Amikor átrohant visító, sziszegő golyók közt a Latorca-hídon, rohamot vezetve a város éji nyugalma hiénaként törő csehek ellen, amikor jövés érte, elbukott s mellézuhan holtan a rajta segíteni akaró két bajtársa: Csapó főhadnagy és Konecz hadnagy. De mégis ezek előtt a hősök előtt kiváltságos sorsot tartogatott neki Annak az akarata, Aki mindnyájunk felett van, mert véres, lázas lihegésében megláthatta, hogy miként takarodik ki az ő bajtársai vére árán megvert bitorló Munkácsból, Zrinyi Ilona várából sakálként. Kiss Ernő főhadnagy, mikor súlyos sebével elterült a havon, hű maradt azokhoz az erkölcsi intelmekhez, tanításokhoz, melyeket számára a nagymúltú Alma Mater, a Ludovika adott. Egy esztendeje lesz immár, hogy örök pihenőre helyezték a pestszenterzsébeti temetőben, abba a földbe, ahol a rege szerint még a csontok is megmozdulnak, valahányszor felzeng a magyar tájakon a csatákba hívó „előre!“ Majd mikor a magyar szabadság diadalmas zászlóerdőbe borul az egész megnagyobbodott Magyarország s vele Munkács is, talán ennek a fiatal, hős főhadnagynak minden tanításánál parancsolóbban száll felénk a siron túl is a szava, élete példájával való tanítása: hogy ez a föld, ez a magyar haza megmaradását sosem a hétköznapi szószátyár politikai beszédnek, hanem a Kissék, Csapók, Koneczok, Szarkák, az örök magyar sorshordozók, a pöz nélkül, egyszerűségben is imponálóan meghalni tudó hősök kardjának, életáldozatának köszönheti!

Mikor kihült testét kivitték a temetőbe, hogy átadják az édes anyaföldnek, amelyből vétetett, egyik bajtársa búcsúzott tőle:

— Főhadnagy úr, bajtársunk, Ernőnk! Beesülettel teljesítetted

a parancsot, mi pedig eljöttünk, hogy elkészönjünk Tőled. De nem búcsúzni, mert holnap, vagy holnapután mindnyájan ott fogunk találkozni, ahol Te most vagy! Mi, „rongyosok“ engedelmeskedni fogunk nektek továbbra is, s ti, az elesettek fogtok vezetni minket tovább!

Magyar gyermekek: emlékezzünk!

Sanyi Mikulása.

MIKULÁSESTI TRÉFA.

SZEMÉLYEK:

	1-ső krampusz
Laci	2-ik krampusz
Mikulás bácsi	3-ik krampusz
Sanyi.	4-ik krampusz

Az első krampusz bárdal, a 2-ik késsel, a 3-ik tüzes fával, a 4-ik virgácesal jelenik meg. Néma krampuszok: 2 előjáró és 4 puttonos. A puttonosok közül az első egy nagy könyvet, a 2-ik egy nagy tintatartót, a 3-ik egy nagy lúdtollat, a negyedik egy nagy pápaszemet hord.

Szín: Diákszoba, dívány, könyves polc, asztal, székek, fogas stb.

Sanyi: (Egy nagyobb lekvárosüveget nyalogat, az egész arca csupa lekvár.) De jó... (Csettint a nyelvével s az ujjával is szedegeti). Nagyon jó! (Nagyot fúj, mintha nem tudna már többet enni.) Csak addig ne jöjjön még édesanyám, amíg meg nem ettem... (újra neki kezd, de most már gyorsabban.) Nanna! Igy ni! (Az üveget a sarokba rejti, egy szekrény mellé.) Jaj, siessünk, mert jönnek... (Hirtelen megtörli az arcát, de azért lekváros marad az arca.)

Laci: Sanyi, Sanyi, mit csináltál már megint? Ugy látom mesterkedtél valamiben! De tisztítsd ki hamar a cipődet... (Sanyi néz, észreveszi a lekvárt.) Hát veled mi van? (Szórnyűködve.) Honnan bújtál elő, te kölyök? Sanyi, te olyan vagy, mint egy krampuszfiók!

Sanyi: (Értelmetlenül néz Lacira) Mi?... mi??... mi az?...

Laci: (közelebb megy hozzá) Aháááá!... Na megállj csak te híres! Most már tudom, hogy ki eszi meg mindig a lekvárt, amit édesanyám megkezd! Persze... Az ifiúr! Aztán én kapok ki érte! Na megállj csak!

Sanyi: (hirtelen közbevág.) Nem is igaz! Nem is láttam a lekvárt!

Laci: De én látom ám! Ott van az ábrázatodon! Majd Édesanyám is látni fogja mindjárt, ha szólok neki! Megállj! (Nevetve az ajtó felé megy.)

Sanyi: (Gyorsan a tükörhöz szalad, székre áll s úgy néz bele. Nagyon elémül magától, le akar ugrani a székről, aztán könyörög

Lacinak.) Te... Laci... de... csak... egy... kicsi volt... már... benne... Igazán kicsi... Ugy-e... nem szólsz?

Laci: Dehogyan nem! Én nem akarok temiattad többet kikapni Édesapámtól! Tegnap is te voltál az, aztán letagadtad! Meg az Apus cipőfűzőjét is te bogoztad össze! Meg a vajba is te dugtad bele az ujjad! Ismerlek már egészen!

Sanyi: (Lacihoz közeledik hízelegve). Ugy-e nem szólsz, most az egyszer... csak most az egyszer... ugy-e, nem... máskor inkább neked is hagyok egy kis lekvárt... csak ne szólj...

Laci: Nekem nem kell a te lekvárod, én nem akarok olyan lenni, mint te! Hanem jó lesz, ha kitisztítod a cipődet, mert jön a Mikulás!

Sanyi: (Kíváncsian) Ki jön?

Laci: Hát a Mikulás bácsi, aztán aki jó volt, annak sok cukrot hoz, hiszen elmékszel, tavaly is hozott... de aki lekvárokat nyalakodik, annak virgácsot hoz ám, az ülökéjire! (Nevetve tisztogatni kezdi cipőjét.)

Sanyi: (Közömbösen arcintorral). Én még nem is ismerem azt a Mikulás bácsit, de nem is vagyok rá kíváncsi.

Laci: De majd megismered estére, a virgácsáról! (A kitisztított cipőket felveszi s kifelé indul.) Most megyek, felmondom édesanyámnak a holnapi leckéket, aztán a hálószobába viszem az ablakba a cipőmet. Te pedig nehogy megint rosszban törjed a fejed! (kimegy, de még visszafordul.) De aztán elég legyen ám a lekvárból és jó lesz, ha megmosakodsz!

Sanyi: (Hol az ajtóra, hol az előbb elrejtett lekváros üvegre néz. Aztán nadrágja zsebébe teszi két kezét, úgy jár-kei a szobában.) Hm! Mikulás! Mi közöm van nekem, ehhez a Mikuláshoz... (tovább dúdol)... És mi köze van neki hozzám? (tovább járkál)... Azért, mert azt a kis maradék lekvárt... (legyint a kezével). Nekem ugyan a cukra se kell... Nem kérek belőle... Már fáj a gyomrom a sok édességtől úgy is! (A gyomrát tapogatja.) Sohasem szerettem az ilyen, mindenbe beleavatkozó bácsikat!... Elvégre az Anyuka és az én ügyem!... privát ügyünk... Semmi köze hozzá! (A díványra ül dúdolgat, fejét lehajtja, közben még felfel dohog) Hm!... A Mikulás!... Félni is kellene ám tőle!... (Egyre halkabban dúdol, majd elnyomja az álmot.)

Egy félperc szünet.

(Halkan kinyitlik az ajtó s két kis krampusz jön be, óvatosan körülnéznek, az egyik az ajtóhoz szalad s kiszól) **Lehet! már alszik!...**

(Nyolc krampusz jön be a Mikulással, letelepednek az asztal mellé s a magukkal hozott nagy könyvet felnyitják.)

Mikulás: Lássuk a lajstromát!

Könyves Krampusz: (Felnyitja a nagy könyvet s lapoz.) Neve: Sanyi. Száma 3567. Kistelek.

2-ik Krampusz: (Lapoz a még nagyobb könyvben.) 3566 .. 3567! Ez az! Tyű! de tele van a rosszaságok lapja! A jó tettek oldala

persze egészen üres!

Mikulás: Halljuk csak, mit csinált?

1- és 2-ik Krampusz: (Ráhajolnak a nagy könyvre s az egyik olvasni kezdi). Tavaly Mikulás reggelén nem köszönte meg a cukrot, amit a cipőjébe tettünk és keveselte. Két csokoládét ellopott a bátyjából s megette. Édesanyját nem kínálta meg belőle! A cselédet hátra vágta a konyhában s krumplit tett a bátyja kabátzsebébe. Még ugyanaznap összetört két poharat, kiöntötte az asztalterítőre a tintát, édesanyját csúfolta, elszakította a nadrágját, a levest az abroszra öntötte...

(Míg ő olvas, a másik négy krampusz hatalmas virgácsot készít elő, suhogtatja az alvó Sanyi felé, majd hatalmas bárdot készítenek elő, az egyik azt feni, élesíti, a másik egy hosszú nagy-kést élesít, a negyedik pedig egy ízzó-piros, hegyes fát szúrkál feléje.)

...Másnap nem akarta felvenni a melegítőt, a kávé az ágyra öntötte, anyukájának azt hazudta, hogy a cseléd öntötte ki... kitépett egy lapot a Laci német könyvéből, édesapjának kiöntötte a dohányát s a nagymamájának a zsebkendőjébe hintette a dohányport... Elszakította a függönyzsínort, kétszer azt mondta, hogy „fene“, édesapjának nem köszönt, délben nem evett levest...

(A krampuszok mind veszedelmesebben fenik szerszámaikat s közelednek az alvó felé. Sanyi hánytörög, nyög nagyokat.)

Mikulás: Elég lesz fiaim! Nem szeretem az ilyen nagyon rossz fiúkat. Ne is folytassátok tovább... rajta, leckéztessétek meg ezt a rossz firmát! Rajta hát legények, csak a fejit, hogy meg ne sántuljon!

(A négy krampusz erre körülveszi a díványt. A bárdos rásúhint, a virgácsos verni kezdi, a késes a nyelvét vágja ki, a tüzes fával a szemét égetik, közben így beszélnek.)

Bárdos krampusz: Nesze neked, tolvaj Sanyi! Most levágom a kezed, hogy ne tudj máskor csokoládét esenni, lekvárt lopni, könyvből kitépni!... Nesze!

(*Sanyi:* hánykolódik és sikít.)

A késes krampusz: Nesze neked, hazug Sanyi! Most kivágom a nyelved, amellyel hazudtál, hogy máskor ne tudj hazudni és csúfolni! Nesze!

(*Sanyi:* (Minden műveletnél erősebben hánykolódik és sikít.)

A tüzes fával jövő krampusz: Én meg kiegészítem a szemed, hogy ne tudj máskor leselkedni! Nesze!...

Virgácsos krampusz: Én meg elhedülöm a nótádat, hogy máskor megismered édesapádat és köszönj neki. (Közben mindig húz rá egyet) ez a függönyzsínorért, ez a német könyv lapjáért, ez a dohányért, ez a zsebkendőért, ez a levesért...

Sanyi: (Egyre jobban ordított, míg végre felébred, nyakát tapogatja, kezét nézi, szemét dörzsöli, hátsó részét tapogatja, de közben még folyton jajgat.)

A krampuszok erre mindenestül kiszaladnak, csak a nagy virgácsot felejtik az asztalon.)

Laci: (beszalad) Mi az Sanyi, miért óbégatsz úgy, mintha a fogadat húznák? Nézd megjött már a Mikulás, nézd, nekem menynyi sok cukrot hozott!

Sanyi: (szepegve) Ba-ba-ba-rá-rátom... itt... is volt... a... Mi... ku... lás... bá... csi... (Halkan sziszeg és tapogatja magát.)

Laci: Na, és mit hozott, mutasd?

Sanyi: (a hátát tapogatja) már... meg... et-ten... any-nyi... sokat... ójjjjjé! (egyre jobban tapogatja magát és sírni kezd.)

Laci: (értelmetlenül nézi Sanyit). Hát akkor minek bógsz, ha annyi sok cukrot hozott, akkor ne óbégass!

Sanyi: (kitör belőle a sírás) hiszen... ép... pen... azt... si... ra... tom... m te... sza... már... hogy... már... megettem...

Laci: felveszi az asztalról az otffelejttett virgácsot) Áhááááá! Látod! Ugy látszik, itt felejtette az ajándékodat!... (hangosan nevet.)

FÜGGÖNY.

A Mikulás.

Volt egyszer, hol nem volt, az Óperenciás tengeren túl, de már a Szilvásgombócon mégiscsak innen, éppen a Nemtudomhol mellett, egy kicsi falu, abban meg egy nagyon szegény, nagyon öreg eszmadámester. Régi kis töpörödött kunyhóban lakott a falucska végén, mert az emberek már nem igen csináltatták vele eszmadájukat s így nem jutott pénze rendesebb házikóra. De ha mégis összeszedetetett egy-két krajcárt, azt se magára költötte, hanem elvitte ahhoz, akit legjobban szeretett a világon. Annak a halványarcú kis leánynak és a szőkefürtű kis legénykének, akik ott tengődtek a jóemberek alamiznáján. De szerethette is őket mindenki, hiszen olyan jók voltak az istenadták, mint a földreszállott angyalkák. Ha meg még egy falat kenyérkéje sem volt az öreg Mikulásnak, hát elvitte a jó szívéért, ölébe ültette a két kis árvát és mesélt nekik szép tündérmeséket, vigasztalja őket, mert a szívbe gazdagabb volt szeretetben, mint a király kincseskamrája aranyban.

Ilyenkor aztán, ha az öreg Mikulás kimozdult hazulról, hát összesereglett a falu minden vásott gyereke s vége-hossza nem volt a csúfolódásnak. De az öreg rájuk se nézett, csak tipegett hazafelé s szüntelenül az ő két árvájára gondolt, akiket legjobban szeretett ezen a világon.

A menyországban épen tollat fosztogattak s nagy kövér hópíhék szállingóztak a földre, — s a Mikulás épen hazafelé tartott az ő kis árváitól. Összetalálkozott a gyerekekkel, Nosza volt szegény Mikulásnak! Ahány gyermek, annyifelé húzták, rángatták, csúfolták, hógolyóval dobálták... de a Mikulásbácsinak csak a két pislogó szeme lett nedves... nem szólt nekik. Ezen aztán mégjobban nekibátorodtak a gyermekek! Az-lett a vége, hogy a szegény, öreg Mikulás bácsi elesett... bele a hóba... vértől piroslott az arca... alig tudott hazamenni.

Nagyon elbúsult az öreg Mikulás. Most már az utcára sem mehet ki... Mi lesz akkor az ő kis árváival?... ki ad nekik kenyérkét?... Ki mesél nekik a tündérekéről?...

Amint így elbúslakodott, egyszer csak arra nyitja fel a szemét, hogy egy fényes szárnyú, csillagszemű angyal áll előtte.

— Ne félj, jó ember — szólt hozzá az szelíden — hiszen nem bántalak. Engem az Atya küldött hozzád, az Atya, aki mindent látott... Mondd, mit kívánsz? Kireseket, aranyat, drágaköveket... mit kívánsz?

Az öreg bizony kétszer is megdörzsölte a szemét, hogy elhigye-e amit lát, de az anygalka olyan édesen mosolygott rá, hogy neki csak meg-eredtek a könnyei.

— Szeretet... csak egy kis szeretet...

— Jól van, jó ember, megkapod, de nagy fába fátad a fejszedet! Sokan, nagyon sokan kérték már ezt, sokan megpróbálkoztak már velem, hogy megszerezzek, de bizony célhoz nem ért még földi ember soha! Meg aztán, megérdemlik az ember.k... gyermekek? De jól van, ha tetszik, útravalóval is ellátlak, pénzt is adok, ennivalót is, de a többit magadnak kell kitalálni, hogy merre menj, hova menj, mit csinálj!

Ennyit mondott az anygalka, aztán letett az asztalra egy megtömött tarisznyát s úgy eltűnt, ahogy jött.

Az öreg Mikulás pedig nyakába akasztotta a tarisznyát, elbúcsúzott az öreg kis kunyhótól... gondolatban még egyszer megsímogatta az ő kis árváit, aztán megindult és ment, mendegélt, ahogy öreg lábai bírták. Mikor már nagyon megéhezett, leült és elővette tarisznyáját, falatozni kezdett. Alig evett egy-két falatot, keserves jajgatást hallott maga mögött.

— Jaj, jaj, de éhes vagyok!

Amint maga mögé nézett, egy vézna, sovány kis leánykát látott nyöszörögni, aki az éhségtől kimeredt szemekkel nézett az ő mindenféle jóval megrakott tarisznyájára.

— Gyere ide kisleánykám és egyél velem — mondta szeretettel a Mikulás és elébe tette a tarisznyát. De most látott csak csodát! Az a szegény, éhes leányka egy szempillantás alatt mind megette ami a tarisznyában volt s bizony még jól sem lakott.

— Jaj, jaj — hallotta megint maga mögött és amikor megfordult, egy nyöszörgő fiúskát látott, aki a földön keresgetett valamit.

— Mit keresel fiaskám? — kérdezte tőle Mikulás.

— A krajeárt... — szepegte nagy sírás között a fiúcska — két nap óta nem láttunk kenyeret s most az utolsó krajeárral küldött el édesanyám... most elveszett az is...

Mikulás odanyújtotta neki erszényét, amelyben minden pénze benne volt.

— Itt van fiaskám, ne sírj, nesze, mind a tied!

— Jaj, jaj, jaj! — hallotta harmadszor is maga mögött amint tovább haladt és egy meztelenül didergő-fázó gyermeket látott az úton maga előtt. Meg se kérdezte miért sír, csak levetette minden nélkülözhető ruháját és odaadta neki. A gyermek hálásan mosolygott rá és sovány kis kezével előre mutatott.

— Nézd, jóember, arra kell menned!

Az öreg nekivágott hát az útnak. Igaz, hogy most már ő is fázott, éhezett, de azért csak ment tovább s egyre csak az ő két kis árvájára gondolt, akik hiába várják most az ő érkezését...

Egyszerre valami éles, nagy fájdalmat érzett. Egy ember haladt el mellette, aki nagy terhet cipelt s vigyázatlanul neki ment úgy, hogy az oldalát véresre sebezte.

— Miért nem vigyázott! — kiáltott rá az ember — én nem tehetek róla! Pedig az öreg Mikulás egy szóval sem tett neki szemrehányást.

— Nem baj, jó ember, hiszen tudom, hogy nem akarta, én sem haragszom, maga se haragudjék — nyújtotta neki kezét az öreg. Nem fáj — mosolygott könnyei között is az emberre, mert nem akarta, hogy bánatot okozzon neki.

Hirtelen vihar kerekedett s mintha mennydörgés dörögte volna, ezeket hallotta:

— Átjöttél a Jóság útján, céloznál vagy jóember!

Az öreg Mikulás hirtelen hátrafordult . . . Hát uramfia! Nagyot kiáltott a csodálkozástól! Csupa azuros kékség, csupa lágy selyem, csupa arany vette körül, mintha a menyországban lett volna.

Előtte egy nagy kék palota állott, oda tartott. Felment s nagy kék termeken haladt keresztül. Az egyik telve volt drágakövekkel, a másikban a legkívánatosabb gyümölcsök és ételek voltak felhalmozva. A harmadikban szebbnél-szebb ruhák, aranyosak, gyöngyösek, selyemből-báronyiból. Tarkatollú, csodálatos kis madárkák énekeltek a negyedikben, az ötödikben a legszebb rózsák nyíltak, a hatodikban tömérdek kincs, arany-ezüst csillogott és így tovább, valamennyi telve volt gyönyörűbbnél-gyönyörűbb dolgokkal. De az öreg csak ment, ment tovább és nem nyult semmihez.

Már éppen a legutolsó terembe jutott. Ez volt a legegyszerűbb, csak az egyik sarkában volt valami gyöngye pir. Az öreg Mikulás félve lépett oda . . . lehajolt — és felsikoltott az örömtől.

— Megvan! — kiáltotta diadalmasan és térdrehullott egy egyszerű, dísztelen kis piros szív előtt. Boldogan ölelte magához és kifelé indult.

— Na, öreg nem kellek? — integettek feléje az ékszerek és drágaságok, — Nem kellünk?

— Nem, nem kellettek, csak te kellesz! — súgta az egyszerű kis piros szívnek és melegen magához szorította. Aztán úgy ment ki, ahogy bejött, csak azt a kis piros szívet vitte magával.

Ahogy kiért, valami nagy-nagy csoda történt vele! Az a kis piros szív — amint a szíve fölé szorította — egyre beljebb és beljebb vándorolt és odanőtt a másik szíve mellé. Aztán mintha százezer mérföldet repült volna egyszerre, anélkül, hogy csak egyet is lépett volna, ott volt a jó Isten arany trónusa előtt . . . Térdre rogyott, alázatos fejét a trónusig hajította a nagy boldogságtól s nem mert felnézni a nagy fényességre.

— Öreg Mikulás — hallotta felülről a szöveget — hát olyan nagyon szereted őket? . . . Azt a két kis árvát? . . . Legyen tiéd a gyermekek szeretete. Minden gyermeké, mert nagyon szeretted őket. Mérheteftlen kincseket adok neked, hogy jutalmazd meg a jókat, akik szeretnek . . . de a virgácsot is neked adom . . . a csúfolóknak . . . a rosszaknak! A te jóságos szived itéljen ezental a földön a gyermekek fölött. Menj öreg Mikulásom, s vigyáz rájuk a földön. Légy köztük és nézd, ki a jó és ki a rossz . . . aztán ítélj fölöttük . . . azon a napon, amelyen téged megbántottak: Mikulás napján . . . Menj, öreg Mikulás . . .

Első útja kiesi falujába vezetett . . . ahhoz az elhagyott két kis árvához. De most már nem kellett fáradnia, szárnya volt. Bekukucskált az ablakon: — aludtak . . . csillagszemükön két nagy gyöngyszem csillogott . . .

Sokáig nézte őket, aztán telerakta a két kis ablakot ezerféle jóval. Cukrot, játékot, hintalovat, tarka babot, meg egy zacskó aranyat . . .

De a csúfolódókat is meglátogatta. Egy-egy virgácsot tett az ablakukba . . .

Sokáig keresték a falubeli emberek . . . de sehol sem találták többé.

Vigyáz a gyermekekre. Mindent felír . . . aztán mikor elérkezik a nevenapja, akkor ítél minden gyermek fölött.

S a gyermekek kíváncsian teszik ki kis eszímájukat az ablakba.

— Mit hoz a Mikulás? . . . Mit hoz a Mikulás? . . .

Ne féljetek kis pajtikáim, a jóknak cukrot, aranyalmát, csilingelő kis báránykát, töméntelen sok játékot . . . A rosszaknak pedig? . . . Találjátok ki!

Üdvözléggy gyermek.

A palotában ezer mécs lobog
 És lángolnak a márványoszlopok.
 Tolong a sok biborruhas követ,
 Görögöt, gallt, új hódolt nép követ.
 Augusztns császárt ünnepli ma
 Thrák, perzsa, zsidó főpapi ima.
 Ő küldött helytartót a nemzeteknek,
 Kik Róma sasai után epednek,
 A császár büszke. Bólint boldogan.
 Száz szolgálta öblös tömlőkkel rohan,
 Folyik a bor. Duda, síp, dob rikolt,
 S Róma fölött bukfencet vet a hold.

A palotában kar-dal lesz a thrák, gall, perzsa nóta:

— Üdvözléggy, Cézár, világ megváltója!

Az istállóban csak egy mécses ég,
 De csillagokat dobál a fényes ég.
 Szagos szénától illatos a jászol,
 Barom bögése hallik a karámból.
 A jászolban a Kisedd szendereg,
 Előtte térdel őt pásztorgyerek.
 A vén kasokban ébrednek a méhek,
 Egy zsenge bárány izgatottan béget,
 Kakas-szó hallik. Felfigyel az éj.
 Pirosra gyúl a vékony holdkaréj,
 A jászol szélén kis angyalok ülnek
 És nádi hegedűkön hegedülnek.

Az istállóban halkán zümmög az angyali nóta:

— Üdvözléggy, gyermek, világ Megváltója.

Harsányi Lajos.

Kormányzó urunk névünnepe.

KEDVES GYERMEKEK!

Tudom, régen vártátok már ezt a mai napot! Hogyne, mikor a Mikulás-bácsi olyan kedves a gyermekeknek! Ennek a jó bácsinak feneketlen a zsákja s az is tele van mindenféle jóval, jó-gyermekeknek valóval! — És érdekes, hogy éppen erre a napra, ennek az áldott lelkű Mikulás-apónak napjára esik a legelső magyar embernek, Kormányzó Urunknak névünnepe is! A két végtelen jóságú szívű ember találkozik e napon! S van-e közte valaki, aki nem éppen úgy örvendene Kormányzó Urunk névünnepeinek, mint a jóságos Mikulás-apónak? Az egyiknek már csak az emléke jár vissza hozzánk évről-évre, a másik — hála Istennek köztünk van s megdobogtatja ma is szívünket, minden magyar szívét, amikor nevét halljuk is!

De amíg a jó Mikulás bácsi az évben csak egy napon teszi várva-várt ajándékait az ablakba kitett cipellőkbe, addig a mi jó Kormányzó Urunk az év minden napján gondját viseli nagy-nagy családjának s bizonyosan ő örül a legjobban, amikor nagy családjá valamelyik tagjának örömet okozhat!

Bizonyára mindnyájan emlékeztek még a múlt évben azokra a napokra, amikor Kormányzó Urunk bevonult a felszabadult Komáromba és Kassára! Hát maradt-e szem szárazon azoké közül, akik — mint mi is mindnyájan — ott hallgattuk ezt a felejthetetlen eseményt a rádió mellett s együtt éreztük dobogni szívünket a felszabadult magyarokéval, akik áldva, imájukba foglalva ejtették ki Kormányzónk nevét! Katonáink meg oly büszkén lépkedtek a nevéről esinált nótára, hogy elfeledtek minden fáradságot s elmentek volna talán a világ végéig is. Hogy is szól az a Nóta, gyerekek?

Horthy Miklós katonája vagyok,
Legszebb katonája . . .

De nemcsak jószívűsége az, amiért ma őt tartjuk a Legelső Magyarnek Kormányzó Urunkat!

Bizonyosan tudjátok, hallottátok már, hogy még mielőtt ti megszülettek volna, nagy égháború tombolt a világon, amit világháborúnak neveztek. Két táborra oszlott a világ, két egyenlőtlen részre s gondolhatjátok, hogy mi, magyarok a kisebb, a kevesebb oldalán állottunk. Nem hiszem, hogy egy mondatban fel tudnám sorolni mindazokat, akik ellenségeink voltak akkor! A magyar azonban nem ijedt meg a sok-tól sem, még a nagyon soktól sem! Mert azt tartja, hogy az ellenség is csak éppen olyan ember, húsból-vérből-csontból való ember, mint mi, magyarok. Hiszen ezer év alatt, mióta miénk ez a szép haza, sokszor és sokkal nagyobb veszedelemben is megvédelmeztük mindenkivel szemben. A háború azonban tovább tartott mint gondoltuk. Elmúlt már egy esz-

tendő, kettő, három is, itthon bevetetlenül hevert a föld, pihent a munka szerszáma, hiszen akik értették annak művelését, azok alatt fegyverrel kezükben álltak a távoli harcmezőkön. Így történt azután, hogy a lelkeken urrá lett a vágy a béke után. Véreinket visszahívta a föld, a műhely, amelyeket olyan régen odahagytak már. És ami ezután következett, az volt a legszomorúbb. A visszatérő hős katonákkal elhitették, hogy katona nélkül is fennállhat egy nemzet. Így történt, hogy hazatérő katonáinkkal letetették a fegyvert, bízva az ellenség ígéretében. Mikor azonban nem volt már többé fegyver a magyar kezében, egyszerre megrohanták édes hazánk testét minden oldalról a lesben álló ellenségek s — a többit már ti is tudjátok, gyermekeim... Szétzaggatták az ezeréves Magyarországot!

A veszedelmet csak tetézte az, hogy az ország sorsának böles intézőit elűzték olyanok, akik csak a hatalomra vágytak, de minden tudás, tehetség nélkül! Még ez sem volt elég... hazánkat, Magyarországot eladták a lelketlen kufárok olyanoknak, akik lelépték a nemzeti színű zászlókat s helyükbe vörös rongyot tűztek a házak falára s a kebiükre. Teljesen felborult minden rend, fegyelem, s erre az ellenség, amely számítani sem mert többé arra, hogy nagyobb területet is el vehet tőlünk annál, amit már kezükben tartottak, — bevonultak hazánk fővárosába!

Az igazi magyarok elhallgattak, aki szólni mert, azt kivégezték, mások elmenekültek. Különösen sokan keresték fel az akkor francia megszállás alatt volt Szegedet s itt szervezkedtek meg a vörösuralom megtörésére. E mozgalom élén ott látjuk először a mi Kormányzó Urunkat, aki a Szegeden megalakított nemzeti hadsereg fővezére lett. És Szegedről megindult nemsokára egy déleceg kis sereg. Csupa válogatott, deli levante, sapkájukon sastollal, a menet élén a letiport magyar lobogóval! Százan, ezren sóhajtottak föl e menet láttán: Hát van még feltámadás? És nem maradt szem szárazon, amerre ez a felszabadító sereg elhaladt. Akkor tanulta meg tisztelni, szeretni a magyar a *Horthy* nevet.

Nyomában, amerre elhaladt, új életre ébredt a hazaszeretet, új hitet öntött a már-már elcsüggedt lelkekbe, új reményt fakasztott a szívekben. Valóban elmondhatjuk, hazánk harmadik honalapítóját tisztelte meg a nemzet, amikor a diadalmas fővezért csakhamar Magyarország Kormányzójává választotta. Azóta hús esztendő telt el, de hogy a nemzet vezetője jó úton halad: mutatja az is, hogy „megfogyva bár, de törve nem, él nemzet e hazán“! Mutatja a Felvidék egy része, mutatja a hősi harcokban visszavett Keleti-Kárpátok vidéke!

Ma, amikor Kormányzó Urunk névünnepét tartjuk, kérjük a jó Istent, vezérelje Őt tovább is a megkezdett úton s érje meg egészségben, boldogságban azt, amiért a nemzet élére állott akkor, hús évvel ezelőtt: *a magyar feltámadás!*

TANÍTÁSOK, VÁZLATOK.

Beszéd- és értelemgyakorlat.

I. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: A gyermek játéka. (Mit játszunk?)

Nevelési cél: A játék nevelési céljainak felhasználása.

Vázlat.

I. Előkészítés. a) Érdeklődés-keltés. Sokat meséltem már nektek, játszunk egy kicsit! Ki milyen játékot tud? (Megbeszélés.)

b) Célkitűzés: Szeretnétek-e új játékokat tanulni?

II. Tárgyalás. a) Virágvásár.

A játékhoz egy nagykendőből sátrat készítünk úgy, hogy a kendő négy sarkát egy-egy botoeskához kötözzük. A botoeskánál fogva viszik a sátrat a sátorvivők. A gyermekek számához mérten 4—6 kisleányt virágnak választunk, akiket az évszaknak megfelelően élő, vagy művirággal díszítünk (olyannal, aminek nevét viselik.) A virágok beállnak a sátorba, amelyet a sátorvivők lassú lépésben félkörben visznek a teremben a félkörben ülő gyermekek felé. Mikor szembekerülnek, a következőket mondják: Gyermekek! Mit visztek, mit visztek selyem sátor alatt? A virágárús és a sátorvivők: Virágot viszünk, selyemsátor alatt. Gyermekek: Hogy adjátok szálát? Virágárús: Száz aranyért egyet, a legeslegszebbet. Ekkor a virágárús int a félkörben ülő gyermekek közül egynek, aki odalép és ezt mondja: Én megveszem a rózsádat, — kiválasztja a rózsát közülük, — megadom az árát is. Erre a virágárús és a vevő kezét fognak, mialatt a megnevezett virág kiszökik a sátorból és futásnak ered. A vevő utána fut s ha elfogja, viszi magával az ülők közé. Ha nem, s a virágnak sikerül visszajutnia a sátorba, akkor tovább is virág marad. Addig folytatjuk, míg minden gyermek sorra kerül.

b) A macsó és a méhecske.

Egy ügyes gyermek a macsó, 10—15 gyermek kört alkot, amely az odvas fát ábrázolja. 8—10 gyermek méhecske. A többiek félkörben széken ülnek; ezek a virágok. — A méhek körben sűrőnek-forognak, a macsó pedig egy sarokban leskelődik rájuk. Kis idő múlva a méhecskék is kirepülnek s így beszélnek: Züm, züm, züm, züm. Mézet gyűjtsünk! — Azután a virághoz repülnek s énekelnek: Piros rózsza, szépen kérünk: Egy kis mézet adsz-e nekünk? Erre a virágok így felelnek: Hogyne adnék kis méhecskénk, tessék itt van a mézeeském! Ugyanígy énekelnek a pipacsvirágoznak is. Majd a mézszedegtetést utánozva befejezik a dalt s hazarepülnek. A macsó most négykézláb lassan cammog utánuk. A méhek berepülnek a körbe (odvas fa) s ismét zümmögnek-forognak. A macsó most két lábra áll, felkapaszkodik a körtalkotó gyermekek vállára s dörmögve szól be: Tányértalpom, lompos farkam, mézért jöttem, mézet kaptam. — A méhek ujjacskaikkal össze-

vissza szürkálják, mire a mackó leesik a földre és sír: Ühühü-brühühühühü! — Azután dörmögve elcammog. A méhecskék ugrálnak, tapsolnak és ezt mondogatják: Dirmeg-dörmög a medve, Ninesen neki jókedve. — A játék tetszés szerinti ideig folytatható, míg a gyermekek ki nem fáradnak.

c) Madárvásár.

A gyermekek félkörbe állva kalitkát csinálnak, ebben vannak a madárcák. Egy gyermek madárárús, egy a vevő. Azután kezdődik a játék: Vevő: Jó napot kívánok, madaras bácsikám! — Madárárús: Jó napot! Mi tetszik aranyos fiacskám (leánykám)? — Vevő: Madár kéne nekem, van-e szép fecskéje? Mondja, mi az ára s adja ide hamar! Ha van fecske (a játék kezdetén madárnevet kapnak a gyermekek) az esiesereg, utánozza a fecske hangját. Ha nincs, más madarat kínál megvétele az árús. Pl.: Van egy bűg szép gerlicém, Egy szép tarka tengelicém, Hosszúlábú gólyám, Kelepel, de jól ám! — Vevő: Mennyiért adja a madarát? A hosszúlábú gólyát? Árús: Egy fütyüért, meg két ugrásért! — A vevő egyet fütyül, kettőt ugrik, mire a megvásárolt madár, az illető madár hangját utánozva — kirepül. A vevő kergeti s ha megfogja, a madár lesz a vevő, ő áll a madarak közé. Ha minden madár elkel, a gyerekek szerepet cserélnek.

d) Gyertek haza ludaim!

Egy gyermek a gazda, egy libapásztor, kettő farkas, a többiek libák. A pásztor sorba tereli libáit s kihajtja a rétre, ahol a legelést utánozzák. A farkasok nagyobb távolságban két oldalra állnak, vagy ülnek és leskelődnek. A pásztor hazakiált: — Anyám, anyám, ehetném! — Gazda: Ha ehetnél, Gyere haza! Pásztor: Nem merek, mert félek! — Gazda: Mitől félsz? — Pásztor: A farkastól! — Gazda: Hol a farkas? — Pásztor: A bokorban! — Gazda: Mit eszik? — Pásztor: Bányatejet. — Gazda: Mibe törülközik? — Pásztor: Selyem kendőcskébe! — A gazda ekkor így hívja libáit: — Jertek haza libuskáim, jertek, jertek, jertek! — A libák hazafelé szállnak (szaladnak) s ezt mondják: gigágá, gigágá! — A farkasok annyit fognak el belőlük, amennyit tudnak. Az elfogottak leülnek, a többiek folytatják a játékot, míg a libák mind el nem fogynak.

III. Befejezés. A játékot énekkel, énekes menettel fejezzük be.

Helyesírás és nyelvi magyarázatok.

1939. december 1. hete.

II. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: A magánhangzók. (Rövidék és hosszúak.)

Nevelési cél: Utalás a helyesírásra, értelemváltozás!

Szemléltetés: Olvasmány és szavak alapján.

Vázlat.

I. Előkészítés. Pista levele: Kerék egy pár cipót. Itt nagyon hús idő van. Stb.

b) Célkitűzés. Ismerjük meg a magánhangzókat!

II. Tárgyalás. Vizsgáljuk a magánhangzókat. (Olvasmány alapján.) Könnyen észrevehető — hangoztatás után —, hogy vannak rövid- és hosszú magánhangzók. (Pl. A tészta *kél*, meg *kell* sütni. A bort a kocsmáros kannával *meri*, de literrel *méri*. Pali nem megy *fel*, mert *fél* a leeséstől. *Felénk* jön a *félénk* nyulacska. *Őt* barátja kísérte *őt*. *Őrül* a malom, *ürül* a zsák, *örül* ennek a molnár. Stb.)

Irjuk fel a táblára:

Rövid magánhangzók: a, e, i, o, ö, u, ü,

Hosszú magánhangzók: á, é, í, ó, ő, ú, ü.

A hosszú magánhangzó jelölésére, megkülönböztetésére a *vo-nás* szolgál.

Begyakorlás. (Pl. Nagy *ára* van az *ara* kelengyéjének. A hordónak *csapja*, a bogárnak *csápj*a van. A fűzfa már kihányta *barkáit*. A halász *bárkáit* csendesen viszi a víz. A *mének* a rétre *mennek*. A gazdasszony ebédet *főz*. A *fűzet* lapokból áll. Péter gazda zászlót *tűzet* a házára. *Tűzet* rakott eszemadta. Stb.)

Hívjuk fel figyelmüket az értelemváltozásra!

A vonás elmaradása: kar, vad, vád, sas, sás, hat, hát, stb.

Egy vonás elmaradása: tūr, túr, bōr, bor, hūs, hús, stb.

Vonás helyett pont van: örül-örül, tōr-tōr, stb.

III. Összefoglalás. A különbség észrevétele: hal, hál, bab, báb, csap, csáp, zamara, számara, vetek, vétek, retek, rétek, merek, mérek, töröl, tōröl, tok, tōk, gomb, gömb, kor, kōr, szór, szōr; karok, karók, szur, szūr, túr, tūr, esikős, esikos.

Vigyázzunk a magánhangzók helyes kiejtésére, írásközben az ékezetre, nehogy értelemzavar támadjon!

Keressétek ki a hosszú és rövid magánhangzókat ezekből:

Ahol állok, ahol megyek, mindenütt csak feléd nézek.

Azt kérdezem a felhőktől, azt a suttogó szellőktől.

Másoljátok le a Szülőföldem szép határa című olvasmány első szakaszát s vigyázzatok a rövid és hosszú magánhangzók helyes írására.

Költeménytárgyalás.

1939. december 3. hete.

III. OSZTALY.

A tanítás anyaga: Havas István: *Jótevők*; c. költeményének tárgyalása.

Nevelési cél: A jóság magában hordja jutalmát.

V á z l a t.

I. Előkészítés. Mit láttak az utcán? A beszéd ráterelése a szegényekre. Milyen lehet számukra a tél? Ki visel gondot rájuk?

Célkitűzés. Beszéljünk a jótevőkről!

II. Tárgyalás. a) A költemény bemutatása.

*Puha, meleg tolla
Van a kis madárnak,
De van-e ruhája
Sok ember fiának?*

*A jóságos Isten
Sorsát meg is szánja,
Jótevő lelkeket
Meneszt a világba:*

*Van-e az árvának
Csizmája, gúnyója,
Mikor fölsir a szél
Fagyos furulyája?*

*„Ne lássak — rendeli —
Könnyező kis orcát,
Árvának is jusson
Egy darab menyország!*

*Bujdosik az árva,
Didereg szegényke...
Merre, hová nézzen?!
Föltekint az égre.*

*Meleg ruha, csizma
Átfázott testének,
Egy vigasztaló szó,
Csüggedő lelkének“!*

b) A költemény által keltett hangulat elmélyítése. (Közös megbeszélés alapján.)

c) A költemény tárgyalása.

Szakaszonként való olvasás és szómagyarázat.

Az egész költemény végigolvastatása.

A költemény tartalmának elmondatása.

III. *Begyakorlás.* a) Elmélyítés. Ki mint tett már jót a szegényekkel?

b) Alkalmazás. Tegyetek jót a szeretet ünnepén. Nincs olyan szegény, aki egy nála szegényebbet meg nem segíthetne. Az ünnepek után aztán majd beszámoltok róla, mi jót tettetek!

Beszéd- és értelemgyakorlat.

1939. december 3. hete.

IV. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: A mohácsi csatavesztés.

Nevelési cél: A széthúzás, a pártoskodás mindig a nemzet kárára megy!

Vázlat.

I. *Előkészítés.* a) Számonkérés. Dobzse László. Az ország szomorú állapota. Ulászló nemtörődömsége. Ellentét a fő- és köznevesek között. A szegény nép sorsa. A Dózsa-féle parasztlázadás. A megtorlás. Nemzeti egység hiánya.

b) Célkitűzés. Hová vezette a nemzetet a széthúzás?

II. *Tárgyalás.* a) II. Lajos. II. Ulászló halálakor 1516-ban az országgyűlés nagykorúnak nyilvánította az alig 10 éves Lajcst, elfogadta királyának és tanácsot rendelt mellé. Nevelését Bor-nemissza János és Brandenburi György vették át. II. Lajos ki-

rály eszes és tanulékony gyermek volt, de Brandenburgi György elszoktatta a fegyelmezett munkától és léha szórakozásokkal elterelte az uralkodás gondjaitól.

b) Rendi küzdelmek. A fő- és köznemesek pártoskodása ezalatt tovább tart. Külön-külön tartanak országgyűlést, sok mindent elhatároznak, de az ország érdekében semmit sem tesznek. A főnemesség lelke Báthori István és a köznemesség vezére Werbőczy egymást buktatják ki a nádori méltóságból. A királyi udvar főméltóságai lelkiismeretlenül, a maguk zsebére gazdálkodnak, idegen kalandorok pénzügyi visszaélései a teljes pénzügyi romlásba sodorják az országot.

c) II. Szolimán első támadása (1521). Szánalmas helyzetben volt Magyarország, amidőn a török sereg élére új szultán állott, az ifjú és nagyratörő II. Szolimán. Rajtunk keresztül az egész európai kereszténységet meg akarta dönteni és ezért a Duna vonalán támadta. A pápa, X. Leo keresztes hadjáratot sürgetett, de az európai fejedelmek egymás ellen harcoltak s e mindnyájukat fenyegető veszedelemmel nem törődtek. Így történt, hogy elestek Magyarország déli végvárai: Nándorfehérvár, Zimony, Sabác, Riadalom támadt a nemesek között. Gyorsan nagy hadi adókat emlegettek, sőt kincseiket is felajánlották. A török azonban visszafordult, mert a Földközi-tengeren akadt dolga. Elmúlt a veszedelem, el a nemesség lelkesedése és áldozatkészség is. A pápa követe, Burgio (Burdzso) Antal hiába hirdette, hogy a török vissza fog térni, nem hitt neki senki.

d) Szolimán második hadjárata (1526). A török valóban visszavonult és 1526-ban elfoglalta Péterváradot és Eszéket. Szegény fia! Tal király! Pénz, hadsereg nélkül, vezetőképesség hiányában hogyan segítsen az országon! A külföldi udvarokhoz küldött követek üres kézzel tértek vissza, a fejedelmek nem törődtek Magyarországgal. Lajos király sógora volt V. Károly német császárnak, aki valóságos világbirodalom ura volt, még Amerikába is kiterjedtek birtokai. Fenyegető túlhatalmával szemben szövetség alakult és ez a törököt is pártjára vonta. Magyarországot a Habsburg-családi kapcsolatok folytán Habsburg-birtoknak tekintették és sorsára hagyták. Még örültek is, hogy a szultán keresztülgázol rajtunk és elfoglalja Bécsset, a Habsburgok családi fészket. Szerencsétlenségünkben csak a pápa emlékezett meg rólunk. Küldött 50.000 aranyat és megengedte, hogy a templomi kincsekből pénzt verjenek.

e) Hadihelyzetünk. A déli végek kapitánya Tömori Pál volt. Vitéz katonáiból lett jámbor szerzetes, majd kalocsai érsek. A király a kétségbeesítő helyzetben őt bízta meg a védelem vezetésével. A legnehezebb órában felgyúlt mégis a torzsalkodó nemeseekben a hazaszeretet lángja és a király hívó szavára csatlakozni kezdtek a személyesen hadbainduló Lajoshoz. Budáról a Gellért-hegy alatt vezetett az út. Érden volt az első pihenőjük, Mohács mezején az utolsó. Utközben 25.000 főre szaporodott a sereg. A tö-

rök hadereje háromszor annyi volt és szerencsés elgondolással a környező dombokra húzódott, míg a magyar sereg a síkságra szorult.

f) A mohácsi csata. A magyarok azt hitték, hogy csak a török előcsapatokkal van dolguk, ezért a főszereg megérkezése előtt szét akarták verni a szembenálló ellenséget. A király rosszat sejtve elsápadt, amidőn arcára leeresztették a sisakrostélyt. A magyar sereg támadt és belerohant a halál torkába, a török főszereg ágyútüzebe. Az ég elborult, felhőszakadás támadt. 1526 augusztus 29-én délután 4 órakor folyt le a végzetes csata. A másfél óráig tartó elkeseredett harcnak gyászos vereség lett a vége. A mező nem látszott a halottaktól. Ott veszett a király is menekülés közben a Csele-patakban. Elesett Tomori is, vele Szalkai László esztergomi érsek, püspökök, zászlós urak, nemesek; ott pusztult a nemzet „dísze, virága“ (24.000 fő.)

A mohácsi nagy temetést özvegy Perényiné, Kanizsay Dorottya végeztette el. Megadta fiának s a többi hősnek a végtisztességet és misét mondatott lelki üdvükért.

A török sereg pedig egyenesen Budára tartott. Portyázó csapatai foglyok után kutattak. A Vértes-hegységben üldözőbe vették Dobozi Mihályt és feleségét. A ló összeroskadt alattuk. Dobozi, hogy megmentse a török rabszolganők sorsától, szíven szúrta feleségét és hősiesség után ő maga is elesett.

g) Szolimán Budán. Szolimán a Dunántúl feldúlása után bevonult Budára, de ott senkit sem talált, akivel béketárgyalást kezdhett volna, Mária királyné már előbb kimenekült az országból. A szultán kirabolta a várat és a rabok ezreit magával hurcolva a Duna-Tisza közén kivonult az országból.

h) A mohácsi csatavesztés jelentősége. A mohácsi csatavesztés országos szerencsétlenség volt, nagyobb, mint a mohi pusztai. IV. Béla életben maradt, II. Lajos elesett. IV. Béla akkor teljes erővel látott neki az építő munkának, most azonban nem volt, aki építsen. A magyar nemzetet ebben a nagy szerencsétlenségbe a pártoskodás, az önzés, a mérhetetlen nagy pazarlás és a rövidlátó külpolitika sodorták.

III. Összefoglalás. A táblára írt vezérszavak alapján összefoglaljuk a tárgyalás menetét. Elmélyítjük a gondolatot: hová sodorta a nemzetet fiainak csak a magunk érdekeit tekintő viselkedése! Utalás a mai időre: Ma Trianon után vagyunk, hová csaknem ugyanazon bűn miatt jutottunk, ahová Mohács után. Merre vezet ki ebből a szerencsétlenségből az út? Az összetartás útján. Egy célunk legyen: a haza minden előtt!

Olvasmány tárgyalás.

1939. december 3. hete.

IV. OSZTALY.

A tanítás anyaga: Gárdonyi G.: Karácsonyest a názáreti házban e. olvasmányának tárgyalása.

Nevelési cél: A kis Jézus gyermekkorának szemléltetése, utalással a gyermekek életére.

V á z l a t.

I. Előkészítés. a) Érdeklődéskeltés. Itt van a tél, közeledik a karácsony. Mit ünnepelünk Karácsonykor? Miért nevezzük a szeretet ünnepének? Hogyan emlékezünk meg róla? Ti hogyan szoktátok várni, megünnepelni a karácsonyt? (Közös megbeszélés.)

b) Célkitűzés. Olvassunk ma arról, milyen volt a karácsony a kis Jézus otthonában, a názáreti házban.

II. Tárgyalás. a) Az olvasmány bemutatása.

Jézuska egy napon hazafelé mendegélt az iskolából. Havas, téli, hideg nap volt.

De a kis Jézus nem fázott. Subácskája volt annak a báránynak bőréből, amelyet a pásztorok ajándékoztak születése éjjelén; a lábán sarucska, a fején süvegeske.

És ime, amint az isteni gyermek az úton haladt, látott egy koldúsasszonyt, a názáreti hídon.

Öreg volt az asszony és reszketett a hidegtől. Megkékült vén kezét ölébe kulcsolta és szomorúan nézett.

A kis Jézus látta őt és megállt előtte:

— Asszonyméném, — szólt hozzá —, miért ülsz itt a havas kövön?

Amaz pedig felelte:

— Nincs hol megpihennem. Ugy kerültem én a városba, mint a széltől fútt töviskóró. Idegen vagyok itten.

Jézus azt mondta:

— Jőjj mihozzánk! A mi hajlékunk meleg...

Amaz pedig felelte:

— Ó, édesajkú gyermek! Hiszen ha minden ember gyermek volna, bármely házba is beléphetnék!

És az asszony ülve maradt. Jézus pedig elszomorodva hazament.

Hazaérve benyitott a házba. Otthon találta anyját, Máriát, amint az ablaknál ült és ingeeskét foltozott.

Jézus köszöntötte őt:

— Dicsőség a mennyben Istennek!

S anyjához ment és megcsókolta kezét.

Mária megölelte a gyermeket és mondta:

— Szeretett fiam, tudod-e, hogy ma van születésed napja?

Imnár betöltötted hatodik évedet.

És amint őt a subácskából vetkeztette, tovább beszélt édesen:

— Mivel szerezzek néked, gyermekem, örömet e napon?

— Anyácskám — felelte Jézus —, csak olyan örömet szerezz nekem, ami néked is öröm! Mert ahol ketten örülnek, az az igazi öröm és ahol hárman örülnek, az a boldog öröm.

Mária felelte:

— Miképpen örvendezhetnénk háromman?

Jézus pedig mondta:

A híd kövén az úton egy asszony-atyánkfia ül. Szólítsd be őt, mert az én hívásomra nem jön.

Mária elsodálkozott és mondta:

— Melyik atyánkfia járna erre?

Jézus felelte:

— Nem tudom a nevét.

Mária kérdezte.

— Vajjon ő mondta-e, hogy atyánkfia?

— Nem mondotta — felelte Jézus.

— Hát akkor honnan tudod, hogy atyánkfia? ...

Jézus behunyta szemét és csendesen felelte:

— Érzem ...

Mária ekkor kendőt borított fejére s kiment az útra. És megtalálta az asszonyt. Nyájasan megszólította:

Ki vagy te?

— Koldus vagyok. Kapernaumból tévelyedtem ide, mert hómályos már a szemem látása.

A Mária szólt:

— Jer velem!

Az asszony fölkel és követte Máriát.

Amikor elérkeztek a házhoz, Jézus megnyitotta előttük az ajtót. Mária pedig bevezette az asszonyt, széket tett a tűz hely mellé és mondta:

— A tüzem elaludt, de a fal még meleg. Ülj le!

Az asszony szemérmesen letelepedett és boldog fohászkodással áldotta magában az Urat.

Jézus pedig mondta:

— Anyácskám, a mi atyánkfia talán éhezik is ...

Mária felelte:

— Már adok ennie.

Azzal elővette a kenyeret és szelt belőle. Odaajnyította az asszonynak és mondta:

— Nincs egyebem, asszony-néném. A férjem oda van ácsolni. Ilyenkor nem főzünk.

— Ó, áldott óra! ó, áldott hajlék!

S tört a kenyérből. De a kenyér ölébe fordult, mert nem bírta tartani gémberedett ujjai között.

Mária fogta a kenyeret és szeletekre metélte az asztalon.

Amíg Mária ebben foglalatostkodott, a gyermek Jézus odahúzódott az asszonyhoz. Áhítatosan nézett rá, két kis tenyerébe fogta a koldús kezét és huhukolta, lehelgette.

És mind a hárman örvendeztek.

b) Az olvasmány által keltett élmény mélyítése. Kis szünet után kérdések alapján. Miért tetszett ez az olvasmány? Mi tetszett benne? Miért? stb.

c) Az olvasmány részenkénti tárgyalása.

a) A kis Jézus hazafelé tart az iskolából.

b) Találkozik a koldusasszonnyal.

c) Mit mondott utoljára a koldusasszony?

d) A kis Jézus hazaérkezik.

e) Beszéde édesanyjával.

f) Behívják a koldusasszonyt is.

g) Mária és a kis Jézus jószívúsége.

h) A kis Jézus szeretete az idegen asszony iránt.

d) Elmélyítés. Még egyszer végigolvastatás. Megtennék-e mi is azt, amit a kis Jézus cselekedett? Miért kedves az ilyen cselekedet a jó Isten előtt? Milyen ünnep a karácsony? Miért nevezzük a szeretet-ünnepének? Ki szentelte meg ezt az ünnepet? Mivel? Hogyan tesszük hasonlóvá a karácsonyt az első karácsonyhoz, mit gondoltok? Boldog lesz az ilyen karácsony? Látjátok, gyermekek, de sok ember tehetné ilyen boldoggá a karácsonyát, csak mit kellene csinálnia? Igen, követnie kellene a kis Jézust... Miben? A szegényeken való segítségben...

III. Összefoglalás. a) Az olvasmány tartalmának összefüggő elmondatása.

b) Rajzoljanak az olvasmányból tetszés szerint valamely részt!

c) Befejezésül:

Hull a hó... hull a hó... és — giling-galang —

Égi hárfá zendül, cseng a kis harang.

Szent karácsonyest van, ájtatos dalú,

Kis Jézust dicsérni gyűl a kis falu,

Kis Jézust dicsérni, ki ma született

S aki a megváltó, örök Szeretet...

Földrajz.

1939. december 2. hete.

IV. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: A Dunántúl összefoglalása.

Nevelési cél: Hazánk szépségeinek érzékeltetése.

Szemléltetés: térképen s táblai rajzon.

Megfigyelésre utalás: Lakóhelyünk hasonlósága és különbözősége a Dunántúlhoz viszonyítva.

V á z l a t.

I. Előkészítés. a) Számonkérés. A Dráva és a Rába vidékének felújítása. Felszíne, vizei, talaja, termékei, lakosai, vármegyéi, városai.

b) Célkitűzés. Megismertük most már a szép Dunántúlt, annak tájait, foglaljuk most össze, nézzük az egészet együtt, ahogyan a jó Isten teremtette.

II. Tárgyalás. a) Neve, határai.

b) Felszíne. Van rajta síkság, halom- dombvidék- és hegység. Változatos, mert tengerfeletti magassága 100 métertől 883-ig váltakozik. Közepes magassága 400 m.

Alacsony vidékei: a Rába és Rába vidékének keleti része, a Duna és Sió közén levő Mezőföld és a Dráva-menti síkság;

Dombos vidékei vannak Vas- és Sopron megyékben, a Zala-Balaton és Sió vonaltól délre.

Hegyei a Keleti-Alpok, a Nyugati Magyar-Sziget-hegység s az ehhez csatlakozó Dunazug-hegység és a Mecsek.

c) Éghajlata. Mérsékelt, de nem szélsőséges, mint az Alföldön. (Magasabban fekszik és közelebb a tengerhez.) Csapadéka is több s ez egyenletesen oszlik meg. Aszály nincs.

d) Vizei. Folyói: a két határfolyó: a Duna és Dráva; előbbi végig, utóbbi Barestól hajózható. Belsejében nincsenek nagyobb folyók. Nyugati területének vizeit a Rába viszi a Dunába, a déli részekét a Dráva gyűjti össze. Legnagyobb állóvize a Balaton. (Turolás, rianás; híres halgazdasága, fürdőélet!) Kisebb állóvizei a Fertő-tó és a Velencei-tó.

Régi mocsaras területeit lecsapolják és esatornázzák. Sok forrása és ásványos vize van.

e) Talaja, termékei. Legnagyobb része lösz, alacsonyabb részein áradmányos talaja van. (Mindkettő igen termékeny.) Földművelés fejlett, termelés változatosabb (kedvező éghajlat). Kiváló szőlőművelése. Különösen a Bakony faipara fejlett.

Hazánk legfejlettebb szarvasmarhatenyésztő vidéke. (Jó legelő kaszálók és takarmánynövények!) Az erdős vidéken sok a sertés (makk.) A szárazabb legelőkön sok a juh. A Balaton halászatára nagy jövedelmet nyújt a lakosságnak.

Hegyei tele vannak ásványi kincsekkel. Építő- és burkolókő, mész- és cementégetésre alkalmas mész, márga sok van. Szene elsőrendű és bőven van (gyárpara fejlett!) Kőolaj telepek (csaknem fedezik hazánk évi kőolaj szükségletét!)

f) Lakossága. Település. Sűrűbben lakott, mint az Alföld (Jó talaj, kedvező időjárás, sűrűbben lakott!) Lakosságának több mint kétharmada magyar. A Fertő vidékén németek, Zala és Vas megyék déli részén vendek, a Dráva mentén sokárok élnek nagyobb számban.

Települése falutelepülés. (A falvak átlag kicsinyek, de sűrűn vannak egymás mellett.)

Nemcsak a legsűrűbben lakott területe hazánknek, de legműveltebb is. (A legkevesebb analfabéta!)

Vallásra nézve túlnyomó többsége római katolikus.

g) Közlekedése. Élénk közlekedése van. (Jó utak, kiterjedt vasúti hálózat, kiváló víziútak). Legfontosabb víziútja a Duna. Hajózhatóvá a Dráva is. Budapest és Bécs között kitűnő gépkocsisútak épültek.

h) Vármegyéi, városai.

III. *Összefoglalás.* Kérdések alapján? Miért kedvező éghajlata? Hol keletkeztek nagyobb városai? Másoljuk le a három dunántúli tavat, tegyük egymásra a kivágott lapokat! Melyik és hányszor nagyobb vagy kisebb a másikonál? Hol van a Balaton meredekebb és sekélyebb partja? Mennyi a Dunántúl népsűrűsége, ha területe 36.834 km², lakossága 2.685.000?

Vegytan.

1939. december 3. hete.

V. OSZTÁLY.

A tanítás anyaga: Az alkoholok.

Nevelési cél: Az alkohol káros hatása az emberi szervezetre.

V á z l a t.

I. *Előkészítés.* a) Számonkérés. A szénhidrátokról tanultak összefoglalása: a cellulóz, a mézga, a keményítő, a cukorról tanultak felújítása.

b) *Célkitűzés.*

II. *Tárgyalás.* a) Az alkoholos erjedés. Ha híg cukoroldatot vagy édes gyümölcs levét néhány napig a levegőn állni hagyjuk, gázbuborékok fejlődnek benne. Később az oldat elveszti édes ízét és alkoholos lesz. Ezt az elváltozást igen apró, szabad szemmel nem látható élesztőgombák okozzák. A levegőben rengeteg van belőlük, sarjadzással szaporodnak. Ezek az élesztőgombák belejutnak a cukoroldatba s a cukrot széndioxidra és alkoholra bontják. Ezt nevezzük alkoholos erjedésnek. Az élesztőgombák csak híg cukoroldatot tudnak erjeszteni, ezért nem erjed a lekvár, a méz, a gyümölcsbefőtt, ha sok cukor van benne. A nagy meleg megöli a gombákat, a hideg megakadályozza fejlődésüket. Az erjedéshez közepes hőmérséklet kell (4–35 C fok.)

b) Hogyan „kel” a tészta? Az élesztő élesztőgombák tömege. Kenyérsütéskor a liszt egy kis részéből langyos vízben áztatott élesztővel tésztát gyúrnak s ezt meleg helyen állni hagyják. Ebből lesz a *kovász*, amelyet a többi liszttel, sóval, langyos vízzel lágy tésztával dagasztanak, hogy a kovász a tésztában egyenletesen eloszolhassék. A jól megdagasztott tészta (esetleg kelés után) kiszakasztják, szakajtóba újra kelesztik s azután megsütik.

Keléskor a tésztában alkoholos erjedés megy végbe. Az élesztő

tó a liszt keményítőjének cukorra alakult részét alkoholra és széndioxidra bontja. A széndioxid feldúzzasztja, likacsossá teszi a tésztát, megkeleszti. Kisütéskor a széndioxid és az alkohol elpárolog a kenyérből s a kenyér felületén a keményítő dextrinné alakul. A kenyérhéj könnyebben emészthető, mint a kenyérbél.

c) A szeszes italok. 1. A bor. Ha a mustot hordókban hagyják, az csakhamar forni, erjedni kezd s bor képződik belőle. Mintegy 2 hét múlva az első erjedése (zajos vagy főerjedés) lezajlik s a szőlőcukor nagyrésze alkoholra és szénsavra bomlik. Ebből lesz az újbór. A sok élesztőgomba ugyanis a hordó aljára seprű, s a borkő a hordó falára rakodik le, azért lesz az eleinte zavaros újborból lassanként tiszta bor. A seprűből az újbort másik hordóba fejtik. Az utóerjedés ideje alatt a bort többször lefejtik.

A bor nem dohosodik meg, ha kénezett hordókban tartják, s nem ecetesedik meg, ha a hordókat teletöltik.

A vörösbort a kék szőlőből készítik, úgyhogy az összezúzott szőlőt nagy kádakban erjesztik egyideig, azután sajtolják; az így nyert mustot újból erjesztik. Az erjedéskor képződő alkohol kioldja a szőlő héjából a kék festőanyagot, amely a mustban lévő savaktól megvörösödik. A vörösbor íze a magból és héjből kioldott cersavtól fanyar. A bor főbb alkotórészei a víz, alkohol (6—17%), borkősav, cukor s egyéb zamatosító anyagok.

Legkevesebb alkoholt az asztali borok tartalmaznak (6—10%), többet a pecsényeborok (10—12%) s legtöbbit a nehéz fajborok (17%).

Hazánk borterméséről igen nevezetes. A tokaji aszu, badacsonyi, móri fehérborok és az egri, szekszárdi, villányi vörösborok híresek.

2. A sört malátából készítik. A megdarált malátát vízzel keverve bizonyos hőmérsékletre felmelegítik; ekkor a maláta keményítőjét a diasztáz cukorra és kevés dextrinné alakítja. Az ilyen módon kapott malátát leszűrik a malátatörkölyről és komlóval felforraltják. A sőr a komlótól kesernyés ízű lesz. Ezután lehűtik a malátalét és élesztővel keverve hideg pincében erjesztik. A főerjedés után a sört hordókba fejtik. Utóerjedés közben bedugaszolják a hordókat, hogy a fejlődő széndioxid a sörben maradjon. A sör pezsgését és üdítő ízét a széndioxid okozza. A barna sör készítésénél a maláta egy részét megpörkölik.

A sör kevesebb alkoholt tartalmaz a bornál (2—7%), borkősav nincs benne. Könnyen romlik, a levegővel érintkezve megsavanyodik.

3. A pálinkafélék igen sok alkoholt tartalmaznak (30—40%), A közönséges pálinkát úgy készítik, hogy a tiszta alkoholt vízzel hígítják. A gyümölespálinkák készítésekor a gyümölesöt összezúzzák, kádakban, hordókban erjesztik s azután desztillálják. Ilyen eljárással készül a szilvapálinka vagy szilvórium, a barmack-, cseresznye- és meggyepálinka. Erjesztéssel és desztillálással

készül a bortörkölyből a törkölypálinka, a borseprüből a seprúpálinka, a cukornád melaszából a rum. A konyakot a borból, lepárlással kapják. A likőrök sok alkoholt tartalmazó zamatos és édes italok. Ugy készítik, hogy a tiszta alkoholt kellemes gyümölcsökkel, magvakkal vagy illanó olajokkal zamatosítják, azután cukorsziruppal keverik és megfestik. A rumot rumesszenciával zamatosítják, azután cukorsziruppal keverik és megfestik. A rumot rumesszenciával zamatosított alkohollal hamisítják.

d) Az alkohol káros hatása. Minden szeszital káros az ember szervezetére és szellemi képességeinek kifejlesztésére. A szesz italok lassan, de biztosan ölik a szervezetet, melynek ellenállását a betegségekkel szemben csökkentik. A szesz italok mértéktelen élvezése teljesen tönkreteszi a szervezetet s az embert az elzüllés örvényébe juttatja. Ovakodjunk tehát a szesz italoktól!

III. Összefoglalás. A táblára írt vezérszavak alapján.

M E S E D É L U T Á N .

Jézuska subája.

Venyige Pál zsellérember levelet kapott a földesurától, nagyságos és nemzeti vitéz Boróki Páltól. Az volt a levélben megírva, hogy az Andris gyermeket késedelem nélkül indítsák útnak a városba, hogy a karácsonyi ajándéknak szánt subát, amit a Jézuska küld a számára, átvehesse.

No hiszen, lett nagy öröm a szegény ember házában. Olyan mozgás támadt egyszeriben a békés hajlékban, hogy lakodalomnak is beillett volna.

Andrist, hogy illendőképpen jelenhessék meg édes gazdája, a földesúr előtt, anyja megmosdatta, megfésülte, kopott és foltozott ruhácskáját pedig olyan akkurátosan rendbehozta, hogy látára még a bágyadtan delelő nap is forróbban kezdett melegíteni, mint ahogy így, téli időben szokta. Öltözködés közben Venyigéné hasznos tanácsokkal látta el a fiát. Hogyhát ökvetlenül kezelt csokoljon a nemzeti asszonynak és ha akármivel kínálják is meg, el ne fogadja. Kicsi csizmáját bele ne törölje a szőnyegbe, az orrát pedig a kabátja újjába. A megszívlelendő tanácsok osztogatása után, egyenes léptekkel, dagadó szívvel útnak indult Andris. Ahogy elhagyta a falut és rátért a városba vezető havas útra, dalra zendített:

*Esik a hó, fúj a szél,
Házunk előtt már a tél.
Besurran a szobába,
Elkelne már a suba...*

Egymásután énekelte el a szebbnél szebb magyar nótákat. Csak akkor hagyta abba a vigadozást, amikor a temető előtt álló kőből faragott szent Antal szobrához ért, kinek erős karján a kicsi Jézus üldögélt némán. Ahogy mellé ért a szentnek, levette a kalapját és így hálálkodott:

— Jézuskám!... Köszönöm a subát. Akár lesz rajta piros tulipán és ezüst csat, akár nem, büszkén fogom hordani, mert Te adtad...

Többet egy szót se szólt, csak nézte a Jézuskát és a szentet. Ahogy így nézte őket, látja, hogy az isteni gyermek síma arca mosolyra nyílik. Mosolyog, akár a tavasz, mikor a szigorú tél más hazába költözik. Andris nem akart hinni a szemének. Megdörzsölte. Mire kinyitotta, a Jézuska már újra a régi volt: a néma Kisded, a jóságos Isten fia. Kicsi Venyige várt egy darabig. Ugyan mosolyog-e még egyszer a Jézuska. Nem mosolygott. No, tovább folytatta az útját. Hamarosan megérkezett a városba.

A földesúr kedvesen fogadta. A felesége is. Röviden elbeszélgettek, majd a suba átadására került a sor. Andris átvette. A vállára kanyarította. Megköszönté illendően. Ugyan jól állt neki. Azután elbúcsúzott. Visszafelé jövet már nem volt olyan könnyű dolga, mint a városba menet. Erősen havazott, szél apó meg ugyan dudorázott. Így hát csak lépésben haladhatott. Bizony, jól besötétedett, mire a szoborhoz ért. Fáradt volt és éhes, de azért úgy határozott, hogy a subát okvetlenül megmutatja a Jézuskának, mert hiszen Tőle kapta ajándékba. A szobor elé került. De nem sokat látott a Kisdedből, mert az egész testét hó fődte, csak az arca fénylett ki alóla. Ez az arca most szenvedőnek látszott.

— Fázik a Jézuska, — suttofta András. Én meg a meleg suba alatt vigadozok. Való ez?

Nem sokat gondolkozott az ártatlan zsellérgyerek. Felhágott a szobrot övező kerítés legtetejére, lekanyarította válláról a subát és betakarta vele a Jézuskáját. Aztán, mint aki jól végezte a dolgát, tovább ment. Rosszul tette, hogy elment és hogy nem nézett vissza. Láthatta volna, hogy a kicsi Jézus megint mosolyog.

A szél közben viharrá változott. Süvitve, nagyokat horkanva nyargalt előre és hátra s úgy felkavarta az országútra törnyosult havat, csakúgy porzott. András nehezen haladt előre, mert a szél koma egyre megállította, sőt még a földhöz is teremtette. Csöppecske Venyige nem törődött a bolondozó széllal. Gyors léptekkel, vidáman igyekezett hazafelé, hogy gyertyagyújtásra otthon lehessen. Közben a Jézuskára gondolt. Őriült a lelke, hogy Neki adta a subát, viszonzhatta a kegyes jóindulatát.

Már alig tízpernyi járásra lehetett otthonról, amikor úgy érezte Andris, hogy a lába elnehezedik, a háta pedig megborzong. Megijedt. Még jobban nekifeküdt a kegyetlenül süvítő orkánnak. Haszon nélkül volt a fáradsága. A goromba, a kíméletlen vihar

a havas útra teperte. Ugy oda lapította, hogy mozdulni se tudott. Gyöngye teste végkép elernyedett s valami kellemes melegség futott át rajta. Szinte jól esett neki. Lehunyta a szemét. Nagyot nyújtózkodott, aztán elaludt. Ekkor a szél is megpihent. Csönd borult a tájra, csak a lassan hulldogáló hó gyöngye zizzenése halatszott.

*

Venyigéék ezalatt türelmetlenül várták a fiukat. Hogy nem érkezett meg időre, öreg Venyige eléje sietett. Rátalált. No, elszomorodott a szíve. Lehajolt a dermedt testhez, ölbe kapta s ahogy csak tudott, haza futott vele. Otthon padra fektették, hóval dörzsölték. Ezerféle édes szóval babusgatták, gyógyították. Hosszu idő múltával Andriska kinyitotta a szemét. Révtegen körül nézett. Ahogy meglátta az anyját, magához intette.

— Édesanyám — suttogta. — Megvan ám a suba, csakhogy odaadtam a Jézuskának, mert nagyon fázott.

— Kinek adtad oda, gyöngyöm? — Kérdezte meglepetten az anya.

Nem felelt Bandika. Ujra elaludt.

— Félrebeszél a gyerek — vélekedett az apa. Fektessétek ágyba, a jó meleg takaró alatt majd eszméletre ébred.

Ahogy így sűrögtek, forogtak a lázban égő gyermek körül, egyszer csak észrevétlenül kinyílt az ajtó és a sötét éjszakából nagy fényesség özönlött a szobába. A fényességből fehéringes, szőke hajú, csillagszemű fiúcska lépett elő. Arcán a békesség örök ragyogása, kezében kicsi suba. Vitte Andris felé. Ahogy az ágyhoz ért, a subát a nyugtalanul alvó gyermekre terítette és halalkan megszólalt:

— A tiéd, viseld egészséggel...

Aztán úgy, ahogy jött, eltávozott. A fényesség is eltűnt. Alig hogy eltűnt, Andris arcáról is tovaröppentek a láz piros pillangói. Lélekzete nyugodtabb lett, szája mosolyra derült. Megmozdult. Felült. Ahogy meglátta a subát, boldogan felkiáltott:

— Anyám!... apám!...

A szülők a gyermekhez rohantak.

— Mi bánt, kicsi fiam? — érdeklődött az anya. Talán rosszat álmodtál?

— Ide nézzetek!...

— A kicsi suba! — mondta egyszerre az apa, meg az anya.

Hogy került ide?

A feleletet a falu kicsi templomának édesen zengő harangja adta meg:

— A Jézuska... a Jézuska... súgta, súgta.

Arató Béla.

Karácsony este.

*Az égi angyalkák
Serényen dolgoznak,
Karácsony estéjén
A jó öreg Földnek
Uj takarót hoznak.*

*Pajkos szél emeli,
Aláfúj, simítja,
A csudás takarót
Játékos kedvében
Szerteszét szakítja.*

*Csillagos hópelyhet
Egymás mellé rakják,
Holdsugár cérnával,
Ezüstfényű tüvel
Sűrűn összevarrják.*

*Angyalkák Szél úrja
Hátára felülnek,
A szent éjtszakának
Ájtatos csendjében
A földre repülnek.*

*Négy sarkát megfogják:
A földre terítik —
Hegyeket, völgyeket,
Fázós kopár fákat
Vele melegítik.*

*Utszéli kunyhókban
Kicsi lángok gyűlnak,
Fényes ablakokra
Gyémántos függönyként:
Jégvirágok hullnak.*

Egri Rózsi.

Péterke karácsonya

A külváros egyik rozoga bérházában lakott Balogh András napszámos. Karácsony hetében, amikor esténként fáradtan hazament, két kis gyermeke mindenkor aludt már. Ilyenkor a hideg szobában elbeszélgetett a feleségével az elmúlt időkről, a feledhetetlen szép napokról, amikor még minden évben állíthattak karácsonyfát, mert tisztviselő volt és ha nem is sokat, de mégis keresett annyit, hogy karácsonyfára is jutott s imádkozhattak alatta a kis Jézus születésnapjának ünnepén, hogy őket is ajándékozza meg az Ur kis gyermekkel.

A jó Isten meg is hallgatta kérésüket, de amikor a második babát is meghozták a golyák, már kérés nélkül maradt Balogh. Súlyos gondokkal telt napok következtek. A mindennapi kenyérre valót is alig tudta megkeresni s bizony az ötödik születésnap is elmúlt már, hogy nem tudtak még csak egy kis karácsonyfát is állítani. Ilonka hat éves volt, Péterke pedig öt és még egyszer sem örülhettek a legszebb ünnepnek. Pedig Balogh most is mindent elkövetett, hogy legalább egy kis karácsonyfát állíthasson, de nem hiszi, hogy sikerül. Nagyon-nagyon fájt neki, hogy kicsinyeinek nem szerezhet örömet, a legnagyobb boldogságot, hogy a szeretet ünnepén-karácsonyfa alatt örülhessenek velük együtt.

Nem is sejtette, hogy amikor ezt mondta, gyermekei a hidegtől összebújva egymás mellett még nem aludtak el. Így bizony minden szót hallottak és a rossz pokróc alá bújva egyszerre kerservesen sírni kezdtek.

Reggel, amikor édesapjuk elment hazulról, a két gyermek

nagy dologra határozta el magát. Megbeszélték, hogy amíg édesapjuk odalesz, ők is elmennek hazulról és mindent elkövetnek, csakhogy jó szüleiknek örömet szerezhessenek. Kint az utcán szakadatlanul hull a hó és a két csöppnyi gyerek elindult vándorútjára. Mentek, mendegéltek a nagy házak között és dideregve gyönyörködtek a szebbnél-szebb kirakatokban. Így érkeztek el végre az egyik dunaparti karácsonyfaerdőbe. Istenem milyen boldogok voltak! Ott lehettek a karácsonyfák között, amelyek estére feldíszítve, aranydióval, almával ékesen gyulladnak fel, hogy hirdessék a szeretet, az isteni Gyermeek megszületését. Álltak és tágranyitott szemmel bámultak, hiszen még sohasem láttak ilyet. A boldogságtól még a hideget sem érezték már annyira.

Egyszer csak megszólította őket egy néni.

— Gyerekek! Nem hoznátok fel hozzám ezt a kis fenyőfát? Kaptok valamit?

— Itt lakom csak a közelben és sok vinni valóm van. Ez már nem fér a kezembe. No, jöjjetek csak!

Ilonka magához ölelte a kis fenyőfát és Péterkével együtt elindultak a néni után. Az egyik közeli ház második emeletére mentek, de amíg odaértek, a néni mindent kikérdezett tőlük és nagyon megsajnálta őket. Özvegyasszony volt, akinek meghalt a kisleánya, s akit olyan nagyon szeretett. Amikor felérkeztek a meleg lakásba, nem engedte el a gyermekeket, hanem mindjárt enni adott nekik, elbeszélgetett velük és együtt díszítették fel a néni karácsonyfáját.

Ezalatt édesanyjuk kétségbeesetten kereste gyermekeit, s amikor már sehol sem találta őket, kétségbeesésében bejelentette eltűnésüket a rendőrségen, ahogy azt nagyvárosban tenni szokták. Tekintettel a szent estére, édesapjuk is korábban érkezett haza munkájából. Amikor megtudta mi történt, hogy a gyermekek eltűntek hazulról, azonnal keresésükre indult. Éppen a kabátját akarta fölvenni, amikor kopogtattak az ajtón. Gyorsan kinyitotta s nem akart hinni a szemének, amit látott! Egy gyönyörű karácsonyfa állott előtte roskadásig rakva mindenféle jóval, amit a kis Iluska tartott a kezében. De ott volt Péterke is, egy hatalmas csomagot szorongatott a kezeiben. Jó szüleik nem győztek csodálkozni a látottakon s alig tudtak szóhoz jutni a nagy boldogságában! Végre örömtől könnyes szemekkel faggatták ki gyermekeiket. Azok persze mindent elmondtak töviről-hegyére, csak azt nem tudták elmondani, hogy ki volt az az áldott jó néni, aki megajándékozta őket a sok mindennel s ráadásul még nem is gyalog, hanem gépkocsin hozta őket haza.

Édesapjuk titokban megtörölte szemeit.

— Ó volt a karácsonyi angyal, kedves gyermekeim, akit a jó Jézuska küldött, hogy ti is megismerhessétek az Ő születésnapjának boldogságos ünnepét.

Meggyújtották a szép karácsonyfán a gyertyákat, szépen elébe térdeltek mindnyájan és őszinte áhítattal énekelték:

*„Mennyből az angyal,
Lejött hozzátok...“*

És messze tőlük, valahol egy gyönyörű dunaparti palotában egy bánatos özvegy asszony adott hálát a Kisdednek, hogy ezen a szent estén nem maradt egyedül, mert igaz boldogságot szerezhetett egy sorsüldözött családnak...

Salamon József.

Julika angyallá lesz.

Julika, az ágrólszakadt, árva kis szolgáló, lihegve megáll, apró kezecskéit a futástól dübörgő szívére teszi és feszülten hallgatózik...

— Nem, hála Istennek, nem vették észre a szökését!

Gyorsan körülnézett... tájékozódni próbált. Tekintete a tanyát keresi, az idegen emberek szálmalmából lett otthonát, — hasztalan erőlködik. A nagy sötétségben semmit sem lát.

— Ja, ha eltévednék!... riadt meg Julika és rémülten behunyta szemeit.

Ezzel azonban csak azt érte el, hogy megint eszébe jutott öregbéres Áron-bácsi gyönyörűségeken szép meséje. A mese, amelyet tegnap este hallott és amelyet sehogysem bír felejteni:

...aztán így karácsonytájt, amoda túl a fenyvesben... leszállnak Isten angyalkái, hogy összegyűjtsék a jó gyermekek karácsonyfáját. Pirinyo kis aranybaltácska, hegyikristályból fogazott fűrészke van kezükben: úgy dolgoznak, könnyedén libegve, vidáman nevetve, egymással versengve, hogy minél több jógyermeknek jusson a csodadiszes, gyantaillatú karácsonyfából...

— Hát nekem miért nem jutott még soha? Én talán nem vagyok jó? — kérdezte ő akkor bánatosan.

Áron bácsi öreg kezei remegve símogatták meg a fejét.

— Dehogynem, — mondta gyorsan. — Persze, hogy jó vagy, te kis árva. Csak, hogy nagy ám a világ! Nem is lehet csodálni, ha itt-ott kifelejtenek valakit a nagy sietségben. De egyszer majd eszükbe jutsz te is, meglásd.

Julikát azonban nem lehetett ily könnyen megvigasztalni. Azóta is egyre azon búsul.

Hogy éppen őt felejtik így ki!

Alig is aludt valamieskét az éjjel; virradattól meg csak ténfergett, mint valami holdkóros. Minduntalan a fenyvesre kellett gondolnia. A kacagó angyalkákra... és nem lelte helyét.

— Látnod kell... Látnod kell... taszigálta egész nap a belső



kísértés. — Hiszen olyan közel van a fenyves, csaknem idelát-
szik...

Hát most aztán látni fogja!

Ezért szökött el.

Hogy lássa.

Pedig, de sok dolgát is hagyta végezetlenül!... A malacok biz-
tosan visítanak már türelmetlenül. Vajjon jut-e majd eszébe va-
lakinek, hogy elébük öntse az estelit?

Imigy furdalja most Julikát a lelkiismeret. De szíve fáj a
baromfinéért is, amelyet elmulasztott ólba kergetni.

Mi lesz velük, szegényekkel, a szabad ég alatt?! Reggelig
megveszi őket az Isten hidege!

A sűrűsödő büntudat végképp gyászbaborította Julika kép-
zeletét.

— Csak most az egyszer segíts meg bennünket, édes Iste-
nem! — fohászodik nehéz szívvel és égre emeli tekintetét.

No, fent is akad az menten!

Mert hát éppen ebben a minutumban kukucsált elő a fel-
hők közül egy szép fényes csillagocska és pártfogó kacintással
lenevet Julikára.

— Gyere csak, gyere! — kiáltja vidoran. — Ne félj semmit.
Én elvezetlek a fenyveshez, ha akarod. Csak gyere mindig utá-
nam.

Azzal már is bukfencezik egy nagyot és gurulni kezd az ég-
bolton. Néha úgy tesz, mintha belebonyolodna a lenyúló felhő-
foszlányok valamelyikébe, máskor meg pajkosan megszökik Ju-
lika éber pillantása elől, hogy röviddel később újra előbukkanjon
nagybuncut hunyorgással és — jóval nagyobb távolságban.

Julika repesve lohol utána.

Ily vidám kergetőzés közben érik el a fenyvest, ahol azon-
ban oly sűrű tömörségben sorakoznak a fák, hogy tenyéryi nem
sok, de még akkora rés sem kerül a Julika csillagkereső nézé-
sének.

—Jaj, jaj! —szepegi félve — hol vagy csillagocska?! Nem
látlak, nem tudom merre menjek?...

— A füled után — tanácsolja a bohó csillagocska és Julika
azonnal megértette.

Lágy énekhangot szűr feléje az erdei csend, meg könnyű
szárnyak suhogó nesztét...

Mintha ígézet szállta volna meg, úgy indul Julika a sejtel-
mes hangok irányába... Vakon botorkál áthatolhatatlan fekete-
ségben. Térdre is bukik, ágak is karcolják, haját megtépázzák,
— de észre sem veszi. Csak megy... megy, előrenyújtott karok-
kal tapogatódzva.

Ugy rémlik neki, hogy sohasem lesz már vége ennek a
gyötrelmes bukdácsolásnak, amikor a fák közül ezüstös fényt lát
derengeni. Még egy útforduló — és eléje tárul a mesebeli kép!

Látja, valóságosan látja a díszes angyalsereget! Látja az aranybaltácskák csillanását és hallja a hegyikristályból fogazott fűrészecskék sivítő dalát.

Nagy-nagy elragadtatásában elfeledkezik magáról. Tapsol örömeiben.

Az angyalkák kezében egyszerre megáll a munka. Meglepve, ámultan nézik az odacsöppent Julikát. De aztán előlép a főangyal és haragosan rámutat:

— Megint eljött egy kíváncsi
mindent látni akaró!

Am a tündéri látványtól megbűvölt Julika mitsem hall a haragos szavakból. Magánkívül áradozik:

— Ó, mily csodaszépek vagytok!
Arcotok mily ragyogó!
Szárnyatok, mint hattyú pelyhe,
hangotok égi zene...
Mesélte Áron bácsi,
mi dolgotok idele'...!

Nagyot nyel, majd könyörögve mondja:

— Ugy szeretnék én is, én is
kisbaltával döntenii!
Arvaságomban még nem volt
egy nap sem örömteli...

Hej, elbúsúlja magát Julika, de úgy, hogy még a könnyei is kicsordulnak. Még az a szigorúnak látszó főangyal is megsajnálja és vigasztalni kezdi.

— Ne sírj, ne ríjj, kicsi Julka:
aranybaltá? — hogyne jutna!
Am ügyelj a regulára:
tilos lesújtanođ fára,
amíg meg ne kérdeznéd:
áldozza-e életét?

Julika lelkesen bölintott és kapva-kap a pirinyó aranybaltácska után. Okulás céljából, darabig figyelmesen szemléli az angyalkák tevékenységét. Elnézi, amint meg-megállnak egyik-másik takaros kis fenyő előtt, kedveskedve körülrepkedik, szárnyaikkal körülcirógatják, miközben hízelkedve durúszolják:

— *Fácska, fácska fenyőfácska,
reád is gyermek várna,
ki már régtől, ébren, alva,
akarva, vagy nem akarva,
érted vágyik szüntelen...*

A kérő angyalszónak ugyan ki tudna ellenállni? A kisleány semmi esetre sem. Habozás nélkül felel:

— *Hátha így van, ám legyen!
Ugysem lehet szebb halálom
vágjatok ki, én nem bánom.*

Serényen munkálkodnak az angyalkezek és Julika nemkülönben. Észre sem veszik az idő múlását, csak akkor rezzennek össze, amikor a főangyal hármát esettint a szárnyával.

— Hamar, hamar! — kiáltja ijedten. — Mindjárt lemegy a nap és ha nem siettek, bizony mondom, lemaradunk...

Nosza, előáll a hétlámpás Göncölszekér; szempillantás alatt meg is telik a karácsonyfának szánt fenyővel. És lám már az angyalkák is bontogatni kezdik szárnyaikat.

Julikának szívére fut az ijedség, kezéből kihull a kis aranybalta.

— *Hová igyekeztek? — kérdi sírásra görbült szájjal.*

— Vissza az égbe — felelte sietősen a főangyal.

— Miért, mit fogtok ott csinálni?

— Feldíszítjük szépen a karácsonyfákat!

— És énevelem mi lesz?...

Te láttad azt, amit eddig csak nagyon kevesen láthattak. Teljesült a kívánságod. Nem elég ez neked?

Julika könnyörögve teszi össze kezecekeit:

— Ha veletek mehetnék én is...

— Dőre kívánság! Hiszen te nem vagy angyal!

— De szeretnék az lenni! — esdekel Julika és hangos sírással szalad az induló csillagszekér mellett.

— Könnyen lehetsz, ha valóban akarsz — nyugtatná őt a legutolsó maradt kisangyal.

— De hogyan...? hogyan?! — sikoltja Julika. Érzi, hogy nem bírja már azt az iramot és ott fog maradni.

A főangyalnak megesis rajta a szíve. Villámsebessen visszarepül hozzá és gyorsan hadarja:

— Nincsen idő a magyarázkodásra... Adok neked egy tanácsot. Ha azt megfogadod, egészen bizonyosan angyal lesz belőled.

— És feljutok a mennyországba is?

— Hogyne, amint eljön az ideje!

— Jaj, mondd hát hamar, mit kell tennem?

Röviden hangzik a felelet:

— *Tartsd meg a tízparancsolatot!*

Julika lélekzetét is visszafojtva, sokáig néz a tünező alakok után, mélyen elgondolkozik, majd sarkonfordul és szaladni kezd hazafelé...

Ott aztán szerencsésen be is kerül a kapun és nyomban úgy érzi, mintha nagy kődarab esne le szívéről: a tanya népe még mindig az igazak álmát alussza! Nyilván sejtelnük sincs az ő kirándulásáról!

Sietve fordul az ólakba — nincs biz' ott semmi baj! A malacok is megélték s a baromfihad is előkerül kakasszóra.

Az egész rejtelmes éjszaka egyedül Julika szívében hagyott mélyenható nyomokat.

Julikáéban, aki idővel olyan dolgos, becsületes, istenfélő lányzóvá serdült, hogy messzi környék legényei vetekedtek a kezéért. Feleségül is ment hétvármegye legmódosabb daliájához, aki azóta sem szünt meg magasztalni az ő nagyszerű Julikájának nagyszerű tulajdonságait.

— Valóságos földreszállt angyal ez az asszony! — Kérkedik büszke örömmel. — Szinte attól tartok, hogy egyszeresak meg-gondolja magát és visszarepül az egekbe.

— Ne féljen kend attól, édes uram — mosolyog ilyenkor Julika asszony. — Nem vágyódnám én el innen, megtaláltam én már a mennyországomat itt is.

És boldogságtól kipirult arccal hajlik gügyögő kislia bölcsője fölé...

Udvardy Raácz Emm"

Karácsonya.

Karácsonya! Világ fénye!

Te világítsz földre, égre.

*Amíg a te fényed ragyog,
mosolyognak kicsik, nagyok.*

Karácsonya! Világ béke!

Te alattad van a béke.

*Együtt vannak ott a hívek,
ölelkeznek minden szívek.*

Karácsonya! Világ gyöngye!

Kincseket szorsz a göröngyre.

*Amíg te állsz: jó mindenki
s nem szegény a földön senki.*

Karácsonya! Világ fája!

A szívünket tegyük rája

*ajándékul a Kisdednek,
örömére az Istennek.*

Csomörkányi Pál.

Karácsonyi pásztorjáték.

Prológus (Öreg juhász kilép a függöny elé):

*Emberek, asszonyok, fiatalok, vének,
Ezen a szent estén elétek kilépek*

*S köszönök tinéktek nagy Dícsértessékkal,
Hozok vigasságot, szép jó békességgel.*

*Vén pásztor vagyok én, no hiszen látjátok,
De tudom eláll majd a szemetek, szátok,*

*Ha sorra elmondom, amin általestem
Pásztortársaimmal messze Betlehemben!*

*Haj, ha meglátjátok, haj, ha meghalljátok,
Haj, az ingeteket is odaadnátok,*

*Ha elmondhatnátok, hogy köztünk voltatok,
Pedig csak szegény nép, pásztorok voltak ott.*

*Szegény nép, rongyos nép, együgyű emberek,
És mégse cserélne egy is tiveletek.*

*Hej, egyetlen egy se bizony, azok közül,
Akkik ezt a jászolt álldogálták körül,*

*Amelyben született világ Megváltója,
Világnak Öröme, szerelmetes Jója!*

*Azt a jászolt, melyben szalma közt születék
Az örök Szövétnék, lobogó Fényesség!*

*Azt a jászolt, melynél mosolyog az Anya,
Kis Jézust szoptatta boldog Szűz Mária!*

*Azt a jászolt, melyhez királyok is jöttek,
Boruliak eléje, csókolták a földet!*

*Azt a jászolt, melyhez tudósok járultak,
S böles fejükkel ők is porig alázkodtak!*

*Azt a jászolt, melyet körülterdepeltek
Koldus, fejedelem, koros agg és gyermek!*

*Hát nézzetek énrám, reszket kezem-lábam,
Hanem azt a jászolt színről-színre láttam,*

*S azóta nincs bajom, bánatom énnekem,
Csupa vigasság már én öreg életem!*

*Azért most nyissatok li is fület, szemet
S nyomon kövessétek mindez hogy is esett:*

*Ezt nézve nézzetek és látva lássátok,
Szívetekbe vésvé meg is megtartsátok!*

*Mert örök szépség ez és örök tanulság,
Örök élet titka és örök boldogság!*

*Most hát visszalépek én is öreg pásztor
A függöny mögé, hol láttok még egy pászort*

*S befejezve versem mondok rá egy ament:
Dicsértessék az Ur Jézus Krisztus. Amen.*

(Öreg pásztor visszalép a függöny mögé, amely kis vártatva felgördül. *Szín:* füves térség, középen pászortűz mellette ülnek a pásztorok. Hajnal felé jár az idő, távolról halkan kolompszó hallatszik ide, jelezve, hogy ott legel a nyáj. A pásztorok egy része subáikra heverve beszélget, ketten a tűz fölötti bogrács körül foglalatoskodnak. Heten vannak a tűz körül. Beszélgetnek.)

Bundás (Nagy kócos hajáról kapta ezt a nevet): Mondom nektek, valami készül Izraelben!

Kajla (Elálló nagy füle van): Ugy igaz, minthogy Kajlának neveztek! Csuda dolgok történnek!

Öreg pásztor (aki a prólógót mondta): A levegőnek is más-milyen illata van, mint máskor. Olyan édes a szellő, mint a csúrgatott méz és olyan illatos, mintha illatos olaj volna!

Sánta: A vándorok furcsa dolgokat beszélnek. Azt beszélik, hogy az idén hegyétől-tövéig kalászbba borult a gabona e vidéken.

Bundás: Azt beszélik, hogy kétszer lesz aratás az idén s a fák ágai a földig hajolnak s oly édes és ízes minden gyümölcs, amilyent emberi nyelv még nem ízlelt.

Kajla: A tudósok azt beszélik, hogy visszafelé kerengenek a csillagok, mintha az Ur megállította volna az időt, mint egykor Józsuá idejében. Nagy csudák történnek körülöttünk, pásztorok!

Mind: (Áhítatosan, halkan): Nagy csudák!

Öreg pásztor: A kalmárok, akik áruikkal bejárják Kelet és Nyugat városait, azt beszélik, hogy forrong a világ, közeleg az Új Rend. Közeleg az Ítélet, amely letöri majd a Gonosz szerveit és meghozza a jók jutalmát e földön.

Rongyos (Még rongyosabb, mint a többi pásztor): A szegények azt mondják, készül az új Törvény, amely felruhazza a szűkölködőt, megvigasztalja az özvegyet és árvát.

Kajla: Próféta támadt Izraelben, bizonyos János nevezetű, aki az Eljövendőről prófétál és sereglenek a népek. Mindenki érzi a csoda közelgését!

Bundás: Azt beszélik, közel a Messiás!

Mind (áhítással, halkan): Közel a Messiás!

Enekhang (Kíntről, közeledik):

*A juhásznak jól megy dolga,
Egyik dombról a másikra
Tereleti nyáját,
Fújja furulyáját,
Bú nélkül éli világát!...*

Bojtár (Az éneket abbahagyja és még kintről, kiabálva): Hé, pásztorok, pásztorok! Bundás, Kajla, Rongyos, Sánta, Öreg, gyertek, gyertek, siessetek! Csoda történt! (Megjelenik, vállán bárányt hoz. A pásztorok fölugrálnak a tűz körül.)

Öreg pásztor: Mit óbégatsz, te suttyó? Miféle csoda?

Bojtár (lihegve a nagy fölhevüléstől): Idenézzenek kendtek! Nézzék meg ezt a bárányt!

Mind (Közelmennék és bámúlva nézik a bárányt): Csoda! Csakugyan csoda történt!

Sánta (Sántikálva táncrakerekedik, kiabál, még bukfencet is hány): Csoda történt! Csoda történt!

Öreg pásztor: Nézzétek, színarany a szőre!

Kajla: Nézzétek, hogy villognak a körmei!

Bundás: Gyémántból vannak azok, nézzétek!

Rongyos: Nézzétek, a szeme olyan, mint az ibolya!

Kajla: Jaj, mindjárt, mindjárt megszólal!

Öreg pásztor: (Áhítattal): Csoda történt!

Sánta (Mint előbb): Csoda történt! Csoda történt!...

Öreg pásztor (Bojtárhoz): Hogy történt, mint történt, hol találtad? Beszélj el!

Bojtár: Hát, nem is olyan régen, leheveredtem a fügefá alá, amott túl, a dombhajlás alatt, hiszen tudják, kendtek hol, — mondom leheveredtem, hogy majd pihenjek egyet. Hanem a kis pihenésből nagy szundítás lett. Álmodtam is valami szépet, de nagyon szépet, hanem, hogy mit, azt már úgy elfelejtettem, hogy ugyan, ha fölakasztanának, se tudnám kendteknek elmondani! Szóval...

Öreg pásztor (Közbevág): Ne locsogj annyit! Gyerek!

Bojtár: No, hiszen ez is odatartozik! Elég az hozzá, hogy egyszer csak valami rossz álmom váltotta föl az előbbi jót: azt álmodtam hirtelen, hogy édesanyám dézsába nyomja a fejemet, aztán valami melegvizes, puha ronggyal dörögli az arcom, hogy ha lehet, hát lemossa róla a szutykot. Hát ez, akárki akármit mond, nem jó álmom!

Bundás: Gyorsabban, te szutyok Jancsi, mert kupán váglak! Mi van a csoda-báránnyal?!

Bojtár: Ejnye már, de türelmetlenek kendtek! Hát hiszen nem azt mondom ehen is? Álomban, mondom, nyüsztettem, sírtam, kegyetlenül, mert nem szeretem valami nagyon, ha melegvízzel

gírógatnak (a közönség felé: igaz-e gyerekek, annál már jobb a túróscusza is!) No szóval, a nagy nyüzítésnek az lett a vége, hogy egyszer csak fölébredtek! S hát akkor veszem észre, hogy nem is az édesanyám nyomkodja az én fejemet valami dézsába. hanem a Puli nyalja nagy igyekezettel az arcom.

Öreg pásztor: De te hosszú fülű bojtárgyerek, most menten kitekerem a nyakad, ha nem mondd mindjárt az aranyszőrű bárány dolgát! Ki törődik azzal, hogy a te maszatos arcodat megnyalta a puli?

Bojtár: (Méltatlankodva): Ejnye, de figurásak kegyelmetek! Hát nem azt mondom mindétig, amit kívánnak tőlem? — Hát alighogy kinyitom a szemem, fogja ám a puli a nadrágom száját és cibálni kezdi kegyetlenül, hogy keljek már föl s menjek, de gyorsan!

Kajla: Ühüm, pedzi már!

Bojtár: No, fölkecmergek erre, hogy oldalba verem a pulit, mert azt gondoltam, megbolondult. De ahogy feléje hajítom a farkósbotomat úgy félreveti magát, mint a nyíl s már vagy tíz lépéssel előttem ölti felém a nyelvét, mintha csalogatna. Na erre aztán igazán megdühösödtem s eszeveszetten üldözni kezdtem. Hát amint futok, egyszer csak olyant láttam, hogy menten földbegyökerezett a lábam. A zöld puszta közepén egy gyönyörűséges fehér rózsabokorba virított, de olyan csudálatosan szép, hogy olyant még szem nem látott. Ez a bokor is azalatt nyilhatott ki, amíg én aludtam és a puli nagyban nyalogatta az arcom...

Öreg pásztor: Ez is csoda!

Sánta: Csoda történt, csoda történt! (Mint fent.)

Bojtár: Még jól magamhoz se térhettem a nagy elálmélkodásból, amikor hallom ám, hogy a bokor olyan hangot ad, mint egy maszületett bárány. Azaz, hogy nem is olyant, csak ahhoz hasonlót, de annál sokkal szebbet ám! Nagy ijedtségemben minden imádságot elmondtam, ami hirtelen eszembe jutott, s csak akkor derült föl az ábrázatom, amikor a rózsabokorból kimászott ez a kisbárány itt. Azt hittem először, hogy csak álmodom az egészet, olyan szép volt; amint rásütött a holdvilág ezüstös fénye. De a csoda még ezután is folytatódott. Lehajoltam és megsímogattam az aranyos szőrét, amikor édes, halk hangon de tisztán érthetően megszólalt: „Kedves bojtár, emelj föl engem a válladra és vigyél el társaidhoz s együttesen ajándékozzatok a kis Jézusnak, a világ Megváltójának, aki ma született, mint én“.

Mind (Ámúlva): A kis Jézusnak?

Öreg pásztor: A kis Jézusnak? Hazudsz, te bojtár, vagy részeg vagy, vagy talán csak álmodtad az egészet! Ki lenne az a Jézus?

Bundás: Mi ilyen nevű papot nem ismerünk, pedig nyilvánvaló, hogy áldozati bárányt csakis papnak szokás küldeni, hogy imádkozzék az Urhoz, a lelkünk üdvösségéért!

Mind: Hazudsz te bojtár! Megérdemlenéd, hogy eldöngessünk, mint a hazug embereket szokás!

Bojtár (Félig könnyezve): Hát így ismernek kegyelmetek engem? Esküszöm mindenre, ami szent előttem, hogy az utolsó betűig igaz mindaz, amit elmondtam. Minden úgy történt, ahogy mondtam. Ez az aranyszőrű bárány világosan azt parancsolta, hogy vigyük őt a kis Jézushoz.

Mind: Dehát ki az a kis Jézus?...

(A színpadon a fény hirtelen megváltozik, a félhomályt rózsaszínű fény váltja fel, a pásztorok a tűz körül szoboresoporttá me-revülnek és távolról felhangzik a *Mennyből az angyal* dal!ama, de először szöveg nélkül, csak zene, esetleg zümmögés, amely közelebb érve, mind erősebb lesz, majd végül belépnek az *angyalok*, fehér egyszerű ruhában, szárnyakkal és ekkor énekelni kezdik a Mennyből az angyalt. Az ének elhangzása után):

I. Angyal. Kérdeztétek, ki az, aki ma született? Hát most tudjátok. Ő a világ Megváltója, az Ur egyszülött Fia, aki ma született Betlehemben és minket küldött el hozzátok, hogy siessetek az ő üdvözlésére, mert Ő a szegény emberek egyetlen reménysége. Hallottátok az angyali szókat, siessetek tehát!

Pásztorok (Már az ének alatt lassan térdre ereszkedtek): Hallottuk az angyali szókat! Oh, Urunk, drága Jézus!

Angyalok: (Elmennek.)

Öreg pásztor: Hallottátok? Láttátok? Megtörtént a csoda! Amit úgy vártunk! Siessünk! De ne üres kézzel! Én elviszem szegény kis Jézuskának a subánát, biztosan fázik abban a rideg jászóiban!

Kajla: Én juhtúrót viszek neki!

Bojtár: Én az aranyszőrű báránykát viszem neki!

Rongyos: Én csak imádságot vihetek neki, de hiszen Ő úgysis a szegények Istene, drága megváltója!

Öreg pásztor: Csak gyorsan, gyorsan, hiszen hallottátok az angyal szózatát!

(Tesznek-vesznek, mindegyik kis batyut csomagol be az ajándékul szánt holmikból, majd ezt éneklük:

Az angyalok most hirdetik,

Pásztorokat elvezetik...

Nosza mi is keljünk fel,

Betlehembe menjünk el.

Haj, haj haj!

Ugy repüljünk mint a raj!

(elmennek, a színpad elsötétül.)

II. KÉP.

(Szín: ugyanaz, mint az előbb, csupán a pásztorűz hiányzik; szabad füves térség; lassan hajnalodik. Ez a kép a betlehemi járszolhoz való zarándoklást mutatja be, tehát a szereplők állandó mozgásban vannak a színpad egyik oldalától a másikig. Akinek mondókája van, egy percre megáll, azután megy tovább. Mikor a színpad kissé kivilágosodik, a pásztorok éneke hangzik, amely közvetlenül az előbbi kép eseményeire utal.)

Pásztorok (Sorba bejönnek s amíg az ének tart, körbe járnak):

Csordapásztorok
Midőn Betlehemben
Csordát őriznek
Éjjel a mezőben,
Isten angyali
Jövének melléjük,
És nagy félelemmel
Telék meg ő szívük.
Örömet mondok
Néktek ne féljetek,
Mert ma született
A ti üdvösségetek:
Menjetek el csak
Gyorsan a városba,
Ott találjátok
Jézust a jászolban...
El is menének
És el is jutának,
Köszöntésére
A kis Jézuskának.

Öreg pásztor: Hallod-e bojtár, el ne ejtsd az aranyszőrű báránykát, mert kitépem minden szál hajad!

Bojtár: Inkább meghalnék, semhogy elejtsem a kis Jézuskának szánt ajándékot! (Egymásután lassan elvonulnak s az ének első szakasza még hangzik, egyre távolodva.)

Kalmár (jön batyuval és kísérettel, akik szintén terheket visznek): Én kalmár vagyok, kereskedő, aki sorra járom Kelet és Nyugat városait. Bolyongásomban meghallottam a szellőtől, hogy ma született a kis Jézuska, a világ megváltója, fölkeredtem tehát, becsomagoltam legszebb portékáimat, hogy elvigyem Neki, hogy hadd örvendezzék a rideg jászolban. Siessünk emberek, hogy mielőbb odaérjünk!

Kísérők (Karban): Siessünk, hogy mielőbb odaérjünk! „Az angyalok most hirdetik“... (el énekelve).

(A három napkeleti bölc s jön hosszú, csúcsos sapkában, színes bő ruhákban.)

I. Bölcs: Mi vagyunk a híres napkeleti bölcsek, akik örököltük a nagy Salamonnak és a prédikátornak világraszóló bölcseségét.

II. Bölcs: Mi vagyunk a híres napkeleti bölcsek; megvénültünk, hajunkat, szakállunkat belepte az öregség jele, a dér, s hiába kerestük a bölcsek követ, nem találhattuk meg. De most hírt hallottunk, hogy megszületett a kis Jézuska, a világ megváltója, azért fölkerelkedtünk s elmegyünk hozzá, hogy okosságunkra büszke fejünket megalázzuk az isteni Kiseded előtt.

III. Bölcs: Mi vagyunk a híres napkeleti bölcsek,
Megyünk a Kisededhez, aki nálunk bölcsőbb...

Mind: Az angyalok most hirdetik

Pásztorokat elvezetik, stb... (elmennek).

(A három királyok jönnek, fejükön korona.)

Gáspár: Mi vagyunk a három napkeleti királyok, Gáspár, Menyhért és Boldizsár. Nagy, hatalmas fejedelmek vagyunk, de most megyünk, hogy hódolatunkat mutassuk be a leghatalmasabb fejedelemnek, kis Jézusnak s arannyal, tömjénnel és mirhával kedveskedjünk Neki.

Mind: Az angyalok most hirdetik,

Pásztorokat elvezeti stb... (elmennek).

(Nagy csapatban jönnek a szegény emberek, rongyosak, betegek. Ilyen felkiáltások hangzanak közülük: Jaj a lábam!... Segíts meg Jézuskám!... Védj meg a keményszívűek ellen!...)

I. Szegény: Mi vagyunk a világ szegényei, árvái, özvegyei, akik e gonosz világban nem leltünk orvosságot sebünkre. Hanem most megszületett a mi orvosságunk, aki megöli a világ gonzságát s elvezet bennünket az Ő szent országába. Siessünk azért Hozzá, hogy leborúlva előtte, imádjuk őt, aki jászolban született, mintha a legkoldúsabb lenne közöttünk. Sietve siessünk hozzá!...

Mind: Az angyalok most hirdetik

Pásztorokat elvezetik stb. (elmennek, a színpad elötétül).

III. KÉP.

(Szín: Ugyanez a szabad térség, csak az egyik oldalán egy nagyobb fajta „betlehem“, amelyből erős világosság árad ki, de bele látni nem lehet. Körülötte térdepelnek a pásztorok és a többi zárándokok, akiket az előbbi képen láttunk, a három király kivételével.)

Öreg pásztor: Most, hogy ajándékainkat bemutattuk Isten egyszülött Fiának, a mi Urunk, Jézus Krisztusnak, aki megengette nekünk, hogy fényességes arcát megláthassuk, testvéreim, most énekeljünk az ő dicsőségére!

Mind (ének): Kirje-kirje kisedöcske,
Betlehemi gyerököcske stb.

Három királyok: (Ének után megérkeznek): Odaállnak a betlehem bejárata elé és egyszerre mondják:

*Adjon Isten Jézusunk, Jézusunk!
Három király mi vagyunk.
Lángos csillag állt felettünk,
Gyalog jöttünk, mert siettünk,
Kis juhocska mondta, — biztos
Itt lakik a Jézus Krisztus.*

Menyhárt: *Menyhárt király a nevem,
Segíts édes Istenem!*

Gáspár: *Istenfia, jónapot, jónapot!
Nem vagyunk mi vén papok.
Ugy hallottuk, megszüetted,
Szegények királya lettél,
Benéztünk hát kicsit hozzád,
Üdvösségünk égi ország!
Gáspár volnék, afféle
Földi király személye.*

Boldizsár: *Adjon Isten Megváltó, Megváltó!
Jöttünk meleg országból.
Főtt kolbászunk mind elfogyott,
Fényes csizmánk is megrogyott,
Hoztunk aranyat hat marékkal,
Tömjént egész vasfazékkal.
Én vagyok a Boldizsár,
Aki szerecseny király.*

Öreg pásztor: (Benéz a betlehembe):

*Irul-pirul Mária, Mária,
Boldogságos szűz anya.
Hulló könnye záporon át
Alig látja Jézuskáját.
Pásztor, király, mind muzsikál.
Meg is kéne szoptatni már.*
(tréfásan) *Kedves három királyok,
Jóéjszakát kívánok!*

A munkácsi hősök

*Fehér hóban piros vércsepp ...
Vércsepp körül varjú madár
Sikongva szól: itt a halál !*

*Sok-sok vércsepp, sok-sok varjú.
Kihült szemek, dermedt karok.
Jaj, magyarok! Mind magyarok!*

*Miért haltak? Kik ölték meg?
Miért a könny, az árvaság?
— Mert gyilkolt a rút gyávaság!*

*Munkácsi föld, friss vércseppek,
Szent koporsók, hős halottak :
Áld titeket, áld a holnap !*

*Áld a holnap s áld az Isten.
S nem lesz köztünk soha egy se,
Ki nevetek elfelejtse.*

*El nevetek, hős vártanúk,
Évszázadon, évezreden!
Megőrzi a történelem ...*

1939. január 6.

Móra László.

Beszéd szeretet-estre.

MAGYAR TESTVÉREIM!

Ezekben a napokban, amikor megnehezült felettünk az időjárása, amikor úgy érezzük, hogy a történelem jár fölöttünk, ketős kötelességünk, hogy elesett magyar embertársainkon segítségünk minden tőlünk telhető módon és eszközzel. Eszembe jutnak itt ama csodálatos kenyérszaporításnak titkai s felidézem emlékezetünkbe ezen az estén, miként folyt az le. Esteledvén pedig — mondja a Szentírás — hozzámenének tanítványai, mondván: Pusztta a hely és már eljárt az idő, bocsásd el a sereget, hogy a falvakba menvén, eleséget vegyenek maguknak. Jézus pedig mondá nekik; Nem szükséges elmenniök; adjatok ti nekik enni. Felelének neki: Nincs itt más, csak öt kenyérünk és két halunk. Akkor szóla az Ur: Hozzátok azokat nekem ide. És miután meghagyta, hogy a sereg telepedjék le a szénára, vevé az öt kenyeret és két halat s égre tekintve, a tanítványoknak adá a kenyeret. A tanítványok pedig a seregnek. És evének mindnyájan és a fönnmaradt hulladékokból tizenkét kosárral szedének. Az evők száma pedig ötezer férfi volt, az asszonyokon és gyermekeken kívül.

Ezeket a szavakat érzem megelevenedni ezen a mai estén, amikor összegyűltünk, hogy szétosszuk a reászorulók között azt, amit szívünk, szeretetünk a számukra összegyűjtött a jóléki adakozóktól.

Csodálatos erő van a szeretetben! Ime, amikor már úgy éreztük, hogy vége minden áldozatkészségnek, mert magunknak is beosztással kell élnünk: kinyílt a szeretet virága a szívekben s az öt kenyérből és két halból újra százan és százan olthatják éhségüket, csillapíthatják szenvedésüket. Csodálatos erő van a szeretetben, Magyar Testvéreim! Igen, ez a csodálatos erő dobantotta össze most is a szíveket, ez a csodálatos erő terelt össze bennünket erre az estre, ez az erő avatott bennünket ma vendéglátó gazdává.

És ahogy az Irás mondja, a csodálatos kenyérszaporítás után a fönnmaradt hulladékokból tizenkét kosarat szedtek össze, úgy a mi áldozatkészségünknek is megmaradt csodálatos áldása, amely több, mint amennyit áldoztunk ez estéért. Odaadtuk a nálunk jobban rászorulók számára kenyérünk felét, minden még nélkülözhető és megmaradt kíncsünket... de kaptunk érte kétannyi örömet, százannyi meglepedést: a mindennapi kenyérhez jutottak tekintetében, hálás reánk gondolásában. Ez a boldogító érzés marad meg nekünk s ezért, — érezzük — érdemes volt áldozatosnak lennünk.

A másik kép, amit ma, ezen az estén a lelki szemeim előtt látok: az a sok száz és száz kinyújtott vézna kar, reménytelen szem, amely meglátja a feléje nyújtott kenyeret s amely nem

úgy nyúl feléje, mintha alamizna volna, hanem úgy, mint testvér ad a testvérnek: szívvel, meleg szeretettel, minden lealázó gondolat nélkül!

Lehetetlen meghatódottság nélkül elmondanom, mit látok még lelki szemeim előtt... Ott látom az elesett özvegy édesanyát, akit gyermekei unszolnak a kenyérszegésre s napok óta üres a ládafia... Látom az elhagyott, elaggott öregeket, akiknek minden vágya az öregkor megérdemelt pihenőjét keresi, s döbben ten kell ráébredniök, hogy a mindennapi kenyerük sines biztosítva... Látom a kitaszított árvát, amint nagy szerénységében már kérni sem mer... És látom, igen, ma este ezt is látom: mint derül fel az özvegy édesanya tekintete a szeretet megnyilvánulására; látom az életük végét járó öregeket, akiknek életbarázdás arcát megaranyozza a mi szeretetünk reájuk sugárzó fénye; látom az inséges, szerény árvát, aki elfelejti most árvaságát s a mi kinyújtott kezünkben elvesztett Édesanyja áldott kezeit fedezi föl!

Köszöntöm, köszöntöm szívvel, szeretettel mélyen tisztelt magyar testvéreimet, akik lehetővé tették azt, hogy községünk elhagyott szegényeinek egy meglegedett estét, boldog napot szerzhettünk. Tudom, szent meggyőződésem, hogy nincsen veszve az a nép, amelynek megnyílik még a szíve az elesettek iránt, tudunk adni szegénységünkéből a nálunk is rászorultabbaknak. Köszönöm mindazoknak nemes cselekedetét, akik letörülték a szenvedők és inségesek könnyeit gondos, meleg kezükkel, szeretetük melegével. Áldja meg az Isten mindazokat, akik — bár maguk sem rendelkeznek bőséges javakkal, — hallgatva szívük szavára, megosztották kis dolgaikat azokkal, akik ma itt általam mondanak nekik hálás köszönetet!

A munkácsi hősök sirjánál

Oh zengjed, bűgjad énekem:
Piros a hó a végeken.
Örök magyar sors, örök hősmese:
A végbeli vitézek élete.

Egy magyarra hajdanán is,
Ellenségből jutott száz is;
Borát más itta, kenyerét más ette,
De más sohase halt meg helyette.

Végvár vagyunk, ha bent, ha kint...
Örök végvár, testvér, így tekintsd!
Ellenség volt s van száz annyi, mint magad,
De azért a magyar is volt és marad!